

LA LÉGENDE

DE

HENRI IV

THÈSE COMPLÉMENTAIRE POUR LE DOCTORAT ÈS-LETTRES

Présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

par

M. REINHARD

Agrégé d'histoire



LES PRESSES BRETONNES — SAINT-BRIEUC

1935



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41551429_0003

LA LÉGENDE

DE

HENRI IV

LA LÉGENDE DE HENRI IV

THÈSE COMPLÉMENTAIRE POUR LE DOCTORAT ÈS-LETTRES

Présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

par

M. REINHARD

Agrégé d'histoire



LES PRESSES BRETONNES — SAINT-BRIEUC

—
1935



A mes Parents.

AVANT-PROPOS

Taille cambrée sous le pourpoint ou la cuirasse, chausses bouffantes, mollets nerveux, profil au nez busqué, lèvre barbue et fleurie d'un sourire, voilà l'image traditionnelle du roi de France le plus populaire qui fut jamais. Nul n'hésite à le reconnaître, et sa figure aussi bien que son nom évoquent maints souvenirs, même chez les moins érudits. C'est le Vert-Galant, l'amant de la Belle Gabrielle et de tant d'autres belles dont les noms sont moins célèbres. C'est l'hôte passager de châteaux si nombreux que la moindre demeure historique présente aux visiteurs amusés la chambre « où coucha Henri IV ». C'est le roi de la Poule au Pot et du Panache blanc. C'est celui qui jugea que Paris valait bien une messe. C'est un personnage si familier et si sympathique que les entreprises de publicité l'emploient volontiers pour patronner un produit ou une « hostellerie », preuve assurée de sa popularité et tout ensemble moyen efficace pour la prolonger. N'a-t-il pas rendu célèbre, pour un seul vers, un poète par ailleurs oublié, Gudin de la Brénellerie, qui eut le mérite de reconnaître dans Henri IV le

Seul roi de qui le pauvre ait gardé la mémoire (1).

A vrai dire la mémoire populaire fut une gardienne un peu capricieuse et prit parfois de singulières libertés à l'égard de celui

(1) A vrai dire, Gudin n'a pas eu de chance. Son seul vers encore connu est souvent cité de façon inexacte. Les uns écrivent : « Le seul roi dont le peuple ait gardé la mémoire » ; les autres : « Le seul roi dont le pauvre ait gardé la mémoire ».

qui lui était confié. S'il faut en croire Gérard de Nerval, un paysan d'Ermenonville aurait montré la tour où Gabrielle écoutait Rousseau pinçant de la guitare, à la grande fureur du Béarnais (2).

L'anecdote est amusante, mais sans grande portée. Les témoignages populaires concernant Henri IV sont malheureusement trop peu nombreux et, si le pauvre a conservé le souvenir de Henri IV, c'est surtout par tradition orale. Par contre les lettrés ont prodigué les témoignages écrits. Non seulement les historiens, dont c'était la fonction, ont recueilli les faits et gestes du souverain et de l'homme, mais nombre d'écrivains, prosateurs ou poètes, dramaturges ou chansonniers, auteurs illustres ou plumitifs sans réputation, lui ont consacré bien des pages, depuis les contemporains de Henri le Grand jusqu'aux auteurs de romans à bon marché, sans oublier les dessinateurs, les peintres, les graveurs et les lithographes. Ainsi s'est formée et s'est nourrie une légende abondante et diverse.

Avant d'étudier la mémoire du roi mort, il est sans doute opportun de rappeler quelques traits du roi vivant. Une constatation s'impose dès l'abord : Henri IV a puissamment frappé les esprits par sa vie, par son œuvre, par sa mort. Sa personne était faite pour gagner les cœurs : tout était jeune et alerte en lui, la silhouette, la démarche, la figure et le langage. Son visage ouvert et souriant, au regard vif et droit, aux traits toujours expressifs et toujours changeants, exprimant le plus souvent la bonté et la raillerie, attirait et plaisait. La parole valait la physionomie. Prompte, abondante, semée de formules plaisantes ou frappantes, toujours colorée et toujours directe, elle avait une souplesse étonnante, passant du gai et du familier au rude et à l'impératif, mais sans brutalité ni lourdeur. Les harangues célèbres aux notables de Rouen ou à la députation du Parlement, pour l'application de l'Edit de Nantes, en sont les exemples les plus connus et les plus dignes de l'être. La plume avait le même tour, rapide

(2) Gérard de Nerval, *les Filles du Feu*, p. 93.

et direct, franc et simple, presque toujours juste, jamais indifférent. Les lettres de Henri IV sont peut-être son meilleur portrait; c'est pourquoi elles furent éditées à tant de reprises : on ne se lassa pas de les relire. Tout cela exprimait un tempérament foncièrement français, contrastant avec celui des Valois et des Médicis. Ce qu'il y avait en lui de prime-sautier, de spirituel, voire même de banal et de trop facile dans certaines joyeusetés, était agréable au peuple, ami des bons vivants et amateur de bons mots.

La bravoure poussée jusqu'à la témérité, accompagnée de belle humeur, voilà encore un trait éminemment français, propre à la légende et bien fait pour conquérir l'admiration. Henri avait précisément cet entrain communicatif, cet allant du chef qui instruit d'exemple et paie de sa personne, mais sans froideur ni hauteur. Ses harangues avant les batailles n'ont ni la nervosité, ni la frappe romaine des proclamations de Bonaparte, mais elles valent par une indéniable bonhomie, par un optimisme sans défaillance, par une pointe gasconne qui n'est pas pure hâblerie car sa conduite au combat répond à ces promesses. Suivant un mot fameux, Henri faisait plus souvent le capitaine que le roi. Aussi bien fut-il d'abord et longtemps capitaine.

De ce rôle, Henri garda des habitudes qui accrurent sa popularité et alimentèrent la légende. Au combat ou en campagne, plus tard à la cour ou en voyage, Henri avait une familiarité de compagnon d'armes, qui semblait supprimer les distances entre les soldats et leur chef, entre les sujets et leur roi. Cela plaisait infiniment. Entendre un de ses amis, un Rosny ou un Crillon, lui répliquer promptement, même le critiquer, était une vive satisfaction pour le caractère un peu frondeur des Français. Henri s'y prêtait par nature et par nécessité. Il avait dû grouper et retenir par son seul prestige des gens et des bandes qui ne s'entendaient guère. Démuni d'argent et de moyens d'autorité, il tolérait ce qu'il ne pouvait empêcher. Il employait les procédés d'un chef de parti ou d'un candidat qui multiplie les promesses et les poignées de main, qui se montre familier et accommodant,

quitte à remettre les choses et les gens à leur place quand le temps en sera venu.

De là encore cette clémence, ces pardons faciles, cette façon de rire avec l'ennemi de la veille. Les gens du peuple, et beaucoup d'autres, s'y laissèrent prendre et admirèrent sa grandeur d'âme. Au vrai, s'il y avait en lui une indéniable générosité, elle était doublée de politique et accompagnée d'une certaine indifférence égoïste. L'oubli des bienfaits et des services rendus était parfois aussi prompt et aussi complet que l'oubli des injures et des trahisons. Certains le dirent bien haut et même l'écrivirent.

Il en était un peu de même pour la bonté fameuse de Henri IV. Elle correspondait à un tempérament jovial, au désir de voir de gais visages dans son entourage. Mais sa bonté était souvent plus verbale qu'effective; Henri se contentait parfois d'avoir — comme l'on dit — le cœur sur la main. Il sut trouver des formules frappantes pour montrer qu'il était intimement uni à son peuple — d'ailleurs les circonstances imposaient cette affirmation — et cela servit sa mémoire.

Tous ces traits de caractère, très accusés dans la personne de Henri IV, étaient si répandus en France que tous les Français pouvaient se reconnaître en lui. C'est pourquoi ils l'aimèrent. L'un des secrets de la légende, c'est, comme a écrit Ducis, que Henri IV fut

Français par ses vertus, Français par ses faiblesses.

Aussi bien, Henri IV était intelligible à l'homme du peuple, au paysan et au marchand. Ce n'était ni un intellectuel ni un raffiné. Il avait des goûts simples et les satisfaisait. Sa résistance physique, sa bonne santé, sa franche humeur lui valaient estime et sympathie. Son éloignement marqué pour la théologie, mais n'excluant pas une sentimentalité religieuse prompte aux effusions, satisfaisait le goût du peuple pour un roi point trop dévot ni soumis aux prêtres, mais non plus esprit fort et damnable. Cette exactitude à suivre les offices, mais cette liberté d'action dès qu'il les avait quittés, convenaient à tant d'autres qui agis-

saient de même. Sa vie galante enfin, ses passades, ses liaisons plus ou moins prolongées, fournirent des épisodes romanesques à profusion et des thèmes légendaires. Au fond plus de gauloiserie que de perversité, des habitudes communes à la soldatesque et moins choquantes que la mode des mignons. Par ses mœurs, par ses qualités comme par ses défauts, Henri avait bien des chances d'être compris de son peuple.

La carrière de l'homme et l'œuvre du roi, en grande partie dominées par les circonstances, ajoutèrent encore à l'originalité de cette vie et à ses caractères légendaires. Comme l'a écrit excellemment M. Hauser :

... l'aventure extraordinaire du meunier de Barbaste a bien des allures d'épopée... Quand un ligueur repent, qui avait rencontré le roi pouilleux aux conférences de Saint-Denis, le revoyait en pourpoint de satin blanc, le collier du Saint-Esprit sur la poitrine, allant à l'Arsenal compter les écus et les canons de Sully, ou encore devisant avec le nonce — lui, l'excommunié! — dans la treille de Fontainebleau, notre ancien ligueur pouvait se vanter d'avoir été le témoin d'un événement prodigieux (3).

Il avait fallu, pour porter Henri au trône de France, la mort de trois jeunes rois ne laissant pas d'héritier, puis, alors même que le droit dynastique lui donnait incontestablement la couronne, il avait dû conquérir son royaume sur les ennemis du dedans et sur ceux du dehors. Dans la guerre civile, au milieu des partis et des passions déchaînées, il fut amené à jouer le rôle indispensable d'arbitre et de pacificateur. Rôle dangereux et difficile entre tous au moment où il faut le remplir, mais si bien-faisant que celui qui l'a bien tenu demeure inoubliable. La haine a pu s'attaquer à maintes reprises au chef de parti que fut d'abord Henri, au chef d'Etat qu'il devint ensuite; il n'empêche que, pour le peuple, Henri fut celui qui avait su tarir une source de calamités, de deuils et de misères.

(3) H. Hauser, *les Sources de l'Histoire de France*, II^e partie, t. IV, p. 6.

Ce rôle historique accusa dans Henri IV la tendance aux compromis, le recours aux solutions empiriques, l'éloignement de tout dogmatisme. Fait précieux pour la légende : il permettra à des groupes antagonistes de se réclamer également et avec une égale vraisemblance d'un Prince admiré et aimé. Les Jésuites, les Protestants et les Déistes se plairont à le vanter ou à le prendre pour patron. De fait, n'a-t-il pas tout à la fois introduit les premiers dans le royaume, ménagé et protégé les seconds, tandis que ses paroles, ses écrits et ses actes pouvaient le faire passer pour adepte des derniers ? Le fondateur de la monarchie absolue ne sera-t-il pas prôné aussi bien par le précepteur de Louis XIV que par les tenants de la monarchie constitutionnelle ou les ouvriers du mouvement révolutionnaire et républicain ? Dans la main de sa statue passeront tour à tour le drapeau blanc, le drapeau tricolore et le drapeau rouge ! Ces contradictions résultent des circonstances qui contraignirent souvent Henri, encore mal assuré de son pouvoir, à recourir aux prières plutôt qu'aux ordres, qui l'obligèrent à ne brusquer ni les Parlements, ni les Notables, ni l'Eglise, et à tenir compte de la volonté du peuple et de ses porte-parole.

Les mêmes circonstances prolongèrent ces contrastes au-delà des frontières. Henri fut amené à combattre l'Espagne et il fut victorieux. Sa réputation d'homme de guerre en fut grandie :

Je veux dire en mes vers le céleste bonheur
De ce divin Henri, de ce roi belliqueux,

écrivait, du vivant de Henri, Sébastien Garnier dans une première *Henriade*. Mais Henri conclut la paix, et cela confirma sa renommée de pacificateur. Qu'on accepte les racontars de Sully, et Henri pourra passer pour le précurseur de la Société des Nations !

L'œuvre même de Henri IV pendant la paix, de 1598 à 1610, a beaucoup servi sa mémoire. Dans cette période d'après-guerre tout était à refaire. La France, suivant une expression célèbre, n'était plus qu'un cadavre. La paix et le calme contribuèrent puissamment à revivifier un organisme épuisé, il n'était pas

besoin pour cela de miracle. Henri sut le comprendre : « La France et moi, disait-il, avons besoin de reprendre haleine. » (1) Mais les contemporains et leurs descendants furent assez disposés à attribuer toute la réorganisation aux actes judicieux d'un roi merveilleusement doué. Sans doute il favorisa la reconstruction du pays, mais on doit reconnaître qu'il ne fit pas tout. Cependant il patronna et encouragea les initiatives qui tendaient à la reprise de l'activité. Sans parti pris et sans doctrine, il s'efforça de faciliter le développement de l'agriculture et de l'industrie, du commerce et des entreprises d'outre-mer. Les économistes des écoles les plus diverses purent ensuite retrouver dans son œuvre quelques actes s'accordant avec leurs théories et ils se plurent à lui attribuer le mérite d'un précurseur.

Les circonstances amenèrent aussi Henri IV à remettre de l'ordre dans l'État. La plupart des institutions furent réorganisées et l'Ancien Régime est sorti de là. De telle sorte qu'au xvii^e et au xviii^e siècle, lorsqu'on regardera en arrière, on rencontrera toujours Henri IV. Père de la dynastie, il semble être aussi le fondateur du régime. On le trouve au berceau de la noblesse de robe, avec la Paulette qui assure l'hérédité des offices; il inaugure les essais de budget et d'administration rigoureuse en matière de finance avec Sully qui prépare Colbert; il a un trésor, une armée et une autorité assez assurés pour songer à l'action par delà les frontières : il annonce ainsi Richelieu et Louis XIV; il s'intéresse à la renaissance catholique, avec saint Vincent de Paul, Bérulle et Bourdoise; il fonde les collèges où l'on enseigne les humanités, avec les Jésuites à qui il donne son château de La Flèche — et même son cœur; — il laisse préciser la doctrine gallicane avec Pierre Pithou; mais il autorise l'organisation des églises et du parti protestants par l'Edit de Nantes; il préside enfin à l'éclosion de la littérature et de l'art classiques, car il vécut au temps où « Malherbe vint », et le parc et le château neuf de Saint-Germain annoncent le parc et le château de Versailles.

« Les Français ne me connaissent pas assez bien, ils sauront

(4) Cité par Mariéjol, *Histoire de France* de Lavissee, t. VI 2, p. 2.

ce que je vaux quand ils m'auront perdu (5). » Peu de mots de Henri, qui en prononça trop pour qu'ils soient tous heureux, contiennent une si grande part de vérité. Si aimé et si vanté qu'il ait été de son vivant, Henri IV était encore discuté. Il avait conservé des adversaires et des ennemis. Sa fortune extraordinaire et riche en péripéties avait suscité des jalousies. Sa conduite personnelle et son gouvernement laissaient prise aux critiques (6). Mais à sa mort quelle désolation et quel déchirement ! Ravallac, dit-on, en fut plus tourmenté que des supplices qu'il subit. Henri IV fit alors son entrée triomphale dans la légende. Il effaça soudain le souvenir des rois les plus illustres et les plus aimés ; il commença dans le cœur des Français une vie nouvelle, une brillante carrière, non moins diverse et glorieuse que sa vie réelle, dont elle fut l'image prestigieuse et souvent infidèle. C'est précisément l'objet de ce travail de retracer en bref les âges successifs de cette vie posthume, d'en noter et d'en expliquer les traits les plus significatifs, et de dessiner la courbe de la légende de Henri IV comme d'autres ont étudié la légende de Napoléon ou celle du Roi sergent, comme on pourrait analyser la légende de Philippe II ou celle de Richelieu.

L'existence et la richesse de cette légende ont déjà été indiquées par divers historiens. Berger de Xivrey, lorsqu'il édita les *Lettres de Henri IV*, signalait dans sa préface deux temps caractéristiques de cette histoire posthume : la popularité prodigieuse du roi galant et spirituel au XVIII^e siècle, et l'exploitation de cette popularité, lors de la Restauration, « comme ressort politique » (7). M. Hauser a dessiné un raccourci de cette vie légén-

(5) Péréfixe, *Histoire de Henri IV* (B), p. 479. Pendant la guerre, en 1595 et 1596 notamment, Henri IV exprima plusieurs fois publiquement cette pensée. Voir de Vaissière, *Henri IV*, pp. 476 et 482.

(6) Les pamphlets contre Henri IV furent nombreux de son vivant. Avant l'abjuration ils émanent des ligueurs qui en font un bandit ruinant la France : « *Faetidum Satanae stercus*. » Après l'abjuration, ils sont l'œuvre soit de protestants, soit de ligueurs impénitents. On raille sa laderie, ses mésaventures amoureuses, ses difficultés avec les Jésuites, etc... Voir Lenient, *la Satire en France*, t. II, p. 91 et suivantes. L'opposition à Henri IV de 1600 à 1610 est signalée par Vaissière, ouvrage cité, p. 649 et suivantes.

(7) Berger de Xivrey, *Lettres missives de Henri IV*, préface.

daire (8). M. de Vaissière en a rappelé l'importance dans son *Henri IV* (9). Aucun de ceux, enfin, qui ont étudié le XVIII^e siècle ou la première partie du XIX^e n'ont été sans rencontrer fréquemment le *bon roi Henri* sous les aspects les plus inattendus. Ces faits justifieraient, s'il en était besoin, un examen de la légende de Henri IV.

Les documents à consulter sont d'une variété qui n'a d'égale que leur abondance. Biographies, chroniques, recueils d'anecdotes, épopées, tragédies, comédies, chansons..., tous les genres littéraires ont plus ou moins contribué à la gloire de Henri IV. Tantôt il s'agit de l'homme et tantôt du roi, tantôt de la vie entière, tantôt d'un épisode détaché. Les uns vantent le guerrier et les autres l'ami du peuple. Certains auteurs manifestent un vif souci de documentation, d'autres écrivent selon leur fantaisie. Dès l'assassinat, il y eut une éclosion de pièces de circonstance telle que l'énumération de celles qui nous ont été conservées occupe de nombreuses pages du *Catalogue de l'Histoire de France*, à la Bibliothèque nationale. Au cours du XVIII^e siècle, surtout à partir de 1740, ce fut un véritable renouveau, dans tous les genres et dans tous les goûts, même le plus discutable. Au début du XIX^e siècle, troisième floraison, d'une tenue plus sévère, mais non moins abondante. Depuis trente ans enfin, les romans et les ouvrages d'érudition, les pièces de théâtre et les romans-feuilletons ont pris volontiers Henri IV pour héros.

S'il s'agit des travaux qui, sans concerner exclusivement Henri IV, lui font une place à quelque titre que ce puisse être, le nombre en est plus grand encore. Une multitude de mémoires et de correspondances, depuis le début du XVII^e siècle jusqu'à nos jours, comportent quelques allusions ou quelque jugement touchant Henri IV et son règne.

(8) Hauser, ouvrage cité, p. 20.

(9) De Vaissière, ouvrage cité, p. 699.

L'iconographie n'est pas moins riche : statues, médailles, portraits et gravures représentent le Roi de France et de Navarre sous des aspects très divers, avec un mérite fort inégal, mais presque toujours avec des intentions extrêmement favorables. Les grandes époques des portraits et des gravures sont les mêmes que celles des écrits : au lendemain de l'assassinat, dans la seconde moitié du XVIII^e siècle et pendant la Restauration.

Nous n'avons pas dressé une bibliographie complète de Henri IV, non plus qu'un répertoire iconographique, car il ne s'agit pas de faire un sort à la moindre brochure ou estampe concernant le roi ou le règne. Nous désirons simplement montrer, à l'aide d'un nombre limité d'exemples, l'idée que l'on s'est faite de Henri IV depuis sa mort jusqu'à nos jours, et plus particulièrement au temps de sa plus grande popularité. Cette inclination qui mit Henri IV à la mode au XVIII^e siècle et qui aboutit à un véritable culte a paru mériter une attention particulière et un développement plus ample. La méthode suivie comporte le recours aux documents écrits ou figurés les plus significatifs, c'est-à-dire à ceux qui expriment à un moment donné la pensée dominante, le sentiment le plus répandu, et non pas l'utilisation des morceaux d'anthologie, des pièces du plus grand mérite littéraire ou artistique, encore moins de celles qui manifestent la pensée la plus originale et la plus indépendante.

Dans ces conditions le plan est chronologique, mais comme les principaux thèmes légendaires, bravoure, clémence, simplicité, etc., ont été entretenus par certains mots ou anecdotes soi-disant historiques, il a paru nécessaire d'insérer dans le développement chronologique, en manière d'anticipation, le destin de ces mots et de ces récits. Cependant, nous n'avons nullement tenté de grouper tous les bons mots et anecdotes en une nouvelle *Henriana*.

I. LA LÉGENDE DE HENRI IV

AU

XVII^e SIÈCLE

HENRI IV AU XVII^e SIÈCLE



Le pieux Henri Le Grand.



Le Ravitaillement de Paris.

L'Assassinat et la première légende Le pieux Henri Le Grand

1. Le désespoir national ; la tragédie d'Henri Le Grand.
 2. Les Oraisons funèbres.
 3. Les Gravures et Estampes.
-

I. LE DÉSESPOIR NATIONAL. LA TRAGÉDIE D'HENRI LE GRAND

Le roy se perdant aujourd'huy
Ruinerait avecque lui
Ce qui reste de bon en France (1).

Cette crainte manifestée par Florent Chrestien, ancien précepteur de Henri IV, exprime exactement l'état d'esprit de la plupart des Français au moment de l'assassinat de Henri IV. Le roi avait mis fin à la guerre civile et à la guerre étrangère, il avait rétabli l'ordre, il avait permis à la France de se refaire. Le souvenir des maux endurés était assez frais et assez vif pour en faire redouter le retour. La pacification des esprits et des mœurs était assez récente pour paraître fragile. La minorité du dauphin enfin, état critique en toutes circonstances, paraissait plus redoutable encore à ce moment et rappelait, comme un sinistre présage, ces minorités grâce auxquelles s'étaient développées les guerres de religion.

L'appréhension fut changée en désespoir quand l'assassinat eut été commis. De toutes parts ce ne furent que pleurs, gémissements, désolations, exprimés en latin ou en français, en style noble ou populaire. « Nos crieurs de livres ne nous tourmentent que d'oraisons funèbres qui naissent comme champignon en une

(1) Florent Chrestien, manuscrits de la Bibl. Nat., Collection Dupuy, 843, n° 162.

nuît (2). » L'imagination populaire dénonça, après coup, des signes innombrables de l'événement fatal : prédictions, révélation subite et inexplicable de l'assassinat en des contrées fort éloignées de Paris!

Aussi bien le meilleur romancier n'aurait pu terminer plus parfaitement la vie du Béarnais. Aucune fin n'aurait frappé davantage les esprits, aucune ne se fût mieux prêtée au développement légendaire, aucune n'eût mieux servi la mémoire du Roi. Sans l'assassinat, Henri IV entamait une guerre probablement longue et difficile. Les dépenses nécessitées par les opérations auraient lourdement pesé sur le peuple; Henri IV aurait été honni comme Richelieu dont il eût pratiqué la politique. Aurait-il longtemps encore sacrifié au dieu de l'Amour? C'est une autre question, mais il est permis de penser qu'il eût encore couru les aventures à un âge où elles ne sont plus de saison. Cela non plus ne l'eût guère servi; déjà sa passion automnale pour la petite Charlotte de Montmorency a donné prise aux censeurs.

Au contraire, l'assassinat le posa en victime et, excitant l'universelle inquiétude, détermina du même coup l'universelle compassion (3). A l'instant même parurent à profusion les pièces de circonstance inspirées par l'événement fatal; ce ne furent que des éloges et des panégyriques. Les artistes s'en mêlèrent : les portraits du feu roi abondèrent, accompagnés de légendes flatteuses et grandiloquentes. La première phase de la vie légendaire commença : Henri IV fut le roi bien-aimé et bienfaisant, mais surtout le Grand Roi, le roi parfait, le roi pieux, le roi modèle, et pour tout dire en un mot, ce fut Henri le Grand. Cette phase devait durer pendant tout le XVII^e siècle. Quelques œuvres peuvent en donner une idée.

(2) Lettre de Malherbe à Peiresec, *Œuvres complètes de Malherbe*, éd. Régnier, t. III, p. 202.

(3) Saulx-Tavannes s'est déjà demandé « s'il estoit mieux pour la réputation du roy qu'il mourust tôt ou tard ». Mariéjol pose la même question, *Histoire de France*, t. VII, 1, p. 140. Chateaubriand s'est prononcé beaucoup plus nettement : « Sa fin tragique n'a pas peu contribué à sa renommée; disparaître à propos de la vie est une des conditions de la gloire. » (Chateaubriand, *Etudes historiques, Œuvres complètes*, éd. Sainte-Beuve, t. IX, p. 87.)

La grandeur extraordinaire du roi fut exaltée par une pièce bien curieuse, *la Tragédie d'Henri le Grand*, de Claude Billard, qui parut l'année même de l'assassinat. Cette œuvre comporte, selon la mode antique, des chœurs exprimant l'universel désespoir : chœur des Princes, Maréchaux, Officiers de la Cour et Chancelier, chœur des Courtisans, chœur des Parisiens. Le meurtrier lui-même revêtit, dans cette œuvre où tout visait au grandiose, une grandeur saisissante, il devenait l'instrument de forces fatales et surhumaines, d'une sorte de Fatum. Il s'écriait, dans un élan de désespoir :

C'est mon mal, mon malheur, c'est ma fatalité.

Le vrai coupable n'était autre que Satan, qui paraissait même un instant sur la scène pour prononcer des imprécations véhémentes et d'une assez belle venue, quoique un peu alourdies de mythologie. Le déchaînement démoniaque s'expliquait par les desseins de Henri IV, que le dramaturge représentait comme une sorte de croisé à la veille de partir contre les Turcs. Après qu'Henri eut déclaré à Sully :

L'Empire m'est trop dû, tous les Croissans lunés
Du superbe Ottoman me sont jà destinés...

le chœur enthousiasmé avait prophétisé le triomphe de la croisade :

Grand capitaine, si grand roi,
C'est de lui seul que l'on espère
Voir au Levant florir la Foi.
Voir que l'un et l'autre hémisphère
Sous même Dieu, sous mêmes lois,
Sous luy ne parler que François (4).

La mort du roi prenait donc un sens profond dans la destinée du monde; Henri IV était démesurément grandi.

(4) Claude Billard, *la Tragédie d'Henri le Grand*, 1610.

II. LES ORAISONS FUNÈBRES

L'oraison funèbre est un genre littéraire dont les règles rendent malaisée l'utilisation historique. Elle tourne inévitablement au panégyrique et le défunt se trouve soudain et provisoirement paré de toutes les vertus. Mais Henri IV le fut singulièrement plus que quiconque. D'autre part l'oraison funèbre appartient à l'éloquence de la chaire, elle est composée et prononcée par des gens d'Eglise, ce qui influe quelque peu sur la nature des louanges distribuées. C'est pourquoi ces écrits furent le point de départ de la première figure légendaire de Henri IV, celle qui le représente comme le roi-exemplaire, modèle de tous les rois et vraiment Très-Chrétien. Figure trop conventionnelle pour être vraiment populaire et durable, mais que les fonctions et les écrits d'Hardouin de Péréfixe devaient fixer pour assez longtemps.

Ce premier type posthume de Henri IV se trouve, par exemple, dans le panégyrique prononcé à La Flèche en 1611. Un Jésuite louait les qualités et la parure du cœur de Henri IV, qui reposait au collège de cette ville. Il insista, en termes d'ailleurs assez bizarres, sur la piété du roi. Dans une sorte d'anatomie symbolique et mystique, il décrivit la religion du roi :

Les deux ailes et oreilles du cœur, servant de siège à la valeur et clémence, partagent une riche couronne de Piété et Religion, dorée du fin or de Charité, embellie de pierreries, d'un saphir d'Espérance, qui ne respire que le Ciel, d'une émeraude de la Foy,... du diamant de Force et Constance... Je les nomme parce que je les vois toutes, rangées d'un singulier artifice sur la Couronne de son cœur... La vie est trop courte pour en parler comme il faut.

Cette description lui paraissant peut-être un peu trop théorique, il y joignit des comparaisons pour donner une haute idée de la foi et du zèle religieux de Henri IV. Il n'hésita pas à le rapprocher de saint Louis, Constantin, Théodose, David et Salomon ! Après de telles louanges, aucun des auditeurs ne put s'étonner

que le prédicateur plaçât le roi défunt au paradis parmi les saints : « *Cor regis in manu Domini* (5). »

Assurément, toutes ces considérations étaient bien éloignées des méthodes historiques. Comme il était de mode, l'orateur plaçait très au-dessus du domaine des réalités terrestres. C'est pourquoi sa voix méritait d'être évoquée ici, d'autant plus qu'elle développait un thème qui fut abondamment traité à cette époque et qui sera repris sous la Restauration : celui du roi pieux et dévot. Ceux qui le développèrent furent les ecclésiastiques en général, et plus particulièrement les Jésuites. Ils s'appliquaient ainsi à faire prévaloir un portrait officiel. Les motifs qui expliquent cette attitude sont aisés à définir. C'étaient, tout à la fois, la reconnaissance et la prudence. Reconnaissance des catholiques et des gens d'Eglise pour un roi qui avait défendu la religion catholique, qui l'avait rétablie dans les églises, les couvents et les lieux d'où elle avait été expulsée, et qui avait favorisé la renaissance catholique. Prudence aussi d'anciens ligueurs qui pouvaient craindre d'être plus ou moins compromis par l'assassinat, puisqu'ils avaient admis naguère la théorie du tyrannicide. Ces deux sentiments étaient naturellement plus vifs chez les Jésuites qui devaient tout au roi et qui étaient compromis plus que quiconque dans l'opinion publique (6). Faut-il ajouter qu'en ce temps où les dévots exerçaient une profonde influence, on ne pouvait louer quelqu'un, notamment un roi, sans lui attribuer la vertu de religion ?

L'oraison funèbre de La Flèche exprimait cette reconnaissance : « Comme Chrestiens nous jouissons par vous de notre Foy

(5) *Oraison funèbre pour l'anniversaire du feu roy Henry le Grand, prononcée en l'église Saint-Thomas de La Flèche, le 4 juin 1611.*

(6) Faut-il rappeler à ce propos les nombreuses épigrammes écrites sur les Jésuites ? Par exemple celles du *Chansonnier Maurepas*, dont voici un exemple :

« Dis-nous un peu, secte revêche,
Veux-tu, flattant ce roi vainqueur,
Mettre son cœur dedans La Flèche,
Ou bien la flèche dans son cœur ? »

Ce qui n'est que la versification d'un propos attribué par Sully à un chanoine de Notre-Dame de Paris. Sully, *Œconomies royales*, t. III, p. 158.

et Sainte Religion, le titre de protecteur et de fils aîné de l'Eglise vous est dû... Comme enroolez en cette compagnie [de Jésus], vous l'avez fait revivre par tout votre Royaume et lui avez rendu le doux air de la France, au cœur de la Turquie. »

La reconnaissance des Jésuites envers Henri IV ne fléchit jamais. Elle est sensible encore dans l'histoire de la Compagnie de Jésus publiée récemment par le R. P. Fouquieray. Elle apparaît aussi dans les travaux du R. P. Yves de La Brière. Quand on songe à la puissance de l'influence exercée par cette Compagnie sur l'opinion publique, on peut comprendre l'un des motifs qui assurèrent la popularité du roi.

Ce dévouement à Henri IV fut particulièrement vif au lendemain de la mort du roi. S'il faut en croire Malherbe, il aurait incité les Jésuites à une démarche paradoxale :

Je vous remercie de vos nouvelles, écrivait Malherbe à Peiresc, mais j'eusse bien voulu que vous m'eussiez mandé quelque chose de votre démoniaque, parce que c'est une chose que, comme vous, j'estime pour l'une des plus mémorables accidents de ce siècle. Je ne suis pas étonnée qu'elle die que l'âme de notre bon roi soit au ciel, mais je ne sais comment il faut entendre qu'il fut martyr. Il est vrai que ce matin, ayant mis cette affaire sur le tapis avec un de mes amis qui vient de Rome, il m'a dit que les Jésuites y ont proposé de le canoniser en cette qualité (7).

III. LES GRAVURES ET LES ESTAMPES

Au même moment, la gravure répandit partout l'image du roi défunt. Les graveurs utilisèrent surtout les portraits de Quesnel, particulièrement le portrait du sacre et celui de Henri IV en habit de cour. Reproduits par Thomas de Leu, ils furent l'origine du portrait classique. Parfois ils s'inspirèrent du curieux portrait de 1593, figurant un visage au long nez et aux joues maigres où nous avons peine à reconnaître le « bon roi Henri » (8).

(7) Malherbe, *Œuvres complètes*, t. III, p. 223.

(8) Les renseignements essentiels sur les portraits de Henri IV sont fournis par la notice qui le concerne dans l'*Iconographie des Rois de France*, par Ch. Maumené et Louis d'Harcourt, t. I.

La fantaisie se donna le plus libre cours, le roi était tantôt à cheval et triomphant, tantôt cuirassé et coiffé du casque au panache blanc, tantôt présenté de profil, dans un simple médaillon. On l'imaginait guerrier à l'antique, comme l'Hercule de la médaille de Guillaume Dupré. Le portrait funéraire peint par François Quesnel et montrant le roi couché sur son lit de parade dans la chapelle ardente établie au Louvre, fut répandu par de nombreuses gravures. La principale fut celle d'Isaac Briot; elle était accompagnée de légendes flatteuses (9). Plusieurs graveurs représentèrent l'assassinat du roi assis dans son carrosse et surpris par Ravallac; la préoccupation de l'exactitude était le moindre de leurs soucis. D'autres firent défilier tout le cortège funèbre, dans une suite de gravures très curieuses (10). Le roi, selon les graveurs de cette époque, est le roi parfait et pieux des panégyriques. Les légendes accompagnant les portraits le prouvent, autant que la gravité des effigies :

Au jour de vendredy, ainsi que Jésus-Christ,
Après avoir, heureux, parachevé sa vie,
Le couronnement vu de sa Moitié chérie,
A l'heure de complice, à Dieu rendit l'esprit (11).

Piété qui première a pris place en mon cœur
Grava dans le tranchant de mon fer la victoire.
Mais Clémence visant au comble de ma gloire,
Me fit plus que d'autrui, de moi-même vainqueur (12).

Parmi les nombreuses gravures dues à L. Gaultier, on peut remarquer un Henri IV en prières, accompagné de cette légende :

Quid retribuam Domino pro omnibus quæ retribuit mihi (13).

(9) La gravure de Briot se trouve notamment dans le recueil *Histoire de France, 1600 à 1610*. Une autre interprétation, plus maladroite et plus simplifiée, du tableau de Quesnel fut effectuée par Petrus Firens. Elle a tout à fait l'apparence d'une image populaire (*Portraits de Henri IV*, t. II). Geldorp tira un portrait en buste du tableau funéraire de Henri IV (Même recueil).

(10) *Collection Hennin*, t. 17. Gravure anonyme.

(11) *Portraits de Henri IV*, t. I. Gravure anonyme.

(12) Même recueil.

(13) *Portraits de Henri IV*, t. II.

Enfin, quelques images étaient accompagnées d'une brève notice destinée à fixer les principaux événements de la vie du défunt et à immortaliser sa grande œuvre. En voici un exemple emprunté à Petrus Firens :

A La Flèche en Anjou, Henri le Grand conçu,
Eut à Pau l'Orient de sa vive lumière.
A Corase [*sic*], il passa la saison la première
De ses ans, puis il fut en cour du Lys reçu...

Suivent les principales étapes de sa vie. Le tout se termine ainsi :

Grand Roi, grand capitaine, également clément,
Il a régi son peuple en paix, accru la France
Plus que n'ont tous les Roys, soumis à la vaillance
Les rebelles, gardant son fidèle serment (14).

Le titre de pacificateur allait être d'autant plus apprécié que la paix intérieure et extérieure fut davantage compromise.

(14) *Portraits de Henri IV*, t. IV.

II. D'une régence à l'autre : Henri IV pacificateur

1. Henri IV passe à l'opposition : la légende de l'âge d'or et la légende du roi libéral.
 2. La Statue du Pont-Neuf
 3. Henri IV et la Fronde : Exaltation du roi pacificateur et magnanime.
-

I. HENRI IV PASSE A L'OPPOSITION : LA LÉGENDE DE L'ÂGE D'OR ET LA LÉGENDE DU ROI LIBÉRAL

Les événements, comme beaucoup s'y attendaient, accrurent encore les regrets qu'on éprouvait. La Régente ne fut guère aimée, ses favoris, Leonora Galigai et Concini, furent cordialement détestés. Les premiers essais de gouvernement de Louis XIII, avec l'aide d'Albert de Luynes, ne furent guère plus appréciés. Autant d'occasions pour se tourner avec émotion vers le roi disparu. Par une démarche de l'esprit, aussi spontanée que contestable, on voyait exactement, dans le passé, les qualités et le bonheur qui manquaient au présent. Henri IV était idéalisé par contraste avec les gouvernements qui l'avaient remplacé. Ainsi se formait la légende de l'âge d'or auquel aurait présidé le *bon roi Henri*. Dès 1614, Legrain dessinait de la France de 1610 cette image flattée et passablement conventionnelle :

Le trafic et le commerce de tout ce qui est nécessaire à la vie de l'homme alloit le mieux du monde; le païsan mangeait son pain en repos et couplait sans défiance ses bœufs à la charüe, l'Agneau se jouait en liberté sur le pré, les bastiments et nouvelles décorations se faisaient en tous lieux, on ne pensoit qu'à s'égaier et resjouir dans ces Jardins de plaisance que chacun faisait avec tant d'art et de soin...

La Terre et les Eaux regorgeaient la France de tous biens et commodités et le Ciel de ses bénédictions et douces influences (1).

Le *Voyage de Maître Guillaume en l'autre Monde*, qui fut publié en 1612, exprime les mêmes sentiments. Maître Guillaume s'en fut en l'autre monde chercher Henry le Grand qui « est au pays du Maine, sur la montaigne de Gabaon en la forêt de Charnie ». Il le supplia de revenir au Louvre pour reprendre le pouvoir et remettre de l'ordre partout, le pressant surtout en raison du vœu unanime des populations : « L'Eglise vous désire, la Noblesse vous demande et le pauvre peuple ne crie qu'après Henry le Grand (2). »

Les pamphlets politiques s'abritèrent derrière la personne du roi défunt pour critiquer plus vivement ses successeurs. L'auteur de *L'Equitable* ne ménageait pas son admiration pour « notre grand Henri ». « Chacun sait, écrivait-il, quel était ce grand Prince. Quelle était sa valeur, quelle sa réputation, et comme, de son temps, il était la terreur des méchants et l'appui des bons; chacun sait comme il a été cet Hercule gaulois, qui par son courage et sa prudence a défait ce monstre de rébellion... » (3). *L'Ombre de Henri IV* était une fiction trop commode pour que les pamphlétaires fussent en peine de la faire apparaître. Une première fois en 1615, elle vint tenir un long discours politique à Louis XIII. Henri conservait encore le langage d'un roi dévot et vertueux : « Prends garde, disait-il à Louis XIII, que tes sens extérieurs ne vaguent à plaisir et au gré de ta passion. » De tels conseils, de la part du Vert-Galant au roi prude qui respectait le corsage des demoiselles d'honneur les plus audacieuses, nous paraissent assez comiques. Henri recommandait aussi à Louis de méditer les choses de la religion. Il lui rappelait les avantages du rétablissement des Jésuites. Mais il n'était pas favorable au gou-

(1) Legrain, *Décade historique*, 1614, p. 478.

(2) *Le Voyage de Maître Guillaume en l'autre Monde*, 1612. La localisation du séjour de Henri aux enfers paraît aussi étrange qu'inexplicable. Cette forêt de Charnie, où éclatèrent les premiers troubles de la chouannerie, était donc un lieu prédestiné, un de ces lieux « où souffle l'esprit »?

(3) *L'Equitable*, 1615.

vernement des gens d'Eglise : « Eloignes ces chatemites dont le discours ne sent que le cloître... Garde-toy bien d'y admettre [au conseil royal] aucuns étrangers ou ecclésiastiques, tes secrets courraient fortune d'estre divulguez (4). » Cette préoccupation s'explique clairement lorsque l'Ombre du roi engage son fils à prendre Sully comme premier ministre.

Deux ans plus tard, un autre pamphlétaire se permettait une évocation identique; il faisait apparaître « les ombres [sic] du feu roy, à Messieurs de l'Assemblée ». Pas plus que le précédent, l'auteur ne se préoccupait de faire tenir au roi défunt un langage conforme à son caractère et à ses pensées. Il l'employait comme simple porte-parole. A son dire, Henri IV était un roi très catholique, soucieux du choix des bons prélats et des bonnes relations avec le Saint-Siège, partisan de l'Edit de Nantes au seul point de vue politique, mais n'hésitant pas à affirmer qu'« il n'entre pas un Huguenot au Paradis ».

Ces deux pamphlets esquissèrent pour la première fois la figure légendaire d'un Henri IV libéral et favorable aux Parlements. L'Ombre conseillait en effet à Louis XIII de s'appuyer sur eux pour maintenir un ordre satisfaisant : « Etayes ce bon ordre au dedans par une auctorité qui seconde la tienne... Or, mon fils, il n'y a en France que tes Parlements qui puissent servir en cela. » *Les Ombres* chantaient la louange et les services des officiers de judicature et de finance : « Tous ces officiers sont comme autant de garnisons dans les bonnes villes pour y conserver l'autorité du souverain. » Ainsi toute une classe, et non des moindres, celle des robins, était attachée à Henri IV qui l'avait consolidée et favorisée en établissant la Paulette, et qui lui avait permis de s'enrichir dans le commerce avant d'acheter les charges qui anoblissent. Sans doute avait-on déjà oublié telles phrases un peu vives de Henri IV concernant les gens de robe. Par exemple cette harangue au Parlement à propos de l'Edit de Nantes, où il s'écriait : « Je suis roi maintenant et parle en roi. Je veux être

(4) *L'Ombre de Henry le Grand au Roi*, in-12, 96 pages, 1615.

obéi. » Ou encore le discours adressé en 1596 aux membres de la chambre des Comptes : « Vous voulez estre bien payés, et pensez avoir beaucoup fait quand vous m'avez fait des remontrances pleines de beaux discours et de belles paroles; et puis vous allez chauffer et faire tout à votre commodité. » Et enfin cette boutade à propos des réglemens vestimentaires proposés par Sully : « J'aimerais mieux combattre le roi d'Espagne en trois batailles rangées que tous ces gens de justice, de finance, d'escritoire et de villes, et surtout leurs femmes et leurs filles. »

L'accession de Richelieu au pouvoir et la fermeté de son gouvernement interrompirent ces recours au roi Henri. Richelieu accaparait l'attention, la littérature et la gloire, au point qu'il sut se rattacher, sinon se subordonner, la mémoire et la popularité de Henri IV. Il s'y employa en achevant la clôture de la statue équestre de ce roi, où fut placée une inscription portant le nom du Cardinal.

II. LA STATUE DU PONT-NEUF

Cette statue du Pont-Neuf joua un rôle actif dans le développement de la légende de Henri IV. Ce fut une idée géniale, du moins pour la mémoire du roi Henri, que de l'installer là, sur le passage le plus fréquenté pour aller d'une rive à l'autre de la Seine, au milieu des passants, courtisans gagnant le Louvre, bourgeois sortant de la Galerie du Palais, filles en quête d'aventure, bateliers, charlatans et marchands d'orviétan, tondeurs de chiens et prestidigitateurs, crieurs de livres, détrousseurs de badauds, marchands et boutiquiers étalant leurs éventaires, tandis que se pressaient cavaliers et piétons, carrosses et chaises à porteurs. Le roi Henri était là vraiment chez lui, sur ce pont qu'il avait bâti, près du palais du Louvre dont il avait fait poursuivre la construction, devant cette place Dauphine qu'il avait fait percer et dont les grands toits et les frondaisons tempèrent l'aus-térité de la Conciergerie. Le populaire le savait bien, qui se plaisait à opposer à Louis XIII, dominant la place Royale, où fréquentaient « les gens de qualité », le bon roi Henri sur le Pont-

Neuf « avec son peuple ». Henri IV était admirablement placé pour présider à toutes sortes de manifestations et en devenir plus ou moins le héros et le bénéficiaire. Très vite la statue fut populaire et s'appela familièrement *le Cheval de bronze*.

Cette expression donna lieu à des pièces plaisantes, comme celle-ci :

Superbes monuments, que votre vanité
Est inutile pour la gloire
Des grands héros dont la mémoire
Mérite l'immortalité!
Que sert-il que Paris, au bord de son canal,
Expose de nos rois ce grand original
Qui sut si bien régner, qui sut si bien combattre?
On ne parle point de Henri quatre,
On ne parle que du cheval (5).

A tous les âges de la légende de Henri IV nous retrouverons cette statue et ce cheval, notamment au temps de la Fronde.

III. HENRI IV ET LA FRONDE : EXALTATION DU ROI PACIFICATEUR ET MAGNANIME

« Quand le Cardinal et son Maître furent morts, à peu près personne ne les regretta. On oublia Louis XIII, on ne parla plus

(5) Cité par Lafolie, ouvrage cité, p. 267.

On trouve un exemple de cette habitude dans une des pièces du *Chansonnier Maurepas* :

« Je jure par le bœuf,
Le cheval du Pont-Neuf,
Et la place Dauphine... »

Chansonnier Maurepas, t. 21, p. 305.

Aussi bien le cheval était-il une magnifique et célèbre pièce de statuaire. Il était l'œuvre de Jean de Bologne et avait été amené en France, à grands frais, grâce à la libéralité des Florentins. Le monument fut inauguré en 1614, le 23 août, mais ce n'est qu'en 1635 qu'il fut achevé. A ce moment on y avait ajouté des bas-reliefs qui célébraient les exploits du roi : Batailles d'Arques et d'Ivry, Prises d'Amiens et de Montméliant. C'était un sûr moyen d'immortaliser la bravoure et la bonté du roi. On avait aussi entouré le monument d'une grille (Voir J. Lafolie, *Mémoires historiques relatifs à l'élévation de la seconde statue équestre de Henri IV sur le Pont-Neuf*. Paris, 1819, in-8°, 328 pages).

La comparaison des trois statues royales est rapportée par Saint-Simon, notamment dans le *Parallèle des trois premiers rois Bourbons*, p. 75.

que du *bon roi Henri* (6). » Ce fut une réaction vive et spontanée contre les procédés du gouvernement qui venait de finir : « Henri IV a-t-il eu moins d'autorité que Louis XIII pour n'avoir pas fait sauter la tête à des Montmorency, à des Marillac, à des de Thou, à des Cinq-Mars (7)? » La Fronde donna l'occasion de regretter la bonté et la volonté de paix d'Henri : « Nous admirons la clémence de Henri IV pour s'être sincèrement réconcilié avec tous ses ennemis (8). » On exaltait en lui le pacificateur, celui qui sut délivrer la France des « spectacles d'horreur » des guerres civiles : « La félicité du règne de Henri IV en avait réparé toutes les pertes (9). » Nul doute que les Parisiens n'aient songé avec regret au roi qui ravitaillait Paris assiégé, à un moment où la reine les privait du pain qui vient de Gonesse !

Ce que célébrèrent surtout les Frondeurs, ce fut l'attitude de Henri IV à l'égard des Parlements. Ils contribuèrent fortement à implanter la légende d'un roi libéral, respectueux des cours de justice, sollicitant leurs avis et déférant à leurs conseils. On fit remarquer qu'il n'avait pas fait « emprisonner et exiler de Conseillers et de Présidents comme on le fit depuis (10) ».

(6) Pagès, *la Monarchie d'Ancien Régime*, p. 113.

(7) *Lettre d'avis à Messieurs du Parlement de Paris, écrite par un provincial*, 4 mars 1649, Moreau, *Choix de Mazarinades*, t. I, p. 401. Au dire de l'éditeur, cette lettre remporta un énorme succès.

(8) *Manuel du bon citoyen ou Bouclier de défense légitime contre les assauts de l'ennemi*, 22 mars 1649. Même recueil, p. 444.

(9) *Les souhaits de la France à Monseigneur le duc d'Angoulême*, 11 janvier 1649. Même recueil, p. 83.

Déjà, lors des troubles qui marquèrent le début du règne de Louis XIII, on avait vanté Henri IV pacificateur. A l'occasion de la prise de La Flèche par les troupes du roi poursuivant la reine-mère, cette pièce avait circulé :

« Le premier butin de vos armes,
C'est un cercueil [le cœur de Henri IV] baigné de larmes.
Consultez le Ciel qui vous guide
Au tombeau de ce grand Alcide
Qui dompta la rébellion;
Mon roy qui le suit à la trace,
Plus ardent qu'un jeune lyon,
Ne veut point démentir sa race... »

Chansonnier Maurepas, t. 21, p. 263.

(10) *Lettre d'avis...*, déjà citée.

Il n'a jamais contraint aucune compagnie de judicature, il n'a pas même molesté aucun particulier de ceux qui les composaient, jusque-là que pour faire passer l'Edit de Nantes, il prit soin d'honorer le Président Séguier de l'ambassade de Venise pour éviter sa contradiction. Nous savons encore que, s'étant échappé à quelque parole un peu dure contre le Président de Harlay, il le renvoya quérir le lendemain pour lui faire des excuses. C'est pour cette raison, plutôt que pour ses exploits militaires, que nous lui avons donné le nom de Grand (11).

Mais, au fond, celui qu'on regrettait, c'était le roi qui voulait se « mettre en tutelle ». Et c'est pour cela qu'on lui décernait les titres les plus flatteurs. Il était « le plus grand des Rois », ou, comme dit une autre mazarinade, de façon plus cavalière et plus énergique : « C'était un Roy, celui-là ! (12) ».

Les pamphlétaires trouvèrent moins lugubre de substituer à l'ombre du roi sa statue caracolant sur le Pont-Neuf. Cinq dialogues furent publiés, dont les partenaires étaient le *Roy de bronze* et la *Samaritaine*. A vrai dire, la mise en scène de ces dialogues constitue la seule originalité de ces petits pamphlets dont le ton est assez terne et la pensée banale (13). On peut juger de même une petite poésie publiée la même année, et dont le titre surtout est satirique; cela s'appelle *le Règne sans FAVORI*. Les dernières lignes méritent seules d'être retenues comme un témoignage de la popularité du roi Henri. Après avoir exalté le guerrier et le pacificateur, l'auteur conclut :

Et de tout cela s'est formée cette grande Renommée qui, par la singulière providence et grâce de Dieu, le rend Protecteur de la tranquillité publique, le Restaurateur de l'Estat, l'Ornement de l'Eglise, l'Arbitre de la Chrestienté, les Délices du Monde (14).

Amplification littéraire, jeu de styliste si l'on veut. Il n'en

(11) *Le raisonnable plaignif sur la dernière déclaration du Roi*, 19 août 1652. Même recueil, t. II, p. 459.

(12) Même recueil, t. I, pp. 146 et 444.

(13) *Dialogues entre le Roy de bronze et la Samaritaine sur les affaires du temps présent*. A Paris, chez Arnould Cottinet, 1649.

(14) *Le règne sans favori ou l'abrégé de la vie du Roi Henri le Grand*. Dédié aux bons Français. A Paris, chez Robert Quesnel, dans la place d'Auffine [sic], 1649, in-8°, 6 pages.

est pas moins vrai qu'on entend là une louange qui rappelle les panégyriques du lendemain de l'assassinat, et qui annonce les éloges dithyrambiques tels que le XVIII^e siècle les composera.

Ce regain de popularité encouragea les artistes. A cette époque, ils firent des portraits dont la légende évoquait, avec envie, le sort des Français gouvernés par Henri IV. « La France n'a jamais joui de tant de bonheur que les dix années de paix qu'Elle |Sa Majesté| lui procura, pendant lesquelles Elle décora Paris de superbes édifices (15). » Ou bien encore :

Fier et brave ennemi, doux et clément vainqueur,
Grand Roy sans favoris, sans fraude et sans vengeance,
Par force ou par amour, je reconquis la France,
Et de tous les mortels j'eus l'estime et le cœur (16).

Une estampe enfin, d'allure populaire, rehaussée de couleurs vives, s'exprime plus hardiment encore. Aux pieds de la statue du Pont-Neuf et du cheval caracolant parmi les marchandes d'oranges et les gentilshommes aux larges bottes, l'inscription s'étale :

Restaurateur de la Liberté française (17).

Ainsi la Fronde contribua à maintenir le souvenir du Béarnais. Elle survint précisément dans ce délai où le passé n'est pas encore assez ancien pour être historique, où il est simplement démodé. A cette époque Henri eût risqué de devenir désuet et un peu ridicule, comme les costumes, les mœurs et les œuvres littéraires de son temps. Les parlementaires frondeurs lui restituèrent au contraire son actualité, au détriment, il est vrai, de la vérité historique.

Dans le même temps, alors que de nobles et romanesques dames jouaient aux chefs de partis, on s'intéressa au premier ouvrage concernant les amours de Henri IV, publié sous le titre

(15) Portrait anonyme de 1653. *Portraits de Henri IV*, t. II.

(16) Portrait de Landry, 1662. *Portraits de Henri IV*, t. I et t. III.

(17) *Portraits de Henri IV*, t. I.

suggestif des *Amours du Grand Alcandre* (18). A vrai dire, Henri IV était fort loin des héroïques et platoniques amants qui s'épuisaient à déchiffrer la carte du Tendre. Le titre de l'ouvrage, évocateur de tant de bergeries et d'amours raffinées à quoi se complaisaient les précieux, est à lui seul anachronique. Mais l'ouvrage lui-même est plus exact de ton; il ne craint pas les détails un peu précis, ce qui fit son succès, surtout au cours du siècle suivant. Dans l'intervalle, la popularité de Henri IV se trouva menacée par la gloire du Roi-Soleil.

(18) Une première édition parut en 1629 sous le titre romanesque des *Adventures de la Cour de Perse*. La seconde, publiée en 1652, s'intitula *Amours du Grand Alcandre*; elle fut souvent réimprimée, en 1660, 1663, 1664 et 1665, sans compter les nombreuses éditions du XVIII^e siècle. On ne sait si la première ou la seconde version appartient à la princesse de Conti. Voir Hauser, ouvrage cité, II, t. IV, p. 50.

III. Henri Le Grand devant Louis Le Grand

1. Henri IV dans l'opposition : La Fontaine, les Libertins, Molière.
 2. Henri Le Grand préfiguration de Louis Le Grand : Hardouin de Péréfixe, les Economies royales.
 3. Henri IV rentre dans l'opposition : Bossuet et Elie Benoit.
-

I. HENRI IV DANS L'OPPOSITION : La Fontaine, les Libertins, Molière.

Lorsque régnait Louis XIV la Renommée était tout entière à ses ordres, sa gloire éclipsait celle de tout autre et le surnom de Grand semblait lui être exclusivement réservé (1). On conçoit mal des manifestations ou des écrits en l'honneur de Henri IV dans un temps où tous les écrivains devaient célébrer la grandeur et les hauts faits du Roi-Soleil. A tous égards, on semblait convaincu que Louis XIV dépassait Henri, ses campagnes militaires étaient mieux ordonnées, plus éclatantes et plus fécondes. La grandeur et la prospérité du royaume étaient mieux assurées, grâce aux soins de Colbert. Les bâtiments et les œuvres artistiques et littéraires étaient plus imposants, plus mesurés et plus proches de la perfection. La personne enfin et les actes du roi, plus dignes de son auguste fonction. Il était difficile de plier le Vert-Galant au nouveau protocole et, à diverses reprises, il passa dans l'opposition. Cela nous a valu quelques beaux témoignages en faveur de la persistance de sa mémoire et de l'attachement que lui gardaient les Français.

(1) Un certain de Vertron publia un *Parallèle de Louis le Grand avec les autres Princes qui ont été surnommés grands*. Il y montrait que « le Roy a toutes leurs vertus sans avoir aucun de leurs défauts ». *Mercure de France*, mai 1685.

Ce fut d'abord la voix harmonieuse de ce grand indiscipliné qu'était La Fontaine. L'audacieuse et si belle *Élégie aux Nymphes de Vaux* osait présenter Henri comme un modèle à Louis XIV, admirable surtout par la magnanimité. Faut-il répéter ces vers fameux ?

Si le long de vos bords Louis porte ses pas
Tâchez de l'adoucir, fléchissez son courage.

Du titre de clément rendez-le ambitieux.
C'est par là que les rois sont semblables aux Dieux.
Du magnanime Henri qu'il contemple la vie,
Dès qu'il put se venger, il en perdit l'envie.

Dans un autre milieu, assez indépendant de la Cour et des courtisans, chez les libertins, la mémoire de Henri survivait aussi. Un petit fait en témoigne. En 1661, Adam Du Puy faisait graver sur la tombe de Vauquelin des Yveteaux, poète libertin mort en 1649, cette épitaphe touchante due à l'abbé de Rancé :

Je ne crois pas devoir te celer que j'ai été aimé de **Henri le Grand**, quatrième du nom, car c'est chose qui doit passer en admiration que le moindre de tous les hommes ait été aimé du plus grand prince de la terre (2).

Tallemant des Réaux faisait aussi bonne place à Henri IV dans ses *Historiettes*. Il ne se souciait guère d'en montrer la magnanimité et se plaisait plutôt à vanter la liberté de ses mœurs.

Une voix plus puissante se fit entendre en faveur de Henri IV, celle de Molière. Il ne craignait pas d'opposer au sonnet précieux, dont la chute le choquait si fort, « une vieille chanson que je m'en vais vous dire :

Si le roi m'avait donné
Paris, sa grand'ville,
Et qu'il me fallut quitter
L'amour de ma mie,

(2) Lachèvre, *le Libertinage au XVII^e siècle*, p. 176.

Je dirais au roi Henri :
Reprenez votre Paris;
J'aime mieux ma mie, au gué!
J'aime mieux ma mie (3) !

Ce n'était qu'une allusion brève et accidentelle, mais elle suffit à indiquer la présence d'Henri IV dans le répertoire des chansons paysannes. On s'en souviendra au XVIII^e siècle.

II. HENRI LE GRAND PRÉFIGURATION DE LOUIS LE GRAND

Quelques voix discordantes ne parviennent pas à modifier un ensemble et il serait exagéré de conclure que Henri IV fut, dès le début du règne de Louis XIV, toujours opposé au nouveau roi comme il avait été opposé à Concini, à Richelieu, à Louis XIII et à Mazarin. Bien au contraire, à cette époque Henri le Grand est plutôt considéré comme une préfiguration de Louis le Grand. C'est surtout le fait de la biographie écrite par l'évêque de Rodez, Hardouin de Péréfixe. Ce personnage, précepteur de Louis XIV, avait souvent cité Henri IV en exemple à son élève, et il publia ces « entretiens sur les actions fameuses de son aïeul Henri le Grand et sur sa conduite dans les diverses occurrences de son règne (4) ».

Ce n'était pas la première biographie d'Henri IV, mais ce fut la plus célèbre. Elle marque une date capitale dans la légende. Antérieurement, sans tenir compte des ouvrages d'ensemble qui décrivaient le règne d'Henri IV à sa place chronologique, quatre auteurs avaient publié une biographie de ce roi : Julien Peleus, en 1613 (5); Legrain, d'abord en 1614, sous la forme d'une

(3) Cette chanson est, peut-être, inspirée d'une autre plus ancienne qui a trait aux fredaines d'Antoine de Bourbon, lequel tenait une petite cour au château de la Bonaventure, sur les bords du Loir, près d'un gué, en Vendômois. Voir R. Triger, *la Fabrique de Toile de Fresnay-sur-Sarthe et la Fête de saint Bonaventure. Revue historique du Maine*, 1904, t. II, p. 26. Voir aussi Despois et Mesnard, *Œuvres complètes de Molière*, t. V, p. 555.

(4) Lettre de Chapelain à Monseigneur l'Evêque de Rodez, *Correspondance de Chapelain*, t. II, p. 126.

(5) Julien Peleus, *Histoire de Henri IV*, 1613.

Décade, puis en 1633, plus amplement (6) ; Pierre Matthieu enfin et Scipion Dupleix, le premier en 1620 (7) et le second en 1632 (8). Ces ouvrages n'avaient pas eu grand retentissement. L'œuvre de Dupleix fut même critiquée brutalement (9). L'histoire de Péréfixe eut un sort beaucoup plus heureux, elle devint en quelque façon l'histoire officielle d'Henri IV, et les rééditions se multiplièrent jusqu'au milieu du XIX^e siècle (10). Bury écrivait en 1765 : « Je ne connais d'histoire qu'on puisse véritablement dire être la vie de Henri, et qui mérite d'être lue, que celle qui nous a été donnée par M. de Péréfixe (11). »

Le *Henri IV* de Péréfixe est donc un roi de précepteur princier, un modèle des rois, un exemplaire à mettre sous les yeux de l'élève qui doit régner, afin qu'il en imite les qualités et qu'il en évite les défauts. Il rappelle assez bien le Henri IV des oraisons funèbres. Cette utilisation de l'histoire ne va pas sans péril. Par bonheur, l'auteur eut l'idée de joindre à l'histoire un « Recueil de quelques belles actions et paroles mémorables du roi Henri le Grand, afin que le portrait... soit plus achevé et plus accompli ». Ce fut le premier florilège où l'on put puiser pour les recueils d'anecdotes et de bons mots pour les *Henriana* qui eurent tant de faveur. Ce fut aussi la partie la plus vivante et la plus agréable, la plus propre à la légende, encore que l'évêque ne se fût hasardé que timidement dans cette voie. Il n'osa ou ne put prendre le ton plus vif et plus léger qui aurait convenu. Il conserva ce mou-

(6) Legrain, *Décade contenant la vie et les gestes de Henri le Grand*, 1614.
B. Legrain, *Histoire de Henri IV*, 1633.

(7) Pierre Matthieu, *Histoire de Henri IV*, Genève, 1620.

(8) Scipion Dupleix, *Histoire de Henri IV*, 1632.

(9) *Remarques de M. de Bassompierre sur la « Vie de Henri IV », de Dupleix*, Paris, 1665. L'auteur était traité d'injurieux écrivain, d'ignorant, d'animal, de cheval de bât, etc...

(10) Hardouin de Péréfixe, *Histoire du roi Henri le Grand*. La Bibliothèque nationale possède 4 éditions de 1661, 5 de 1662, puis des rééditions de 1664, 1681, 1749, 1755, 1766, et 3 de 1786. Après la Révolution il y eut une édition en 1812, 3 en 1816, 1 en 1817, 3 en 1821, 2 en 1822, 1 en 1823, 4 en 1825, 1 en 1827, 2 en 1828, 2 en 1837, 1 en 1850 et 1 en 1853. Ce ne furent pas les seules : j'en ai consulté une de 1776.

(11) De Bury, *Histoire de Henri IV*, p. 15.

vement oratoire qui caractérise toute son œuvre (12). A coup sûr l'idée de présenter son héros en pantoufles eût scandalisé Péréfixe. Cependant il consentit à rapporter les *paroles mémorables* « sans ordre, la confusion des choses agréables ayant sa beauté aussi bien que l'agencement ».

A la même époque parut un autre ouvrage capital pour la mémoire du roi Henri IV : les fameux *Mémoires* de Sully. Comme l'a écrit Philippson : « Depuis longtemps on s'est habitué à ne regarder l'histoire de Henri IV qu'à travers les lunettes de Sully. » Ces mémoires ont été, depuis Philippson, étudiés et critiqués, mais leur influence sur la légende fut énorme. A vrai dire influence plutôt indirecte, car la lecture de ce long ouvrage, passablement désordonné, incohérent et même contradictoire, ne devait pas tenter un nombre fort élevé de lecteurs. Mais tous ceux qui écrivirent sur Henri, et par là contribuèrent à la légende, ne manquèrent pas de lire et d'utiliser Sully.

La première édition, dite des VVV verts, fut faite en 1638. Elle était incomplète et s'arrêtait en 1605. Une seconde édition fut publiée en 1662; elle comptait quatre volumes in-folio, sous le titre désormais classique d'*Œconomies royales*, ou plus exactement *Mémoires ou Œconomies royales d'Etat, domestique, politique et militaire de Henry le Grand*.

Henri IV est donc en principe le héros du livre. En fait, il s'agit surtout de Sully, de son rôle auprès du roi et de son œuvre politique. Le roi n'est ni étudié ni présenté particulièrement; cependant l'auteur a inséré très bizarrement, à la fin du premier tome, un « abrégé des exploits et hautes merveilles de Henri le Grand, très victorieux et invincible monarque des Français ». Il y a là un petit modèle d'éloge littéraire et facile, auquel le nom

(12) Ou, comme a écrit M. Hauser, sa « prose fadasse ». *Sources*, II^e partie, t. IV, p. 21.

L'édition de 1661 ne comporte pas les *Paroles mémorables*... C'est pourquoi les citations de l'ouvrage de Péréfixe renvoient à l'édition de 1661 [cotée A] pour ce qui appartient à l'histoire proprement dite, et à celle de 1776 [cotée B] pour les *Paroles mémorables*. Les *Paroles mémorables* figurent dans l'*Histoire des Amours de Henri IV*, éditée à Leyde en 1663.

de Sully devait valoir quelque considération. On trouve aussi, en divers endroits, quelques parallèles flatteurs : ceux de César et de Henri le Grand, ceux de David et de Henri IV, éminemment favorables à la légende.

En dépit des dissemblances considérables que présentent leurs ouvrages, Sully et Péréfixe firent des portraits assez analogues, Péréfixe ayant consulté les *Mémoires* de Sully. On retrouve chez eux le roi guerrier, grand politique, homme d'Etat éminent, bien-faiteur de la France à qui il donna tour à tour la paix civile, la gloire et la prospérité. On peut noter ensemble les apports de ces deux ouvrages, publiés à peu près dans le même temps et qui fixèrent en partie l'élaboration légendaire commencée dès 1610.

Henri IV est encore le roi très chrétien, tel que l'avaient dépeint la plupart des panégyristes et auteurs d'oraisons funèbres. « Il n'était point bigot, écrit Péréfixe, mais véritablement pieux et chrétien. » Mais l'évêque sacrifie à l'habitude et au goût de l'homélie. Il se donne la satisfaction de tresser une « couronne mystique à la gloire de Henri IV ». Il est amusant de comparer cette couronne à celle de 1611. Mêmes allégories surannées : il s'agit encore de matière plus précieuse que l'or, de vertus formant le cercle et d'autres formant les branches ou les pierreries. L'auteur énumère les escarboucles, les diamants et les émeraudes. Dans cette louange en forme de couronne, on peut remarquer la présence de vertus profanes mises à la place d'honneur : la valeur guerrière, l'économie, l'activité ; voire des succès et réalisations purement temporels : les victoires, la renommée et la gloire, jusqu'aux bâtiments ! Le grand dessein, dont nous reparlerons, n'est pas oublié. Quant aux comparaisons inévitables avec les hommes illustres, elles sont exclusivement empruntées à l'antiquité païenne : César, Hercule, Alexandre et Pompée sont les grands hommes les plus analogues à Henri IV (13) !

Le biographe ajoute cependant, et c'est ce qui donne un ton de vérité et un intérêt direct à son œuvre, quelques traits vécus et qu'il juge édifiants. Par exemple Henri IV s'agenouillant dans

(13) Péréfixe, ouvrage cité (B), p. 478.

la rue, au passage du Saint-Sacrement, et répondant un jour à Sully qui s'en étonnait : « Oui, vive Dieu, j'y crois, et il faut être fou pour n'y pas croire; je voudrais qu'il m'eût coûté un doigt de la main et que vous y crussiez comme moi. » Quelques méditations et quelques paroles pieuses sont même attribuées au roi : « Il disait qu'il tremblait de crainte et qu'il devenait plus petit qu'un atome quand il se voyait en la présence de cette Majesté... (14). »

Cette pieuse attitude devait causer quelque embarras à Sully. Cependant les *Economies* sont loin d'avoir la verdeur protestante des écrits d'Aubigné. L'auteur explique longuement qu'il convenait que Henri IV se fît catholique, c'était là une nécessité d'Etat, mais il réserve soigneusement son avis en ce qui concerne les « peines de l'autre monde ». Malicieusement, il note l'influence de la maîtresse du roi. C'est un point qui ne sera pas oublié au XVIII^e et même au XIX^e siècle (15). A la fin du premier tome, parmi les *Eloges et Parallèles*, figure un discours pour faire voir que le roi est mort en la bénédiction de Dieu et qu'il jouit des « joyes éternelles (16) ».

III. HENRI IV RENTRE DANS L'OPPOSITION

C'était une bonne fortune admirable qu'au seuil même du règne de Louis XIV, exactement en 1661, Sully et Péréfixe eussent publié deux ouvrages capitaux pour la mémoire du roi Henri. Cela, appuyé sur la fidélité populaire, permit au roi Henri de supporter sans trop de dommage l'éclat éblouissant du Roi-Soleil, son petit-fils. Par contre, lorsque les mauvais jours parurent, l'âge d'or du roi Henri hanta de nouveau les esprits et il advint que l'on préférât Henri à Louis XIV. On raconte que le marquis de Mirabeau, capitaine au régiment des Gardes, avait reçu l'ordre d'assister à l'inauguration d'une statue de Louis XIV. Il revenait

(14) Même ouvrage, p. 461.

(15) Sully, ouvrage cité, t. I, p. 150, édition de 1664.

(16) Sully, même ouvrage, p. 520.

de cette cérémonie et passait avec sa troupe devant la statue du Pont-Neuf : « Mes amis, dit-il en s'arrêtant, saluons aussi celui-ci, il en vaut bien un autre. » Et en même temps il fit baisser les drapeaux jusqu'à terre (17). Le mot était moins cruel que l'inscription gravée sur le socle d'une statue de Louis XIV, à Pau :

Celui-ci est le petit-fils de notre bon Henri (18).

Ces incidents sont d'un vif intérêt pour marquer la persistance de la popularité de Henri IV, mais ils ont une portée moins considérable que le beau témoignage fourni dans les mêmes circonstances par Bossuet. Il écrivit à Louis XIV, en juillet 1675, une lettre restée célèbre pour l'inciter à ménager ses sujets et à mériter leur affection. Il rappelait en termes émus le souvenir du roi Henri :

Il est arrivé souvent qu'on a dit aux rois que les peuples sont plaintifs naturellement et qu'il n'est pas possible de les contenter quoi qu'on fasse. Sans remonter bien loin dans l'histoire des siècles passés, le nôtre a vu Henri IV, votre aïeul, qui par sa bonté ingénieuse et persévérante à chercher les remèdes des maux de l'Etat, avait trouvé le moyen de rendre les peuples plus heureux et de leur faire sentir et avouer leur bonheur. Aussi en était-il aimé jusqu'à la passion; et, dans le temps de sa mort, on vit par tout le royaume et dans toutes les familles, je ne dis pas l'étonnement, l'horreur et l'indignation que devait inspirer un coup si soudain et si exécrable, mais une désolation pareille à celle que cause la perte d'un père à ses enfants. Il n'y a personne d'entre nous qui ne se souvienne d'avoir ouï souvent raconter ce gémissement universel à son père ou à son grand-père, et qui n'ait encore le cœur tout attendri de ce qu'il a ouï réciter des bontés de ce grand roi envers son peuple, et de l'amour extrême de son peuple envers lui. C'est ainsi qu'il avait gagné les cœurs, et s'il avait ôté de sa vie la tache que Votre Majesté vient d'effacer, sa gloire serait accomplie (19).

Le ton direct de cette lettre semble indiquer que Bossuet

(17) Foissey, *Caractère et vertus de Henri IV*, p. 10.

(18) Barthéty, *Lou nouste Henric*, p. 9.

(19) Bossuet, *Œuvres complètes*, éd. Urbain et Levesque, t. XI, p. 204.

évoque des souvenirs personnels et répète des propos tenus par ses parents. Il fait état de cette tradition orale, par quoi le souvenir de Henri IV subsista, vivace et cher, dans le cœur des Français.

La révocation de l'Edit de Nantes ajouta un nouveau motif, surtout pour les protestants, d'aimer et de regretter Henri IV. Assurément il n'était guère possible d'exprimer publiquement de tels sentiments, mais la mémoire du roi tolérant gagnait beaucoup du même coup, et les étrangers, plus libres dans leurs écrits, ne craignirent pas de le proclamer. Un portrait de Henri IV fut accompagné de cette légende :

*Hendrik de vierde, by genaant de groote.
Dit's Hendrik die wel eer door duizend hel destukken
De dwingelanden wert de Fransche kroon t'ontrukken
Een kroon den eige door geboorte, en vorstlyk bloed.
Tis hy, wiens, dapperheid en onverschrokde moed
Elk een opt hooren van zyn groote nam deed beren.
Die nimmer't recht schout aan den onderdaan gegeven;
Des eert hem Nantes noch en't midlen van Haar smart,
En drukt zyn beeld niet in metaalen, maar in't hart (20).*

D'autre part Elie Benoît, dans son *Histoire de l'Edit de Nantes*, parlait en termes très favorables du roi Henri IV. Il déclarait notamment que « tout ce qu'il y eut de plus honorable pour sa

(20) A. Bo'gaart, Bibl. Nat., *Portraits de Henri IV*, t. I. Dans le recueil *Histoire de France*, 1596-1600, on trouve une gravure hollandaise de Jan Luiken représentant Henri IV.

Voici la traduction de la pièce de Bo'gaart :

« Henry IV, surnommé le Grand.
Celui-ci est Henri, qui par mille faits héroïques
Sut arracher aux tyrans la Couronne française,
Une couronne lui appartenant par naissance et sang royal.
C'est lui dont la bravoure et le courage invincible
Faisaient trembler à l'énoncé seul de son grand nom,
Qui jamais ne tronqua la justice rendue à ses sujets.
C'est ainsi que Nantes l'honore, même du milieu de sa douleur,
Et imprime son image, non sur le métal, mais dans le cœur. »

mémoire fut que tous ses bons sujets le pleurèrent comme leur père et prévirent si bien qu'il ne monterait de longtemps sur le trône un Roy qui méritât de lui être comparé (21) ».

Ainsi le pasteur rejoignait l'évêque dans une admiration commune, peu flatteuse au surplus pour le roi régnant. C'était là le propos de nombreux grands seigneurs désabusés, comme de Caumartin qui ne tarissait pas d'éloges sur le « grand Henri et le sage Rosny », comme le duc de Sully, qui résidait volontiers au château de Sully-sur-Loire. Chez les grands comme dans le peuple circulaient les mots et les anecdotes que les *Œconomies royales* et le recueil de Péréfixe avaient lancés et qui forment l'un des aspects les plus curieux et les plus précieux de la légende.

(21) Elie Benoît, *Histoire de l'Edit de Nantes*. A Delft, chez Adriers Bernan, 1693, 5 volumes, t. I, p. 464 de l'édition originale. — La révocation de l'Edit de Nantes fut l'occasion, pour Saint-Simon, de faire valoir Henri IV au détriment de Louis XIV (Saint-Simon, *Parallèle...*, pp. 121 et 222).

IV. Quelques mots et traits légendaires

1. Le panache blanc.
 2. Le ravitaillement de Paris.
 3. L'âge d'or : Henri ami du peuple et donateur de la poule au pot.
-

I. LE PANACHE BLANC

Les anecdotes de Péréfixe contiennent la plupart des *mots* fameux qui sont à jamais liés au souvenir du roi. Certains d'entre eux prirent sous sa plume leur forme définitive, d'autres furent seulement indiqués et préparés pour des développements ultérieurs. L'examen de ces mots historiques permet de préciser l'image du roi en 1661, mais elle n'a d'intérêt que si l'on recherche leur origine ainsi que leurs développements ultérieurs.

La bravoure de ce roi guerrier a frappé surtout par deux caractères distinctifs : l'audace téméraire et l'humanité. Deux anecdotes légendaires illustrent ces caractères, celle du panache pour l'audace, et celle du ravitaillement de Paris pour l'humanité.

Péréfixe relate le mot célèbre du *panache* dans sa forme classique : « Ne perdez point de vue mon panache blanc; vous le trouverez toujours au chemin de la victoire et de l'honneur. » Le contexte enlève à ces mots leur allure un peu gasconne pour leur attribuer plutôt la signification d'une préoccupation tactique. « Gardez bien vos rangs, je vous prie, déclare le roi à ses compagnons d'armes; si la chaleur du combat vous les fait quitter, pensez aussitôt au ralliement, c'est le gain de la bataille. Vous le ferez entre ces trois arbres que vous voyez là-haut, à main droite (c'étaient trois poiriers), et si vous perdez vos enseignes, cornettes et guidons, ne perdez point de vue mon panache

blanc... (1). » Cette interprétation est conforme au dire d'historiens antérieurs, comme de Thou qui ne voit là qu'une mesure de « prudence » (2). La plupart n'avaient pas insisté sur ce simple incident, aussi bien était-ce une habitude pour les chefs de porter un panache, une aigrette sur leur casque, ou une écharpe en bandoulière de la cuirasse (3). Par la suite les mots de Henri IV prirent une résonance fanfaronne; ainsi le Père Daniel écrivait d'une plume alerte :

Avant que l'on donnât, le Roy parcourut tous les rangs, et, montrant aux soldats son casque surmonté d'un panache blanc, leur disait avec beaucoup de gaîté : « Enfants, si les cornettes vous manquent, voicy le signe du ralliement, vous le trouverez toujours au chemin de la victoire et de l'honneur, Dieu est pour nous (4). »

Les poètes prêtèrent aux paroles de Henri IV un accent héroïque. L'exemple en fut donné par Sébastien Garnier, dans sa *Henriade*. A propos de la bataille d'Ivry, il chanta la beauté guerrière de Henri :

(1) Péréfixe, ouvrage cité (A), p. 136.

(2) De Thou, *Histoire universelle*, t. XI, p. 125. Voir aussi d'Aubigné, *Histoire universelle*.

(3) On sait que M. de Lagrèze a trouvé dans les comptes de la Trésorerie de Navarre le prix du « chapeau à panache, orné d'une améthyste blanche et de perles » (G. de Lagrèze, *Henri IV*, p. 94). Ce n'était pas la première fois que Henri portait un panache blanc, Péréfixe affirma que Henri « avait mis sur son casque un bouquet de plumes blanches » lors de la bataille de Coutras (ouvrage cité [A], p. 80). Sully a même écrit qu'au siège d'Eauze, en Armagnac, le jeune Henri de Navarre avait un panache blanc, « comme en témoigne le cri souvent rapporté : « Tirez à ce panache blanc, car c'est le roi de Navarre. » D'autre part Sébastien Garnier, dans sa *Henriade*, parle à maintes reprises du panache que portaient les chefs protestants ou ligueurs. Ainsi Châtillon, lors d'un coup de main sur Paris, crie à ses hommes :

« ... Chacun de vous arrache
Des chefs de ces fuyards le superbe panache.
C'est vous qui méritez porter ces beaux plumars [sic],
Non pas ces cazaniers, apoltronez couars. »

(S. Garnier, ouvrage cité, p. 27. De même pp. 130 et 146.)

(4) R. P. Daniel, *Histoire de France*, t. III, p. 1455.

O qu'il faisait beau voir, sur ce brave cheval,
Monté à l'avantage, avecque Durandal,
De voir son beau panache au milieu de la crête
De son armet doré, couvrant toute la tête,
De voir ce bon cheval, venu du grand Bayard,
De même empanaché, sur sa tête gaillard.

Mais le poète, souffrant de quelque embarras dans son style, au lieu de répéter les quelques mots bien frappés que prononça le roi, s'embourba dans de pompeuses et lourdes phrases :

Donnons donc, disait-il, montrons-nous valeureux,
Nous aurons, pour certain, la victoire sur eux;
Ce beau panache blanc qui est dessus ma tête
Sera votre guidon : ne craignez la tempête
De ces fiers Espagnols, marchons assurément (5)...

Voltaire, dans la *Henriade*, sut rendre un peu plus de force aux paroles royales :

Vous êtes nés Français et je suis votre roi,
Voilà nos ennemis, marchez et suivez-moi.
Ne perdez point de vue, au fort de la tempête,
Ce panache éclatant qui flotte sur ma tête,
Vous le verrez toujours au chemin de l'honneur (6)...

Peut-être est-ce Michelet qui a donné la version la plus vigoureuse et la plus outrée?

Henri IV, écrit-il, était (comme toujours à tels moments) d'une gaieté merveilleuse, qui répondait de la journée. Il avait mis sur son casque un *énorme* panache blanc et un autre *gigantesque* à la tête de son cheval. Il dit : « Si les étendards vous manquent, ralliez-vous à ce panache. Vous le trouverez toujours au chemin de la victoire. » (7)

Le chapeau empanaché devint célèbre et caractéristique, il conférait une valeur épique au chapeau à la Henri IV. C'est lui

(5) S. Garnier, ouvrage cité, pp. 167 et 186.

(6) Voltaire, *la Henriade*.

Comparer avec Voltaire prosateur, dans l'*Essai sur les Mœurs*. Œuvres complètes, t. III, p. 503.

(7) Michelet, *Histoire de France*, t. X, p. 249 (éd. de 1874).

qui distinguait parfois les royalistes au temps de la chouannerie (8). Le panache de Henri IV fut fréquemment célébré sous la Restauration, et Chateaubriand le porta à la Chambre des députés, en 1823, à propos de l'expédition d'Espagne :

Le roi, s'écriait-il, a remis la garde du drapeau blanc, avec une généreuse confiance, à des capitaines qui ont fait triompher d'autres couleurs. Eh bien ! ils lui apprendront le chemin de la victoire, il n'a jamais oublié celui de l'honneur (9).

Le panache est devenu un symbole impérissable dans notre patrimoine national : il définit à lui seul certaine bravoure chevaleresque et un peu hâbleuse. C'est don Quichotte, Cyrano et les Saint-Cyriens en gants blancs (10).

II. LE RAVITAILLEMENT DE PARIS

Le ravitaillement de Paris par Henri IV a donné lieu à des développements encore plus abondants. C'est l'un des thèmes favoris des biographes du roi, et ils l'ont agrémenté de nombreuses et flatteuses variations.

L'exposé des faits se trouve, fidèlement résumé, dans Péréfixe. S'il décrit les horreurs de Paris affamé, s'il fait déclarer à Henri : « Pour moi, qui suis leur père et leur roi, je ne puis entendre le récit de ces calamités sans en être touché jusqu'au fond de l'âme » ; il signale simplement que le roi laissa sortir les bouches inutiles. Si des vivres passèrent aux assiégés, ce fut bien par les soins de la troupe, mais à l'encontre de la volonté de leur chef. Il dut se résigner à laisser les soldats trafiquer des vivres, « pour ce qu'il n'avait point d'argent de quoi les payer ». Quelques capitaines agirent de même en faveur de leurs amis qui habitaient la

(8) Un indicateur républicain, envoyé parmi les chouans, convient de mettre « un chapeau à la Henri IV, orné d'une cocarde blanche » (*Annuaire du département de la Sarthe pour l'an 8*, p. 27).

(9) Chateaubriand, *Discours à la Chambre*, 25 février 1823.

(10) En 1913 paraissait une revue intitulée *le Panache*.

capitale (11). En somme, Péréfixe s'en tint à l'exacte vérité, bien qu'elle fût prosaïque.

Les poètes et les panégyristes préféraient les versions outrancières. Garnier affirma que les assiégeants eussent pris Paris « sans la bonté du Roi, trop bénin et trop doux (12) ». P. Matthieu, dans son *Panégyre* de 1612, employa des termes plus pathétiques :

Il [Henri IV] traita en père cette ville qui tous les jours l'appelait tyran... Il voulut alléger le désespoir de ce peuple, secourant les Princes et les Princesses et ses bons serviteurs, il permit aux filles et enfants, aux écoliers et gens d'Eglise de sortir...

Ce n'était pas encore assez magnifier son héros ! Entraîné par son ardeur de panégyriste et par le mouvement oratoire, Matthieu ajouta :

Il [Henri IV] assiège Paris et fournit des vivres aux assiégés (13).

Sully commença par donner un récit véridique :

Nous nous contenterons de dire que si le Roy eût été bien servi, et que la plupart des Capitaines et gens d'autorité n'eussent point permis l'entrée des vivres, pour en retirer des escharpes, plumes, estoffes, bas de soye, gans, ceintures, chapeaux de castor et autres telles galantisses, qu'il leur eût esté impossible [aux Parisiens] d'attendre le secours du Prince de Parme (14).

L'ancien ministre ne put renoncer absolument à un trait si flatteur pour son roi ; il crut à propos de signaler cette « excessive bonté » sans laquelle Paris eût pu être réduit (15). Ne fut-il pas influencé par les récits parus entre 1610 et 1638 (16) ? L'édition

(11) Péréfixe, ouvrage cité (A), p. 149.

(12) S. Garnier, *la Henriade*.

(13) P. Matthieu, *Panégyre de Henri IV*, 1612, pp. 15 et 38.

(14) Sully, ouvrage cité, t. I, p. 109.

(15) Sully, ouvrage cité, p. 513.

(16) En fait, le blocus de Paris eut des conséquences effroyables attestées par tous les contemporains. Pour en épargner les horreurs à leurs amis, les chefs de l'armée assiégeante leur envoyaient des vivres. C'est ce que fit par exemple Givry en faveur de M^{lle} de Montpensier et de sa nièce M^{lle} de Guise

remaniée de 1767 qualifie la générosité royale d'« action aussi blâmée en soi par les gens du métier qu'elle sera louée dans son principe par les cœurs pleins d'humanité », et renvoie aux « beaux vers de *la Henriade* ». Car c'est Voltaire qui eut le mérite — fâcheux pour la vérité historique — de trouver l'expression heureusement frappée. Il écrivit ces vers qui devinrent classiques :

Lorsqu'en un siège horrible et célèbre à jamais
Tout un peuple étonné vivra de vos bienfaits...

Henri, de ses sujets ennemi généreux,
Aima mieux les sauver que de régner sur eux.

Voltaire développa même, dans une image ingénieuse, mais d'une venue pénible, cette générosité qu'il trouvait admirable :

Quel est de ces mourants l'étonnement extrême!
Leur cruel ennemi vient les nourrir lui-même.
Ils voyaient devant eux ces piques formidables,
Ces traits, ces instruments des cruautés du sort,
Ces lances qui toujours avaient porté la mort,
Secondant de Henri la généreuse envie,
Au bout d'un fer sanglant leur apporter la vie.

Or Voltaire est inexcusable. Il sait que cette exagération ne repose sur rien. Il le sait si bien qu'il atténua l'affirmation par une note :

(*Amours du Grand Alcandre*, p. 45). Palma Cayet corrobore et généralise ce témoignage dans sa *Chronique Novenaire*, t. I. Henri IV lui-même agissait ainsi en faveur de ses amis (Mariéjol, ouvrage cité, p. 319). Il est également assuré que Henri IV laissa sortir les bouches inutiles et qu'il permit « aux manants et habitants de sa ville de Paris d'aller moissonner » (Hauser, *la Prépondérance espagnole*, p. 149). Mais la famine continua. Quant au ravitaillement, il fut effectué à l'encontre des désirs du roi : « A l'égard des convois il faudrait être aveugle pour compter sur leur fidélité à les arrêter; par ce que les gens de pied surtout étaient la plupart si mal équipés, presque tout nuds, sans chapeau, sans souliers et sans chemise, qu'il y avait lieu de croire que pour quelque argent, ils ne se faisaient pas un scrupule de contrevenir aux ordres du Roi et seraient mêmes les premiers à faire entrer sous main des vivres dans la ville » (De Thou, *Histoire universelle*, t. XII, p. 187, éd. de 1734). Note analogue dans B. Legrain, *Décade historique*, p. 226 (éd. de 1614). Cet auteur indique clairement que la famine ne touchait que le menu peuple. Voir aussi les auteurs cités par Hauser, *Sources...*, pp. 149-152.

Henri IV fut si bon qu'il permettait à ses officiers d'envoyer (comme le dit Mézerai) des rafraîchissements à leurs anciens amis et aux dames. Les soldats en faisaient autant, à l'exemple des officiers. Le roi avait de plus la générosité de laisser sortir de Paris presque tous ceux qui se présentaient. Par là il arriva effectivement que les assiégeants nourrirent les assiégés.

Mais qui lisait et retenait les notes?

A l'intention des Anglais, Voltaire avait écrit un *Essai sur les Guerres civiles de France*, pour éclairer la traduction anglaise de *la Henriade*. Il y traita le même thème, avec plus de discrétion, en reprenant les dires de Sully :

Henri IV souffrit que ses soldats vendissent en particulier toutes sortes de provisions à la ville. Ainsi on vit arriver ce qu'on n'avait pas encore vu, que les assiégés étaient nourris par les assiégeants. C'était un spectacle bien singulier que de voir les soldats qui, du fond de leurs tranchées, envoyaient des vivres aux citoyens, qui leur portaient de l'argent de leurs remparts. Plusieurs officiers, entraînés par la licence si ordinaire de la soldatesque, troquaient un aloyau pour une fille, en sorte qu'on ne voyait que femmes qui descendaient dans des baquets...

On saisit ici sur le vif la déformation que subit la vérité historique au profit de la vérité poétique, comme dit joliment l'éditeur Palissot (17) !

Depuis, la légende fit un beau chemin. Reprise par la plupart des auteurs et présentée à leur façon, elle passait pour vérité incontestable. Les royalistes, pendant la Révolution, en firent état; une affiche de 1799 contenait cette citation d'une lettre de Louis XVIII à Swarow :

Ménagez, je vous prie, mes Sujets... Je sais que Louis XII fut surnommé le Père du Peuple, et qu'Henri IV nourrissait les Parisiens pendant qu'il les assiégeait (18).

Jamais on n'oublia l'image saisissante des piques tendues vers les murailles pour y porter des vivres. Les artistes furent natu-

(17) Voltaire, *la Henriade*, chant X et note 7; *Essai sur les Guerres civiles de France*, t. I, p. 307; *Œuvres complètes*, éd. Palissot, 1792.

(18) Archives départementales de la Sarthe, L. 245.

rellement tentés de la représenter : ainsi Philippe Caresme la traita à la gouache en 1777 et Vincent en fit une tapisserie à la même époque (19). Enfin, elle reçut une consécration officielle lorsqu'elle figura parmi les bas-reliefs de la statue du Pont-Neuf rétablie. Dès lors, ce fut un élément indiscuté de la légende :

Pendant ce temps, écrivit Chateaubriand, Henri IV laissait ses soldats monter, du bout de leurs piques, des vivres aux Parisiens (20).

L'histoire du siège de Paris comporte aussi un autre souvenir, également fameux, également admiré. Deux paysans, dit-on, vendaient des vivres aux assiégés. Ils rencontrent le roi Henri et, affolés, le supplient de les épargner, s'excusant sur leur misère. Non content de leur laisser la vie et la liberté, Henri leur donna sa bourse en disant : « Allez en paix. Le Béarnais est pauvre, s'il en avait davantage il vous le donnerait. » Le geste était trop théâtral pour ne pas tenter les artistes; ils ne manquèrent pas de reproduire cette scène (21).

Ces différentes manifestations de la bonté du roi appartiennent à un thème de louange, plus général et plus célèbre, qui est l'amour de Henri IV pour son peuple et, par voie de conséquence, le bonheur parfait de ce peuple et son amour pour le roi. Péréfixe en poursuivit la démonstration tout au long de son ouvrage et il y revint dans les *Paroles mémorables*. Il n'était pas le premier à le faire. Déjà les oraisons funèbres et autres écrits parus au lendemain de l'assassinat avaient célébré et la bonté du roi et la félicité du peuple. Mais ce n'étaient que louanges dithyrambiques et vagues à la fois. Péréfixe voulut, en bon historien, préciser et démontrer, et c'est ainsi qu'il fit autorité aux yeux des panégyristes à venir.

On sait qu'il eut communication de l'ouvrage de Sully alors incomplètement publié. Il y put emprunter plusieurs traits con-

(19) J. Locquin, *la Peinture d'Histoire*, p. 383.

(20) Chateaubriand, *Œuvres complètes*, t. X, p. 317.

(21) Voltaire, *Essai sur les Mœurs*, Œuvres complètes, t. III, p. 503. Gravure anonyme dans Grand-Carteret, ouvrage cité, t. III, p. 19.

cernant ce point particulier qui tenait fort à cœur à l'ancien ministre. D'autre part Péréfixe s'appuya sur quelques devanciers comme P. Matthieu, qui avait écrit ces louanges :

L'ordre que le Roy donne aux affaires de sa maison porte son exemple à toute la France, et déclare les saintes intentions qu'il a de faire que son peuple en ressente le fruit... Le Roy fait envers ses sujets ce que Constantin et Théodose firent envers ceux de l'Empire par une remise et descharge générale des restes des Tailles et tributs, n'y ayant parole plus digne dans la bouche d'un Prince que celle qui se trouve aux escrits d'un Empereur : Nous vous quittons ce que vous devez du passé. Il envoya aussi... plusieurs grands personnages... pour reconnoître plus au vrai les nécessités de son peuple, régler les Tailles et tributs, relever d'oppression les faibles contre la licence et la violence... Les commissaires contraignirent au paiement des Tailles les galants de cette qualité, qui sous la supposition des lettres de Noblesse et l'abus des privilèges avoyent jeté leurs cottes sur le peuple.

Dans le même sens, mais plus généralement, le même auteur avait encore affirmé :

Aussi les pensées du Roy estoient de noyer toutes les souvenances des amertumes des règnes passez, sous la douceur de son règne (22).

Péréfixe, fort de ces affirmations, accrédita cette légende qui dépeint le règne de Henri IV comme un âge d'or pour ses sujets.

III. L'AGE D'OR : Henri ami du peuple et donateur de la poule au pot

Ce qui caractérise l'exposé de Péréfixe, c'est qu'il ne s'appuie guère que sur des déclarations et des écrits manifestant les intentions du roi et non pas sur les documents susceptibles d'en montrer les effets dans la réalité. Il signale, en bloc, « une infinité de lettres [du roi] aux gouverneurs des provinces, à son intendant, à ses parlements, dans lesquelles il dit : « Ayez soin de mon peuple, ce sont mes enfants, Dieu m'en a commis la garde, j'en suis responsable. » Il cite quelques phrases. Des troupes ont-elles commis des méfaits? Le roi ordonne une enquête et des sanctions

(22) P. Matthieu, *Histoire de Henri IV*, 1620, t. I, pp. 167 et 208.

en ajoutant : « Vive Dieu ! S'en prendre à mon peuple, c'est s'en prendre à moi ! » Ces mots sonnent bien, ils furent précieusement recueillis ; d'historiens en historiens, de panégyristes en panégyristes, ils passèrent d'un siècle à l'autre. Après quelques citations de ce genre, l'auteur est en mesure d'affirmer que le bon roi Henri « n'avait point de plus forte passion que de soulager [son peuple], que de le faire vivre en paix et à son aise (23) ».

L'ouvrage de Sully s'accorde à merveille, naturellement, avec celui de Péréfixe. A maintes reprises les secrétaires de l'ancien ministre signalent les intentions et les actes de Henri IV et de leur maître en ce qui concerne le bonheur du peuple. Que de belles phrases sur ce sujet ! Dès 1596 Henri fait savoir à Sully son projet de « restablir ce Royaume en sa plus grande amplitude et magnifique splendeur [et de] soulager mes pauvres peuples que j'aime comme mes chers enfants (24) ». Ce désir revient souvent sur les lèvres ou sous la plume du roi. A propos des ravages causés par les crues de la Loire, il autorise une remise des tailles et la distribution de secours. Les termes dans lesquels il le fit furent souvent rapportés, notamment cette déclaration : « Dieu m'a baillé mes subjects pour les conserver comme mes enfants (25). »

Dans de telles conditions, pensait-on, le peuple ne pouvait manquer d'adorer son roi et d'être parfaitement heureux ; d'autant plus que la bonté royale était aussi agréable par ses procédés que par ses dons. Le roi n'était-il pas l'ami et le familier de son peuple ? Péréfixe se plaît à vanter la simplicité de ce roi qui « se familiarisait avec les petits, s'égarait exprès de ses gens pour se mêler aux villageois et parmi les marchands dans les hostelleries (26) ». Il en rapporte quelques exemples : l'entretien un peu vif de Henri avec le batelier de Milly-en-Gâtinais, l'anecdote de la caque et du hareng... Cette familiarité était conforme à la

(23) Péréfixe, ouvrage cité (B), p. 475.

(24) Sully, ouvrage cité, t. I, p. 293. Reproduit par Péréfixe (A), p. 247.

(25) Sully, t. III, p. 251. Cité aussi par Péréfixe (B), p. 477.

(26) Péréfixe, ouvrage cité (B), p. 473.

vérité, mais elle était parfois un peu rude. Quant au bonheur du peuple, c'est un point plus controversé.

Il n'est pas douteux que Henri fit disparaître le brigandage, interdit le port d'armes et assura l'ordre et la tranquillité. Il fit plus, il défendit de chasser dans les blés ou dans les vignobles avant les récoltes. Il s'opposa, par le fameux édit de 1591, à la saisie des bêtes et instruments de labour, il fit surveiller la levée de la taille (27). Mais était-ce suffisant? Le peuple, dit Carew, se plaignait de sa misère et accusait Henri IV de vouloir être non le roi des Français, mais le roi des gueux (28). Les protestations s'élevaient contre « le ramas de canailles et de sangsues, partisans, rapporteurs, dénonciateurs, donneurs d'avis » qui s'enrichissaient au détriment du peuple. Sully, lui-même, reconnut la lourdeur des charges qui pesaient sur les paysans, « estant si fort chargés de tailles et autres impositions qu'ils ne les peuvent quasi payer (29) ». Henri IV confiait à son ministre que tant de « tailles, subsides, foules et oppressions » lui valaient « journellement des plaintes (30) ».

L'Estoile a raconté les propos du paysan des bois de Saint-Germain et ceux du batelier du quai Malaquais se plaignant l'un et l'autre, à Henri IV qu'ils ne reconnaissaient pas, du poids écrasant des impôts que le roi dépensait pour ses belles.

Comme un historien l'écrivait encore récemment : « La légende nous peint, de 1594 à 1610, une France heureuse et tranquille sous le sceptre du meilleur des rois. La vérité est assez différente (31). »

La légende cependant prévalut, et les auteurs se plurent à évoquer des scènes touchantes, où le roi ami de son peuple et le peuple épris de son roi s'unissaient dans un bonheur commun. C'est ainsi que Péréfixe écrivit :

(27) Mariéjol, ouvrage cité, p. 67. Sully, ouvrage cité, t. III, pp. 70 et 71.

(28) Cité par Mariéjol, ouvrage cité, p. 65.

(29) Sully, ouvrage cité, t. III, p. 95. Lettre de Sully, 1607.

(30) Sully, ouvrage cité, t. I, p. 293. Lettre du roi, 15 avril 1596.

(31) Hauser, *la Prépondérance espagnole*, p. 258.

C'estoit une merveille de voir ce Royaume qui cinq ou six ans auparavant estoit, pour ainsi dire, une tanière de serpents et de bestes venimeuses, estant rempli de voleurs, de larrons, de vauriens, de gens de sac et de corde, estre comme changé, par les soins de ce grand Roy, en une ruche d'abeilles innocentes, qui s'efforçaient à l'envi de donner des preuves de leur industrie et d'amasser de la cire et du miel (32).

Et Voltaire écrira, soixante ans plus tard :

Souvent sous l'humble toit du laboureur charmé,
Fuyant le bruit des Cours et se cherchant lui-même,
Il avait abaissé l'orgueil du diadème.

Le XVIII^e siècle, et aussi le XIX^e aimeront ce roi ami des paysans et ami du peuple.

Il est impossible de songer à la bonté de Henri pour son peuple sans évoquer le souvenir de la *Poule au Pot*. Or c'est Péréfixe le premier qui plaça dans les *Paroles mémorables* cette généreuse résolution du roi. Dans son écrit, d'ailleurs, la poule au pot n'est — si l'on peut dire — qu'une sorte de hors-d'œuvre, un accessoire. C'est beaucoup plus tard qu'elle prit la première place. L'auteur raconte un dialogue entre le roi et le duc de Savoie, tous deux accoudés à une fenêtre du faubourg Saint-Germain. Le duc, admirant la richesse de la France, demanda au roi ce qu'il en tirait : « Elle me vaut ce que je veux », répondit simplement Henri IV. Et comme son interlocuteur insistait, il poursuivit : « Oui, ce que je veux, parce qu'ayant gagné le cœur de mon peuple, j'en aurai ce que je voudrai, et, si Dieu me prête encore de la vie, je ferai qu'il n'y aurait point de laboureur en mon royaume qui n'ait le moyen d'avoir une poule dans son pot... et je ne laisserai point d'avoir des gens de guerre pour mettre à la raison tous ceux qui choqueront mon autorité (33). » C'était une verte repartie.

(32) Péréfixe, ouvrage cité (A), p. 323.

(33) Péréfixe, ouvrage cité (B), p. 476.

Depuis, la poule a fait son chemin. C'est Voltaire, semble-t-il, qui lui a conféré un caractère dominical : « Les paysans répètent encore aujourd'hui qu'il [Henri IV] voulait *qu'ils eussent une poule au pot tous les dimanches* (34). »

Un peu plus tard la poule fut accompagnée de mets variés et substantiels, dignes de composer un festin. Du moins c'est Siméon d'Aix qui le prétend, avec une simplicité digne de son temps : Henri IV « voulait que, chaque jour de fête, le paysan fût en état de donner un petit festin à sa famille. Prince à jamais chéri, vous n'y serez point oublié. Au milieu de ces repas innocents, les pères attendris parleront de vous à leurs enfants. Ils les arroseront de larmes de joie en leur faisant répéter votre nom (35). »

Ce n'était point assez. Certains auteurs, entraînés par une imagination aussi vive que celle de Perrette spéculant sur le profit de son pot au lait, joignirent à la poule toute une basse-cour et toute une ferme. « Il fut l'ami du laboureur, écrira Robinet en 1782, et il s'occupait sérieusement du soin de lui procurer quelque aisance; il savait que sans *propriété*, il n'y a plus de citoyens. Celui qui ne possède rien n'est plus attaché au corps politique (36). »

Et cet auteur était sérieux ! Mieux vaut suivre le destin de la poule chez les auteurs plaisants, auxquels elle offrait une matière de choix.

Lorsque Louis XVI arriva sur le trône, on rédigea cette petite pièce :

La poule au pot
Depuis longtemps était promise,
La poule au pot
Attendait dès longtemps Turgot.
Terray n'est plus, la nappe est mise,
L'on va bientôt mettre à sa guise
La poule au pot.

(34) Voltaire, *Essai sur les Mœurs*, Œuvres complètes, t. III, p. 507.

(35) Siméon d'Aix, *Eloge de Henri IV*, 1768.

(36) Robinet, *Dictionnaire universel*, 1782, t. XXI, p. 370.

Tandis qu'un autre plus sceptique, apprenant qu'on honorait Louis XVI du nom de « nouvel Henri », écrivait ce distique :

D'Henri ressuscité, j'adopte le bon mot,
Mais pour me décider, j'attends la poule au pot.

Il y eut sous la Restauration d'autres mauvais plaisants qui narguaient les courtisans de Louis XVIII, toujours empressés à comparer leur maître au roi Henri, de fameuse mémoire :

Enfin la poule au pot sera donc bientôt mise,
On doit du moins le présumer,
Depuis plus de cent ans qu'on nous l'avait promise
On n'a cessé de la plumer.

Pour clore dignement cette série sur la poule au pot, il faut citer ce noble quatrain de Legouvé :

Je veux enfin qu'au jour marqué pour le repos
L'hôte laborieux des modestes hameaux
Sur sa table moins humble ait, par ma bienveillance,
Quelques-uns de ces mets réservés à l'aisance (37).

Parmi les traits légendaires il y aurait encore à signaler le célèbre *Grand Dessein*, mais si quelques auteurs comme d'Aubigné et surtout Sully en avaient déjà vanté les mérites, la légende n'en fit vraiment état qu'au XVIII^e siècle.

Les mots « historiques » et les anecdotes sont toujours dans la légende des grands hommes les éléments les plus populaires et les plus répandus; au temps jadis ils jouaient le rôle de vulgarisation et de développement de la popularité que tiennent aujourd'hui la caricature, la photographie et la presse. Ils sont la menue monnaie de la gloire.

Ceux qui concernent Henri IV sont heureux et plaisants, ils ont beaucoup fait pour la persistance du souvenir de ses bien-

(37) *Recueil Clairambault*, Maurepas, t. IX. Cité par Lenient, *la Poésie satirique en France*, p. 90; — De Lagrèze, *Henri IV*, p. 196.

faits. Avec des éléments faux, ils composent une atmosphère assez exacte. Le xvii^e siècle les produisit tous et les groupa dans un premier recueil; mais il appartenait aux hommes du xviii^e de les publier, de les enjoliver, de les enchâsser dans des éloges et des comédies. L'âge d'or de la légende de Henri IV s'ouvrit à la mort de Louis XIV.

II. LA LÉGENDE DE HENRI IV

AU

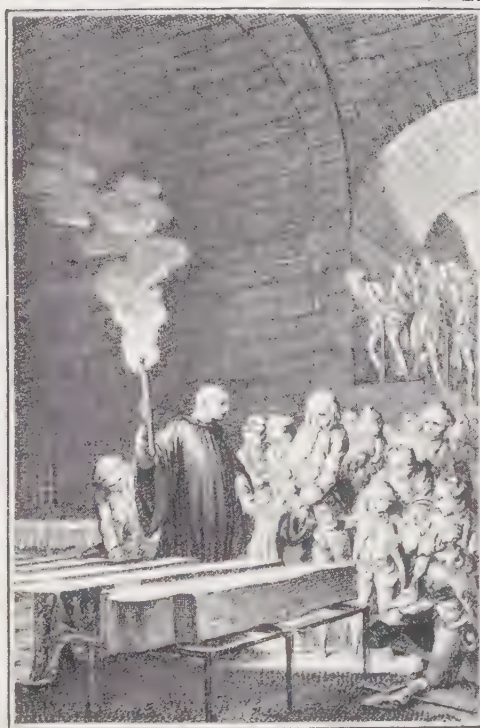
XVIII^e SIÈCLE.

HENRI IV AU XVIII^e SIÈCLE



Vive HENRY-QUATRE !
Vive ce Roy vaillant !
Ce Diable-à-quatre
A le triple talent
De boire, et de battre,
Et d'être un grand vaillant

Henri chez son peuple.



Le peuple auprès d'Henri.

I. Henri IV, Voltaire et la religion

1. La Henriade.
 2. Paris vaut bien une messe.
 3. Henri IV et la liberté de conscience.
-

« Henri, qui fut surnommé Grand, à si juste titre, après sa mort, est appelé communément Henri IV, et ce nom seul en dit assez (1). » Voltaire s'amuse. Non seulement « Henry le Grand » est une expression démodée au XVIII^e siècle, mais « Henri IV » même est encore un titre trop cérémonieux. On dit alors « le bon roi Henri », ou « le bon Henri », et plus souvent encore « Henri », tout simplement, comme Voltaire lui-même dans la phrase précédente. On fut, habituellement, d'une extrême familiarité à l'égard du feu roi, mais aussi d'une grande cordialité. Henri devint le roi incomparable, chéri entre tous, ami des Français, Père du peuple, bienfaiteur de l'humanité. On en fit un homme idéal : philanthrope et bon vivant, tolérant et philosophe, galant et bon compagnon. Le XVIII^e siècle fut le grand siècle de la légende de Henri IV. Jamais Henri n'a tenu pareille place dans les esprits et dans les œuvres. Tous les écrivains, et particulièrement Voltaire, le célèbrent à l'envi ; aucun compliment, aucune louange n'est au-dessus de lui. Les chansonniers et les auteurs dramatiques louent à leur façon le héros du jour. Les peintres et les graveurs le représentent sous tous les aspects, chacun selon ses talents et ses préférences. Estampes et chansons deviennent populaires et se répandent partout. Henri est associé aux événements, il les reflète et les commente, et son image se modifie à

(1) Voltaire, *le Siècle de Louis XIV*, éd. E. Bourgeois, p. 225.

leur gré. On le remercie dans les jours heureux, on a recours à lui dans les mauvais jours. Il est honoré et supplié comme une divinité. La légende se transforme en religion. Henri IV est le dieu d'un nouveau culte.

L'apothéose ne se réalisa pas d'emblée. Le concert de louanges commença bien avec le siècle, ou presque, mais sa puissance s'accrut avec les années, en même temps que les thèmes se succédaient. Ce fut d'abord, dans la première moitié du siècle, un goût intellectuel pour un roi philosophe et tolérant, pour un prince galant et éclairé. Voltaire domine cette période, et l'événement capital fut la publication de *la Henriade*. Plus tard, au milieu du siècle, Henri IV et Sully sont annexés par les économistes, physiocrates avec Quesnay, mercantilistes avec Gournay. Ils patronnent le mouvement de retour à la terre. C'est le temps des *Eloges*. Dans la dernière partie du siècle, sous Louis XVI, c'est un débordement sentimental, un épanchement dans le sein du bon roi Henri, un flot passionné de déclarations en faveur du philanthrope, du roi paysan, élevé presque selon la doctrine d'*Emile*, amant de la nature tout autant que Jean-Jacques, épris de ses sujets — et de ses sujettes — plus que quiconque. Une sorte de vertige entraîne ses thuriféraires, un délire les saisit et les agenouille aux pieds de sa statue, les jette en pleurs près de son tombeau. C'est le temps de la sensiblerie, de la comédie larmoyante, Henri sourit aux bergères de Greuze... Le symbole de cette époque, c'est la *Partie de Chasse du roi Henri*.

Le relâchement de l'autorité et des mœurs, qui marque la fin du règne de Louis XIV, était éminemment favorable à un regain de popularité de Henri IV. Le libertinage, qui se donna libre cours sous la Régence, s'associait tout naturellement au souvenir d'un roi qui l'avait toléré et qui en avait même — dans un certain sens — donné l'exemple (2).

On sait que le duc d'Orléans se flattait de ressembler en tout

(2) Lachèvre, *le Libertinage au XVII^e siècle*, t. IV, pp. 7 et 22, et, dans le même ouvrage, note d'Oloschki, p. 83 du supplément.

à Henri IV, il prétendait avoir les mêmes réparties spirituelles, la même vivacité, la même taille et le même visage. Rien ne lui « allait plus au cœur » qu'un compliment sur cette analogie. Mais, comme a remarqué Saint-Simon, « il ne recherchait pas moins cette ressemblance dans les vices de ce grand prince que dans ses vertus (3) ». Ce fut une nouvelle déformation de la figure du Roi. Henri n'avait rien d'un roué, ni la tournure d'esprit, ni les mœurs. Il ignorait la perversité, et l'amour n'était pour lui que « la tendresse banale du soudard (4) ». Ainsi s'agrémenta la légende.

Au même moment disparut l'image de Henri IV roi pieux et dévot. C'était d'ailleurs inévitable. Du vivant de Henri, on avait pu juger politique d'accentuer sa catholicité; on le représentait à genoux, ou touchant les écouelles. Les oraisons funèbres et les pièces officielles n'avaient pu que prolonger passagèrement ce type qui devait s'effacer de lui-même. A cet égard, la marque du nouveau siècle, dans la légende, ce fut ce scepticisme, ce déisme méprisant des dogmes, des cultes et du clergé, qu'on attribua sans raison au roi Henri.

Ces deux traits sont essentiels. Ils subsistèrent aussi longtemps que le siècle, et même au-delà. Leur expression la plus remarquable et la plus connue se trouve dans *la Henriade*.

I. LA HENRIADE

« L'abbé Dubos, homme d'un très grand sens, qui écrivait son *Traité sur la Poésie et sur la Peinture* vers 1714, trouva que, dans toute l'Histoire de France, il n'y avait de vrai sujet de poème épique que dans la destruction de la Ligue par Henri IV (5). » Voltaire écrivit donc une *Henriade*, puisqu'il se jugeait poète

(3) Saint-Simon, *Mémoires*, éd. Boislisle, t. XXVI, p. 268.

(4) Mariéjol, ouvrage cité, p. 185.

(5) Voltaire, *le Siècle de Louis XIV*, p. 644. On sait que Voltaire entreprit *la Henriade* après un séjour chez M. de Caumartin « qui ne tarissait pas sur le Grand Henri et le sage Rosny », et après avoir passé quelques mois à Sully-sur-Loire chez le duc de Sully.

épique. Le plus étonnant, c'est que ses contemporains furent de son avis et admirèrent son œuvre comme une épopée sublime; le succès fut prodigieux, on s'arrachait les éditions, et ce fut une des œuvres les plus influentes de l'époque. On la traduisit dans toutes les langues, même, a-t-on prétendu, « en patois auvergnat (6) ». Il est assuré qu'un certain Caux de Cappeval, attaché à la Cour palatine, en fit une version latine (7). Les enfants, dans les colleges religieux, apprenaient par cœur des chants entiers de *la Henriade* (8). Cet écrit servit tout à la fois Voltaire, ses idées et son héros. L'impulsion qu'en reçut la légende est incalculable.

L'auteur tint à se rattacher à la tradition orale, il le déclare en vers assez plats, mais qui rappellent la lettre de Bossuet sur Henri IV :

Chaque âge le bénit; le vieillard expirant
De ce prince, à son fils, fait l'éloge en pleurant.
Le fils, éternisant des images si chères,
Raconte à ses neveux le bonheur de leurs pères,
Et ce nom, dont la terre aime à s'entretenir,
Est porté par l'amour aux siècles à venir (9).

Voltaire, cependant, interprète et modifie la figure traditionnelle. *La Henriade* était bien l'épopée de l'écrasement de la Ligue, voire de la religion, par la tolérance. Ostensiblement Henri IV dévot, Henri IV en prières, tel que l'avait connu et exalté le xvii^e siècle, faisait place à Henri esprit éclairé. Est-il nécessaire de rappeler quelques tirades?

C'est la Religion, dont le zèle inhumain
Met à tous les Français les armes à la main.
Je ne décide point entre Genève et Rome.
De quelque nom divin que leur parti les nomme
J'ai vu des deux côtés la fourbe et la fureur.

(6) Lenient, *la Poésie patriotique en France*, Paris, 1894, in-16, p. 15.

(7) *Correspondance* de Grimm, t. X, p. 60.

(8) J.-R. Bazin, *le Lynx*, p. 322.

(9) Voltaire, *la Henriade*.

Ou encore :

Rome qui sans soldats porte en tous lieux la guerre
Aux mains des Espagnols a remis son tonnerre (10).

Désormais Henri IV fut le vainqueur de l'intolérance. Voltaire ne cachait pas que, pour lui, la conversion n'avait été qu'un acte politique d'autant plus facilement réalisé que le roi était indifférent :

Sa conversion assurait sans doute son salut, je veux le croire; mais il paraît bien que l'amant de Gabrielle ne se convertit que pour régner (11).

Ce point de vue fut adopté par ses contemporains et développé sans mesure. Le dictionnaire de Robinet, qu'il faut toujours citer quand il s'agit d'expression outrancière, abonde en déclamations sur ce thème :

Les droits de Henri sont incontestables et on ose les méconnaître. On lui cherche des crimes et le seul qu'on lui trouve, c'est de n'être pas catholique. O honte de l'esprit humain! O superstition vile! Le légat et les Espagnols arment des théologiens; des théologiens entrent dans la cause des rois; des théologiens déclarent ses prétentions absurdes et taxent sa valeur de révolte contre l'Eglise; des théologiens, dans leur jargon frénétique, fomentent le feu de la sédition...

Henri « opposa tour à tour la voix de la raison et celle de la philosophie »...

On a examiné si, pour l'intérêt d'un peuple entier, un roi pouvait changer de religion, ou plutôt s'il ne devait pas être nécessairement de la religion de son peuple... Qui peut affirmer que l'intérêt humain soit entré dans le changement de Henri IV? Il put avoir la philosophie éclairée d'un grand homme, qui daigne condescendre aux idées dominantes d'un peuple, et pour l'avantage de la paix, il peut y avoir autant d'élévation d'âme à souscrire à ses volontés qu'à les combattre (12).

(10) Même ouvrage, chant II.

(11) Voltaire, *Essai sur les Mœurs*, Œuvres complètes, t. III, p. 505.

(12) Robinet, ouvrage cité, t. XXI, p. 366.

II. PARIS VAUT BIEN UNE MESSE

Voltaire, qui est informé, cite la célèbre expression du « saut périlleux », mais il fut amené par les circonstances à adopter le mot plus fameux encore : *Paris vaut bien une messe!* Dans la mesure où l'on peut accorder quelque créance à la chronologie du *Chansonnier Maurepas*, cette expression aurait commencé de se former au temps même de l'abjuration. La pièce des trois B fait une allusion au caractère politique de la messe :

Sur l'entrée de Henri IV à Paris
De trois B, garder se doit-on :
De Bourges, Benoist et Bourbon.
Bourges croit Dieu piteusement,
Benoist le prêche finement.
Mais Dieu nous garde de la finesse
Et de Bourbon et de sa messe (13).

Une des pièces suivantes, sur le même sujet, est plus directe encore :

La messe promettait de nous donner la Paix;
Sire, vous y allez, qu'elle tienne promesse,
Elle n'est preste aussi; mais sachez que jamais
On ne donne la paix qu'à la fin de la messe (14).

L'idée de la conversion, ou messe, formalité purement politique, est bien indiquée, mais l'expression est loin du mot classique. Il dut se former peu après, car on le trouve dans un recueil de bavardages, *les Caquets de l'Accouchée*; mais il est attribué à Sully, ce qui en atténue singulièrement la portée :

Le duc de Rosny disait un jour au roi Henri qui lui demandait pourquoi il n'allait pas à la messe aussi bien que lui : « Sire, sire, la couronne vaut bien une messe » (15).

(13) *Chansonnier Maurepas*, t. XXI, p. 159.

(14) Même recueil, p. 161.

(15) *Les Caquets de l'Accouchée*, éd. de 1622.

Cette déclaration fut rejetée comme dépourvue d'authenticité par de Bury, dans son *Histoire de Henri IV* publiée en 1765. Voltaire prit alors sa plume, et, dans un *Examen de l'Histoire de Henri IV*, qui est d'ailleurs une cinglante critique, il défendit la phrase devenue traditionnelle :

Le mot si célèbre de ce monarque : « Ventre-saint-Gris! Paris vaut bien une messe! » est une plaisanterie si connue, et en même temps si émouvante, surtout dans un temps où la liberté des expressions était extrême, que l'auteur n'a aucune raison de nier cette saillie de Henri IV. Il faudrait, pour être en droit de la nier, rapporter quelque autorité contraire, et il n'en produit ni n'en peut produire aucune (16).

L'argumentation est spécieuse et fort accueillante pour tout mot légendaire. L'apparition assez tardive de l'expression fameuse dans sa forme actuelle doit plutôt faire supposer que le mot fut arrangé. Et, chose importante ici, en dépit des atténuations de Voltaire, il tend à présenter Henri IV comme décidé à l'abjuration uniquement par dessein politique.

Saint-Simon observait de son côté que Henri IV fut bien peu religieux : « Besoin et politique ont réglé ses professions de foy. »

Henri IV devenait donc le roi éclairé, indifférent aux dogmes, par là même il fut cher aux philosophes :

Ce grand homme vit toujours d'un œil indifférent la théologie scolastique, et ce n'est pas un petit éloge à lui donner... Il savait que cette théologie... a troublé le repos des Etats, parce que les souverains n'ont pas méprisé ces inutiles questions (17).

III. HENRI IV ET LA LIBERTÉ DE CONSCIENCE

Tout naturellement, on en fit le fondateur de la liberté de conscience, dont la charte est l'Edit de Nantes. Voltaire prétendit

(16) Voltaire, *Examen de l'Histoire de Henri IV* par M. de Bury.

(17) Robinet, ouvrage cité, t. XXI, p. 375; — Saint-Simon, *Parallèle...*, p. 98.

que cet édit était une « loi perpétuelle », et qu'en l'abrogeant on fit à Henri IV une « fatale injure (18) ». Cette interprétation ajouta un trait de plus à la légende et, au xix^e siècle, les historiens approuvèrent Voltaire. L'expression la plus catégorique de cette thèse se trouve dans Henri Martin, qui déclare nettement qu'avec l'Edit de Nantes « il ne s'agissait plus, comme sous Charles IX ou Henri III, d'édits provisoires, de trêves accordées aux nécessités de la guerre civile. L'édit perpétuel et irrévocable tendait à constituer définitivement la dualité de culte sous le commun patronage du pouvoir temporel et à ouvrir une ère nouvelle où la société laïque ne serait plus basée sur l'Eglise (19) ».

Depuis, les recherches ont montré que l'Edit de Nantes, comme ceux qui l'ont précédé, n'avait qu'une valeur transactionnelle. Il fallait le faire respecter, comme écrit le *Journal de l'Estoile*, « vu l'état des temps et des affaires (20) ». Henri IV avait pratiqué, ici comme ailleurs, une politique opportuniste. Malgré tout, la légende subsista du roi Henri promoteur de la liberté de conscience et par là même victime du fanatisme.

L'assassinat de Henri IV donna matière à des développements analogues, aux dépens des Jésuites et de l'Eglise. Voltaire le laisse entendre à diverses reprises. Nombre de ses contemporains se lamentent et s'indignent à propos de ce forfait. Mais Robinet fournit l'expression la plus violente de ces sentiments :

Horrible fanatisme! enfant des enfers! tu n'as point manqué ton coup... Oui, dans ce monstre qui tient encore le couteau ensanglanté,... la philosophie, hélas! les yeux baignés de larmes, accuse l'esprit du siècle encore plus que l'exécuteur du crime et ne nous montre, dans ce pâle criminel, qu'un faible mortel conduit, abusé par des prêtres (21).

Ainsi, d'un bout à l'autre du xviii^e siècle — et même au-delà, — la légende de Henri IV présente un personnage que n'auraient

(18) Voltaire, *le Siècle de Louis XIV*, p. 588. Même thèse dans Robinet, ouvrage cité, p. 370.

(19) Henri Martin, *Histoire de France*, t. X, p. 425 (4^e éd.).

(20) *Journal de l'Estoile*, t. II, p. 54. Voir J. Faurey, *Henri IV et l'Edit de Nantes*, Bordeaux, 1903, in-8°.

(21) Robinet, ouvrage cité, t. XXI, p. 376.

aimé ni reconnu Péréfixe, P. Matthieu, ni Sully. Son attitude religieuse est simplifiée et interprétée avec le parti pris de combattre l'Eglise, tandis qu'auparavant il s'agissait d'exalter le Roi très chrétien et de ne pas lui faire l'injure de suspecter sa sincérité. C'est là un bel exemple des vicissitudes que les événements postérieurs infligent à la figure d'un grand homme (22).

(22) Nous ne dirons qu'un mot sur la conversion, dans ce travail consacré à l'étude de la légende. Les travaux de MM. Desclozeaux, Mariéjol, Nouail-
lac, de Vaissière et autres, montrent que la religion de Henri IV était plus sentimentale que raisonnée, que la conversion, à coup sûr effectuée en fonction des circonstances politiques, a été sincère et que rien ne permet de croire à des réticences, à des regrets ou à de l'indifférence. Henri IV s'est conduit invariablement en catholique dans tout le reste de sa vie, il a observé les obligations qui désormais lui incombaient et s'est astreint à tous les exercices de piété. Cependant la conversion ne marque pas une rupture dans sa vie intellectuelle et spirituelle, et encore moins dans ses mœurs.

II. Henri IV, Voltaire et l'amour

1. L'indulgence discrète au grand siècle.
 2. L'exaltation des amours au XVIII^e siècle.
 3. Lettres et chansons.
-

I. L'INDULGENCE DISCRÈTE AU GRAND SIÈCLE

Henri IV, au XVII^e siècle, est aussi un amant empressé auprès de maintes belles, un séducteur ardent dont la passion justifie les aventures et qui mérite d'être célébré à l'égal des grands amoureux. Dans ce domaine encore Voltaire modifie la tradition, du moins la tradition écrite, car il est bien probable que la tradition orale et populaire fut toujours assez indulgente aux frasques du souverain, surtout depuis sa mort, c'est-à-dire depuis que le peuple ne payait plus les cadeaux des belles, car il s'en plaignait fort du vivant du roi.

Jusqu'alors les écrivains condamnaient ces écarts, ou glissaient rapidement sur ce « point délicat ».

Legrain, par exemple, avait fait preuve dans sa *Décade* d'une discrétion exquise. Ainsi dépeint-il l'escapade que fit Henri IV auprès de Gabrielle en 1593 : Le roi, dit-il, alla « visiter Mademoiselle Gabrielle, fille du sieur Destrées, grand Maître de l'Artillerie, laquelle puis après a esté Duchesse de Beaufort, à laquelle il voulait du bien, aussi le méritait-elle pour la vertu et douceur qui estoit en elle, outre sa beauté agréable (1) ».

Péréfixe, entraîné par ses préoccupations d'exactitude et d'érudition, énumère six maîtresses du roi : M^{me} de Sauves, la belle Gabrielle, Henriette d'Entragues, la comtesse de Guiche,

(1) Legrain, ouvrage cité, p. 225. Le passage en italiques ne l'est pas dans l'ouvrage.

Jacqueline de Bueil, Charlotte des Essarts, « sans compter beaucoup d'autres dames de toutes qualités ». Il s'applique à excuser le roi, ou plutôt à atténuer sa responsabilité sans justifier son héros, comme il convient à un ecclésiastique précepteur royal (sans doute les excuses parurent-elles valables à son élève qui suivit assez bien, sur ce point, l'exemple de son aïeul).

L'auteur fait état de trois circonstances atténuantes. D'abord la cour pervertie des Valois qui ne pouvait avoir qu'une influence corruptrice, surtout avec l'« escadron » des filles d'honneur — si l'on peut dire — de Catherine de Médicis. Puis l'entourage du roi, en partie composé, comme dans toute cour, de flatteurs et de lâches complaisants qui gâtent tout : « Notre Henri, tout grand prince qu'il était, avait de ces gens-là autour de lui, lesquels, ayant reconnu son faible pour les femmes, n'oubliaient rien pour le pousser plus fort dans le penchant et faisaient leur fortune de son défaut. » Les reines enfin, qui partagent la responsabilité des égarements de leur royal époux. Passe pour Marguerite, mais pour Marie de Médicis ! Elle eut tort, prétend Péréfixe, de se froisser et de se fâcher :

Ce n'était pas le moyen de gagner l'esprit du Roi ; il eût peut-être mieux valu qu'elle eût sagement dissimulé son déplaisir... Le philtre de l'amour est l'amour même, c'est ce qu'elle devait employer auprès de lui, non pas les gronderies, les dédains et le mauvais accueil qui ne servent qu'à dégoûter davantage un mari (2).

Péréfixe montrait aussi jusqu'où la passion pouvait conduire le roi, et comment sa nature honnête et droite lui inspirait des remords et l'incitait à s'excuser. Il raconta la triste aventure de cette jeune fille de La Rochelle qu'Henri déshonora, mais qui fut l'occasion d'une scène où il s'humilia publiquement (3).

L'indulgence n'empêchait pas l'évêque de condamner la conduite du roi, en employant des détours habiles. Il reproduisait les paroles du paysan de Milly-en-Gâtinais, disant à Henri IV,

(2) Péréfixe, ouvrage cité (A), p. 278. Le mauvais caractère de Marie de Médicis est souvent et complaisamment indiqué par Sully dans ses *Mémoires*.

(3) Péréfixe, ouvrage cité (A), p. 81.

qu'il n'avait pas reconnu et qui lui demandait ce qu'on pensait du roi : « Il aime trop les femmes, Dieu punit les adultères, il est à craindre qu'il ne se lasse après lui en avoir tant souffert. » Et le biographe d'ajouter : « Ces paroles lui entrèrent si avant dans l'âme qu'il disait que jamais prédicateur ne l'avait si vivement touché (4). »

Souvent même les écrivains du xvii^e siècle manifestèrent une certaine sévérité.

Du vivant même de Henri IV, tandis que certains brocardaient le roi pour ses aventures amoureuses, Florent Chrestien, son ancien précepteur, l'avertissait avec tact et non sans quelque gravité :

Le Roy fait bien d'aimer les belles
Et les doit caresser toujours,
Oyant souvent prescher l'amour
Parmi la troupe des fidèles.

Mais je redoute leurs cautèles;
Ainsi Samson rompit le cours
De ses beaux faits, et ses amours
L'ont fait captif de ses rebelles.

Et toutefois ce Preux si fort
Deffit ses ennemis, tout mort,
Et fit des siens la délivrance.

Le Roy se perdant aujourd'huy
Ruinerait avecque lui
Ce qui reste de bon en France (5).

Mézerai reprochait à Henri IV d'avoir laissé échapper le profit de la victoire de Coutras pour une rencontre amoureuse (6). Bayle lui fit le même grief, à propos d'Amiens, et insinua qu'on eût fait sagement en infligeant à Henri le châtimement d'Abélard (7).

(4) Péréfixe, ouvrage cité (B), p. 473.

(5) Bibl. Nat., Collection Dupuy, 843, n° 162. M. Lachèvre cite simplement le premier vers de ce sonnet et entraîne ainsi le lecteur à faire un contresens sur la portée de cette œuvre, faisant passer Florent Chrestien pour plus libertin qu'il ne l'était. (Lachèvre, ouvrage cité, p. 133.)

(6) Mézerai, *Abrégé chronologique*, t. V, p. 308.

(7) Bayle, *Dictionnaire*, article Henri IV, p. 1442 de l'édition de 1720.

II. L'EXALTATION DES AMOURS AU XVIII^e SIECLE

Avec Voltaire tout change, les aventures sont louables, elles ont un parfum d'églogue, ce sont des amours champêtres dont l'écrivain se plut à dépeindre, en termes évocateurs et précieux à la fois, les tendres rendez-vous :

Au fond de ce jardin, au bord d'une onde claire,
Sous un myrte amoureux, asyle du mystère,
D'Estrée à son amant prodiguait ses appas;
Il languissait près d'elle, il brûlait dans ses bras (8).

Tout le chant IX de l'épopée était consacré à l'Amour. L'intention de l'auteur fut soulignée et développée par les soins des graveurs. Les éditions illustrées de *la Henriade* sont toutes enjolivées de compositions souvent délicieuses en l'honneur des amours royales. Nul ne songe, à les voir, que la Discorde seule est cause de ces amours, le charme qui se dégage de quelques purs chefs-d'œuvre exalte les amoureux et l'amour même. Telles les deux éditions de Kehl, dues au ciseau de Moreau le Jeune et de Queverdo (9), les séries de Eisen et de Troy, celles de Vasseur (10). Ils se complurent à poétiser les entrevues en figurant les deux amants comme des bergers et des bergères galants et raffinés. Ce n'étaient que vignettes d'une aimable préciosité. On aimait à représenter la première rencontre entre le roi et Gabrielle : le roi déguisé en meunier portait un sac sur le dos, tandis que Gabrielle bavardait avec sa sœur, M^{me} de Villars, au balcon du château de Cœuvres (11). Puis c'étaient les délasséments amoureux après les batailles, Gabrielle essuyait le visage

(8) Voltaire, *la Henriade*, chant IX.

(9) Edition de Kehl de 1785, 2 vol. in-8°. Edition de Kehl de 1789, 1 vol. grand in-4°.

(10) Edition illustrée par Eisen, 1766. Les *Salons*, entre 1673 et 1800, exposèrent cinq séries d'illustrations pour *la Henriade*. J. Guiffrey, *Table des peintures, sculptures et gravures exposées aux Salons du XVIII^e siècle (1673 à 1800)*.

(11) Gravure de Bernard Picart, 1731. *Histoire de France*, 1590-1593.

de Henri au soir d'Ivry (12). Les heures s'écoulaient dans ces plaisirs jusqu'au moment où quelque conseiller, Duplessis-Mornay ou Sully, rappelait le souverain à sa tâche (13). Déjà les artistes dépassaient les intentions de Voltaire et subissaient l'influence des panégyristes de Henri IV.

Car les panégyristes de Henri ne craignirent pas d'écrire que son « penchant pour l'amour » était « la faiblesse des grands cœurs », et qu'il n'eut aucune fâcheuse répercussion dans les affaires de l'Etat, non plus que dans celles de sa famille : « Cette passion l'a-t-elle jamais empêché d'être bon fils, bon mari [*sic*], bon père?... L'amour l'a-t-il empêché de vaincre ses ennemis ou de gouverner son royaume avec justice (14) ? »

La passion amoureuse de Henri IV devint louable. On s'étonnait que Sully eût osé la critiquer : « Je rends grâces au Ciel, écrit le panégyriste Gaillard, de n'être point Sully, pour conserver le droit de trouver cette faiblesse intéressante (15). » Le mot de faiblesse choque même un autre laudateur, qui, emporté par son admiration, se retourne agressivement contre les censeurs des mœurs henriciennes :

J'entends d'ici les moralistes sévères lui reprocher d'avoir été sensible; ils appellent du nom de faiblesse le plus noble des penchants. O vous qui n'aimâtes jamais, êtres réprouvés de la Nature! ne croyez pas que votre austérité chagrine puisse affaiblir la gloire de mon héros. Henri aima, et il n'en est pas moins le modèle que propose aux Rois l'équitable postérité. L'amour n'a jamais dégradé l'héroïsme et souvent il l'a fait naître (16).

L'intempérance des panégyristes alla jusqu'à se réjouir que Henri eût déshonoré la jeune fille de La Rochelle, car il se grandit en s'humiliant publiquement. C'est ainsi que Bacon, para-

(12) Dessin de Gravelot, gravé par Le Vasseur. *Histoire de France*, 1590-1593.

(13) Dessin et gravure par les mêmes; même recueil.

(14) *Panégyrique de Henri le Grand*, publié à Paris chez d'Houry, 1769, p. 367.

(15) Gaillard, *Eloge de Henri IV*, 1768, p. 46.

(16) Marquis de Villette, *Eloge historique de Henri IV*. Amsterdam, 1770, p. 41.

phrasant audacieusement l'*O felix culpa* de la liturgie, s'écrie :
« Faute heureuse qui ne sert qu'à faire briller sa vertu (17) ! »

Les ecclésiastiques incriminèrent les femmes, et, entraînés par la chaleur de l'éloquence, laissèrent entendre qu'on fit violence à Henri IV ! C'est ainsi que prêchait le R. P. Corbin, supérieur du collège de La Flèche :

Déplorons ici, Messieurs, le triste sort des Rois à la vue des artifices funestes dont Henri IV fut la victime. Un sexe dangereux oublie les plus saintes lois de la retenue et de la modestie, joint à ses charmes naturels les ressources de son art diabolique; attaque sans pudeur, trafique de sa vertu et se dispute l'humiliant avantage d'amollir notre héros et de corrompre son cœur (18).

Cette exaltation de la passion amoureuse convient assez mal à Henri IV. Le seul de ses amours qui puisse prétendre passer pour un grand amour est celui qui l'unit à Gabrielle. La force et la durée de ce sentiment, plus encore la fin tragique de l'amante et le désespoir de Henri, lui confèrent une certaine grandeur. D'autre part cette liaison est moins choquante que les autres, à la fois parce que la reine est alors Marguerite, qui mène une vie indépendante et très libre, et parce que le roi est assez jeune encore. De sorte que la belle Gabrielle est demeurée la plus célèbre des maîtresses de Henri. C'est elle surtout que célèbrent les chantries des amours royales... Cependant les ombres de Liancourt, le mari officiel, et de Bellegarde, l'amant de cœur, ternissent fâcheusement cette union. Qui songerait à comparer Gabrielle et Henri aux couples inoubliables ? Henri n'avait rien d'un Tristan, d'un Werther, d'un Philémon ou d'un don Juan. En cette circonstance, nous constatons une autre inexactitude de la légende, car cette belle Gabrielle, si vantée par les auteurs du XVIII^e siècle, fut profondément détestée de son vivant (19).

Au surplus, les hommes du XVIII^e siècle, sauf aux dernières

(17) Bacon, *Panégryrique de Henri IV*. Amsterdam, 1770, p. 41.

(18) Corbin, *Panégryrique de Henri IV*, 1776, p. 98.

(19) Voir sur ce point les travaux de Capefigue, de Desclozeaux et de Henri Carré.

années, se souciaient peu de la fidélité, conjugale ou non, et des passions ardentes. Ils goûtaient mieux la galanterie. C'est ainsi qu'il faut comprendre leurs écrits sur les amours de Henri. C'est ce qui dicta à un ingénieux courtisan cet artistique hommage à la Du Barry. Il lui dédiait une gravure d'Eisen où deux médallions accolés figuraient Henri IV et Louis XV. Une pièce de vers, dont voici les passages caractéristiques, accompagnait les portraits :

Lorsque je dis que la beauté
Porte les rois à la clémence,
Qu'elle invite à la bienfaisance
En inspirant la volupté...
Vous devinez à tous ces traits
Le modèle qui me les donne...
Louis est un autre Henry,
Il trouve une autre Gabrielle;
Il est adoré comme lui,
Vous êtes sensible comme elle (20).

III. LETTRES ET CHANSONS

Ces amours fugitives, gracieuses et frêles comme les marquis et les marquises de Pater et de Lancret, inspirèrent des poèmes et des chansons qui constituent un petit répertoire, fort goûté et quelque peu accru au XVIII^e siècle. Les pièces les plus anciennes sont celles qu'une indulgente tradition feint d'attribuer au roi. Henri n'écrivait-il pas, lors d'un envoi à Gabrielle : « Ces vers vous représenteront mieux ma condition et plus agréablement que ne ferait la prose. Je les ai dictés, non arrangés... (21) » On ne saurait mieux dire... Cet envoi est d'ailleurs célèbre. Il commence par ce couplet :

(20) *Collection Hennin*, t. 107. Les courtisans ne doutent de rien. Du moins celui-ci était-il spirituel; mais que dire de cet autre, s'évertuant à célébrer la gloire de Louis-Philippe et qui s'avise d'écrire :

« Henri quatre eût été constant
Pour autre Amélie »?

Henri IV et Louis-Philippe, Paris, 1831.

(21) Lettre à Gabrielle, 21 mai. Nouaillac, *Henri IV raconté par lui-même*, p. 282.

Charmante Gabrielle,
Percé de mille dards
Quand la gloire m'appelle
Sous les drapeaux de Mars,
Cruelle départie,
Malheureux jour!
Que ne suis-je sans vie
Ou sans amour!

Cette pièce, souvent citée, entra dans la légende et l'enjoliva au prix, hélas! d'une trahison. Le poète affadissait son héros, ce n'était plus qu'un soupirant lettré, trop soucieux de la chute de son refrain. La chose est d'autant plus grave que ce morceau n'est pas unique; Henri honora de même façon plusieurs de ses amantes. Il fit écrire à la comtesse de Moret, Nymphé au petit museau, cette pièce plus précieuse encore :

Viens, Aurore,
Je t'implore,
Je suis gai quand je te vois.
La bergère
Qui m'est chère
Est vermeille comme toi.

On ne s'arrête guère en pareil chemin, et les chansons se succédèrent sans cesse plus fantaisistes. Mais elles rendirent le roi plus populaire. Ainsi *la Chanson de Henri IV* de la *Légende du Grand Veneur*, et qu'on dirait calquée sur certains traits touchant François I^{er} :

Maint souley cuisant environne
La couronne;
Si la mort m'arrête en chemin,
Qu'en gais instants la camarde me treuve;
Du sort chanceux un chacun fait l'épreuve!

Sully, qu'adviendra-t-il demain?
Que m'importe, belle duchesse,
La richesse!
Le sceptre embarrasse ma main.
Mais puisque mort d'amoureuse souffrance
Par votre cœur règne le Roy de France
Que mesme heurt m'advienne demain.

Une saute de cœur et d'âme
Belle dame?
Tous en accord le verre en main!
Ventre-saint-Gris, d'Arboys à mon âge,
Empty toujours, encore, petit page!
Advienne que pourra demain (22).

Jusque sous la Révolution, on rima sur les amours du roi Henri, et c'est en 1791 que de Piis écrivait ces vers romantiques (sur l'air *Charmante Gabrielle*) :

D'un morceau qui rappelle
Son souvenir si cher,
Il fit pour Gabrielle
Les paroles et l'air.
Ah! si quelqu'un l'en blâme,
Roi Troubadour,
Celui-là n'a point d'âme,
Ou point d'amour (23).

Certains couplets ont un tour plus prosaïque et plus vif. Tels ceux-ci, qu'on attribuait, sans plus de vraisemblance, au roi lui-même :

Henri IV fit le couplet qui suit sur la belle Gabrielle d'Estrée

Si vous étiez cheval d'Espagne (*bis*)
Vous seriez pansée tous les jours,
Petite,
Vous seriez pansée tous les jours,
Mamour.

Vous auriez du foin, de l'avoine (*bis*),
Trois coups d'étrille au point du jour,
Petite,
Trois coups d'étrille au point du jour,
Mamour.

(22) *Histoire de France*, 1600-1610.

(23) *Portraits de Henri IV*, t. III.

Vous auriez un mors, une bride (*bis*),
Vous seriez sanglée tous les jours,
 Petite,
Vous seriez sanglée tous les jours,
 Mamour (24).

Des chansons populaires approchèrent plus encore de la crudité, comme celle qui commence ainsi : « Henri IV a découché... », et elles furent longtemps de mode.

Le tour assez leste, quelque peu vulgaire même, que prirent ces chansons est plus proche de la vérité que les poèmes trop délicats. Les lettres du roi Henri en fournissent la preuve. Nul besoin d'en citer beaucoup pour donner le ton :

Mon Menon, écrit-il à Henriette d'Entraques, je vais prendre médecine afin d'être plus gaillard pour exécuter toutes vos volontés (25)...

Ou bien encore :

Cette lettre sera plus heureuse que moy, mon cher Cœur, car elle couchera avec vous (26)...

C'est là le rude style de qui vécut avec la soldatesque. Henri le sait, et s'en excuse à l'occasion :

Ne vous fâchez pas, ma chère âme, écrit-il à la marquise de Verneuil — après un mot plus vert que de raison, — c'est encore propos d'homme de guerre (27)...

La légende ne pouvait manquer de recueillir des richesses aussi tentantes. Sully en donna l'exemple. Les *Œconomies royales* contiennent un grand nombre d'écrits du roi, généralement adressés à son ministre. La princesse de Conti publia quelques lettres d'amour du « grand Alcandre ». Elles furent recueillies et répétées dans plusieurs petits livres qui traitaient des

(24) *Chansonnier Maurepas*, t. XXI, p. 179.

(25) *Histoire des Amours de Henry IV*, p. 137.

(26) Même ouvrage, p. 116.

(27) Nouaillac, ouvrage cité, p. 369.

amours royales : *Histoire des Amours de Henry IV* (1663) (28), *les Amours de Henry IV, roi de France* (1695) (29), etc...

Au XVIII^e siècle, le goût de ces écrits devint plus vif encore. Voltaire cita diverses lettres et les loua beaucoup. En 1765, *le Mercure de France* publia les *Lettres à Corisande*. On en fit une édition séparée en 1788. La plupart des ouvrages sur Henri comportèrent un choix de lettres, car elles « peuvent servir encore à nous peindre l'âme franche et pleine de bonté de ce Prince (30) ».

Mais la légende déforma, comme de coutume, sinon l'esprit, du moins le texte de ces lettres. Comme on l'a remarqué, « beaucoup d'entre elles, et des plus connues, servent moins la vérité que la gloire d'Henri IV (31) ». Il suffira de rappeler ici le fameux billet à Crillon :

Pends-toi, brave Crillon : nous avons combattu à Arques, et tu n'y étais pas. Adieu, brave Crillon ! Je vous aime à tort et à travers.

C'est ainsi que Voltaire rapportait une lettre dont voici les passages authentiques :

Brave Grillon, Pendés vous de n'avoir pas esté près de moy lundy dernier à la plus belle occasion qui se soit jamais veue, et qui peut-être se verra jamais. Croyes que je vous y ai bien désiré... Il n'y manque rien, que le brave Grillon, qui sera toujours le bien venu et veu de moy. A Dieu (32).

(28) *Histoire des amours de Henry IV, avec diverses lettres écrites à ses Maistresses, et autres pièces curieuses*. A Leyde, chez Jean Dambyx, 1663, in-12. Cet ouvrage ne diffère des *Amours du grand Alcandre* que par l'introduction des noms réels. Hauser, *les Sources...*, p. 50.

(29) *Les amours de Henry IV, roy de France, avec ses lettres galantes et les réponses de ses maîtresses*. Cologne, 1695, in-12. On trouve à la Bibliothèque nationale des éditions de Cologne 1730, Amsterdam 1754 et Londres 1781.

(30) [Pault] *L'esprit d'Henry IV, ou anecdotes les plus intéressantes... et quelques lettres de ce Prince*. Paris, 1770, p. 211.

(31) Nouaillac, ouvrage cité, p. 49. M. Chamberland a signalé une fausse lettre confidentielle de Henri IV, insérée dans les *Œconomies royales*, Revue Henri IV, t. I, p. 21.

(32) Berger de Xivrey, *Recueil...*, t. IV, p. 848 ; — Voltaire, *Essai sur les Mœurs*, Œuvres complètes, t. III, p. 502.

Mais les lettres, accommodées au goût du jour, n'en plaisaient que davantage. Elles le rendaient sympathique et vivant, on l'aimait pour ses lettres d'amour autant que pour ses amours mêmes. Leur part, dans la persistance de la mémoire du roi Henri, est d'une importance extrême. Chateaubriand l'a très bien remarqué :

Ses lettres, pleines d'originalité, de vivacité et de feu, ses aventures, ses amours même, le feront vivre éternellement (33).

(33) Chateaubriand, *Etudes historiques*, Œuvres complètes, t. IX, p. 87.

La vogue des lettres dure encore. Sans parler des recueils destinés aux travaux d'érudition, comme ceux de MM. E. Halphen (1872-1905) et Bagnault de Puchesse, il y eut plusieurs éditions de lettres choisies à l'intention du grand public :

Dussieux, *Lettres intimes de Henri IV*. Paris, 1876, in-8°;

Nouaillac, *Henri IV raconté par lui-même, Choix de lettres et de harangues*. Paris, 1913, in-16;

Lamandé, *Lettres d'amour et de guerre de Henri IV*. Paris, 1928, in-16.

III. Henri IV et les Economistes

1. Quesnay met Sully à la mode.
 2. Les Eloges.
 3. Le retour à la terre.
-

I. QUESNAY MET SULLY A LA MODE

Les fantaisies de la légende associent les contraires : tantôt Henri fut populaire pour avoir sauvé la religion catholique, tantôt pour avoir été libertin et esprit fort... Par le même illogisme Henri fut honoré, au milieu du XVIII^e siècle, par l'école des Physiocrates, comme promoteur d'un grand mouvement en faveur de la terre et de ses productions, sans être détesté, ni même désavoué, par l'école opposée, celle des mercantilistes, qui voyait en lui le protecteur de l'industrie et du commerce, le défenseur de la libre circulation des grains, le patron de l'expansion coloniale, le réalisateur du premier grand canal de jonction. Aussi bien est-ce le privilège des opportunistes que de paraître sensibles aux arguments contradictoires de doctrines opposées. Henri IV ne fut jamais d'aucune coterie, ce qui permit à tous de se le disputer.

L'historien des physiocrates, M. Weulersse (1), a remarqué le regain de popularité apporté au bon roi Henri par la doctrine de Quesnay. Le docteur Quesnay et ses disciples établissaient que toute richesse vient de la terre et qu'en dehors de la culture toute activité humaine ne fait que déplacer ou transformer les richesses sans y rien ajouter. En conséquence, ils invitaient leurs

(1) H. Weulersse, *B. Quesnay et le mouvement physiocratique en France*, Paris, 1912, 2 vol. in-8°.

contemporains à s'intéresser à la terre et aux cultivateurs, aussi bien qu'à renouveler l'organisation fiscale qui ne devait jamais s'attaquer qu'aux bénéfices — au *produit net* — et non pas au produit brut, et encore moins aux moyens de production. Le mot fameux sur le pâturage et le labourage aurait pu devenir la devise de l'école physiocratique, et Sully fut considéré comme le fondateur de l'école (2).

Cette faveur tourna l'attention vers les mémoires du ministre. Boisguillebert vanta son œuvre dans le *Traité des Grains* (3), et d'Argenson fit lire à Louis XV les *Œconomies royales*. Nombre d'auteurs tirèrent des anecdotes et firent des citations de cet ouvrage qui enrichit de plus en plus la légende.

La lecture des *Œconomies royales* dans le texte original paraissait cependant un peu pénible. Il en fut des écrits de Sully comme des lettres du roi : on les mit à la mode du jour. L'abbé de l'Ecluse des Loges en composa une édition nouvelle, simplifiée et enjolivée. Dans l'édition originale, Sully avait adopté une fiction bizarre et cérémonieuse : l'ouvrage était supposé avoir été écrit par les secrétaires du ministre qui le lui présentaient en grande pompe. Dans la nouvelle édition, cette complication fut supprimée. Sully écrivait à la première personne. Avec une plus grande audace, l'abbé de l'Ecluse se permit d'atténuer l'exagération des éloges que Sully se décernait à lui-même et des critiques qu'il faisait aux autres. Enfin, il donna au style un tour plus élégant et plus facile. Le format lui-même fut modifié, de petits volumes remplacèrent les in-folio.

Ce furent naturellement les questions économiques qui intéressèrent alors. On remarquait principalement les vues du ministre et du roi concernant les impôts, la répartition de la taille, la gabelle : leur commun désir, souvent exprimé, de soulager le peuple, les décharges d'impôts accordées à diverses reprises, les poursuites suspendues ou interdites. Plus encore, la place faite aux laboureurs et aux pasteurs dans la vie de l'Etat réjouissait

(2) Weulersse, ouvrage cité, t. I, p. 384.

(3) Boisguillebert, *Traité des Grains*, t. II, p. 366, cité par Weulersse.

les physiocrates. Ils pouvaient lire qu'« un état souverain se passerait mieux, pour les chevances et commodités de la vie humaine, de gens d'Eglise, nobles, officiers de justice et finance, que de marchands, artisans, pasteurs et laboureurs (4) ». On étudiait plutôt l'œuvre du Grand Voyer, multipliant les routes, aménageant les canaux, que celle du Grand Maître de l'Artillerie, qui tenait pourtant si fort au cœur de Sully. La colère du ministre, apprenant qu'un juge de Saumur interdisait de vendre les grains dans la juridiction et de les exporter hors du royaume, enchantait les défenseurs de la libre circulation des grains, qui trouvaient là un précédent incomparable. C'était aussi une mesure physiocratique que l'interdiction de saisir, sous quelque prétexte que ce fût, même pour non paiement des impôts, les instruments de labourage et les bestiaux des cultivateurs.

Henri était naturellement associé à ces louanges. On répétait avec enthousiasme les conseils du roi aux gentilshommes de son royaume. Mirabeau, par exemple, rappelait que le bon roi Henri avait déclaré aux nobles « qu'ils devaient s'accoutumer à vivre chacun de son bien; aller voir leurs maisons et donner ordre à faire valoir leurs terres ». Il citait également, et tous les physiocrates à sa suite, cette boutade de Henri raillant les courtisans qui portent « leurs moulins et leurs bois de haute futaie sur leur dos (5) ». C'était en somme une annexion de Sully et de Henri IV par Quesnay.

Mais l'école du *laisser faire, laisser passer*, ne fut pas embarrassée pour prôner Henri IV. Elle voyait en lui l'un des défenseurs de la libre circulation des grains, puisqu'il avait publié l'édit du 12 mars 1595 qui en montrait les avantages, sans remarquer que cette déclaration liminaire était suivie de lettres-patentes qui interdisaient l'exportation des grains. Elle observait ses efforts pour faciliter le développement du commerce : travaux sur les routes de France et création du premier canal de jonction

(4) Sully, ouvrage cité, t. IV, p. 150.

(5) Mirabeau, *l'Ami des Hommes*, 1^{re} partie, t. VI, p. 99, cité par Weulersse.

à écluses, le canal de Briare. On savait gré à Henri d'avoir compris l'intérêt commercial des entreprises coloniales et de s'être efforcé de les favoriser, aussi bien dans l'ancien que dans le nouveau monde. On faisait valoir les efforts du roi pour encourager les industries, parfois malgré son ministre, et pour en implanter de nouvelles, notamment celle de la soie. On signalait le *Bureau du commerce*, créé en 1598, et l'action de ce curieux défenseur du mercantilisme qui avait été l'un des conseillers économiques du roi, le fameux Barthélemy de Laffemas.

De sorte que Henri IV fut prôné par les uns comme par les autres, et par ceux qui, économistes amateurs, s'intéressaient aux deux écoles. Pour tous, Henri IV devenait essentiellement le restaurateur de l'économie française. Une fois de plus la légende se formait à partir de faits exacts qu'elle amplifiait et dénaturait.

II. LES ÉLOGES

Pour bien souligner la différence des temps, il suffit de comparer les *Eloges* de 1768 aux *Vies de Henri IV* écrites au xvii^e siècle. Celles-ci passaient très rapidement sur les faits économiques pour ne retenir que l'histoire politique. Ainsi Legrain mentionne en quelques lignes la remise des tailles arriérées au lendemain de la guerre et l'interdiction de saisir les instruments aratoires (6). Au contraire, les écrits du xviii^e siècle firent une large place à toutes ces questions (7). Ce fut spécialement le cas des *Eloges*.

Une ardente physiocrate, M^{me} de Marchai, obtint que l'Académie Française mît au concours, en 1763, l'*Eloge de Sully*. Cette initiative eut un grand succès. L'ouvrage de Thomas, qui avait

(6) Legrain, ouvrage cité, p. 366.

(7) Une preuve assez amusante de l'attachement du public à la nouvelle figure de Henri, caractérisée par les bons mots, par les amours et par l'œuvre économique, c'est l'échec de l'ouvrage de Bury. Cet auteur publia une *Histoire de Henri IV*, en 1765. Il négligeait les aventures amoureuses, faisait peu de cas des bons mots, insistait sur la piété du roi et sur la sincérité de sa conversion, ne parlait guère de l'agriculture. Voltaire et La Beaumelle lui firent un mauvais parti.

mérité le prix, reçut un accueil enthousiaste, que l'on n'avait pas coutume de réserver à ce genre de publication. Grimm notait, avec quelque surprise, que c'était là « peut-être le premier discours académique qui faisait un effet si grand et si général (8) ». Les *Mémoires secrets* disaient plus fortement encore que « l'ouvrage de M. Thomas fait un bruit formidable à la Cour (9) ».

Comme on pouvait le supposer, l'*Eloge de Sully* fut à la fois celui de son roi; Thomas s'écriait : « Vous ne serez point séparé de cet éloge, ô vous, tendre ami de Sully, vous, le plus grand des Rois. »

Ce fut alors la mode des Eloges. Il y eut de véritables spécialistes de ce genre littéraire assez particulier et facilement déclamatoire, superficiel et très peu historique. Lorsqu'un auteur avait trouvé le tour littéraire qui convenait à ces travaux, lorsqu'il était doué du style noble et pompeux que l'on y désirait, quelques lectures lui permettaient de passer d'un éloge à l'autre. Tantôt il célébrait un philosophe, tantôt un tragédien, quelque grand roi ou quelque grand capitaine. Si même il parvenait à obtenir plusieurs prix, sa réputation était établie : c'était un écrivain académique et il avait quelque chance d'entrer sous la coupole. C'est ce qui advint à Gaillard et à Thomas. Le premier, auteur d'une *Rhétorique*, puis d'une *Poétique française à l'usage des Dames et Demoiselles*, écrivit tour à tour les éloges de Descartes, de Charles V, de Corneille, de Molière, etc... Le second, titulaire de la chaire de cinquième au collège de Beauvais, s'illustra par les éloges du maréchal de Saxe, de d'Aguesseau, de Duguay-Trouin, de Sully, de Descartes, de Marc-Aurèle, etc... Il fut, à plusieurs reprises, en compétition avec Gaillard; l'Académie, perplexe, partagea les prix entre eux, puis leur ouvrit sa porte à l'un et à l'autre.

Thomas cependant avait une réputation plus brillante, et, sûr de ses succès, il osa divulguer ses procédés et poser les règles

(8) Grimm, *Correspondance*, t. V, p. 390;

(9) *Mémoires secrets*, t. I, p. 301.

du genre dont il était le maître en publiant son *Essai sur les Eloges*.

Il convenait de faire ces remarques pour apprécier à leur valeur les *Eloges de Henri IV* qui parurent alors et qui tentèrent le talent — ainsi qu'on pouvait s'y attendre — de Gaillard, comme Sully avait tenté celui de Thomas. Ouvrages purement littéraires, ils reposaient sur une documentation rapide. Péréfixe, la princesse de Conti, Sully et surtout Voltaire suffisaient à renseigner les écrivains. Mais la portée de ces éloges n'en était pas atténuée pour autant. Au contraire, la simplicité des thèses défendues, le talent en quelque sorte oratoire que manifestaient les auteurs, la mode enfin, leur assuraient de nombreux lecteurs et par suite une considérable influence sur l'opinion. On ne saurait mieux comparer ces éloges qu'aux vies romancées qui ont foisonné ces dernières années. Les éloges étaient souvent plus brefs; c'était, pour une bonne partie du public, un nouveau gage de succès.

L'Académie royale des Belles-Lettres de La Rochelle donna le départ aux auteurs, en 1768, par la mise au concours d'un *Eloge de Henri IV*. Elle suscita une vive émulation, et, si Gaillard fut couronné, ce ne fut pas sans lutte. Il y eut des concurrents nombreux : Desapt, Siméon d'Aix, Lacoste, Bacon, le marquis de Villette, un anonyme publié par d'Houry, et La Harpe. Ce sont là ceux dont l'œuvre fut éditée, peut-être y en eut-il d'autres. En 1776 quelques auteurs attardés publièrent à leur tour un *Eloge de Henri IV*, tel de Navailles-Poeyferré, qui publia son ouvrage à Pau, c'est-à-dire à l'un des foyers les plus importants du souvenir de Henri IV (10).

Ces écrits sont tous animés d'un enthousiasme délirant, d'ail-

(10) Thomas, *Eloge de Sully*, 1763, in-8°. Desapt, *Eloge de Henri IV*, 1768, in-12°. Gaillard, *Eloge de Henri IV*, 1768, in-8°. Siméon d'Aix, *Eloge de Henri IV*, 1769, in-8°. De Lacoste, *Eloge de Henri IV*, 1769, in-8°. Bacon, *Panegyrique de Henri IV*, 1769, in-8°. Marquis de Villette, *Eloge historique de Henri IV*, Amsterdam, 1770, in-4°. Anonyme, *Eloge de Henri IV*, publié par d'Houry, 1769, in-8°. La Harpe, *Eloge de Henri IV*, 1769, in-8°. Baron de Navailles-Poeyferré, *Eloge historique de Henri IV*, 1776. Anonyme, *Eloge historique de Henri IV*, prononcé en 1771 dans le Collège royal de Montpellier, in-8°.

leurs rigoureusement requis par le genre lui-même. Ce parti pris d'admiration ne leur enlève pas tout intérêt. Les motifs invoqués pour justifier les louanges sont significatifs : ils caractérisent une époque et précisent la physionomie de Henri IV et de la légende à ce moment.

La doctrine physiocratique exerce une forte influence. Thomas avait donné l'exemple avec son *Eloge de Sully*. La parole de Sully sur les deux mamelles de la France aussi bien que l'œuvre financière de ce ministre avaient fourni au panégyriste l'occasion de faire un petit exposé de la doctrine physiocratique. « On arrache, dit-il, des mains des laboureurs les richesses destinées à reproduire les richesses, et les revenus épuisés dans leur source ne peuvent plus rentrer dans le sein de la terre pour en faire germer d'autres (11). » Et il montrait Sully rectifiant cette erreur, proclamant la primauté de l'agriculture, protégeant les instruments de travail des paysans, réalisant la libre circulation des grains, améliorant les moyens de transport, animant l'industrie, mais la tenant « au second rang, où elle doit être ».

Les divers auteurs d'*Eloges* reprirent ces considérations, qui d'ailleurs étaient courantes à cette époque, mais en les transposant du ministre à son roi, de sorte que Henri IV devint le roi des physiocrates. Lacoste, par exemple, fit une large place à la politique agricole de Henri IV. Il se moquait des autres richesses et notamment des mines, richesses *fictives*; il proclamait que « l'agriculture est le vrai fondement des Etats »; il félicitait Henri IV de ce que l'industrie n'était encouragée « que pour seconder l'agriculture ». Dans un élan d'enthousiasme il s'écriait :

Utiles habitants des campagnes,... si vous eussiez élevé au milieu de vous la statue de ce bon roi, vos mains grossières eussent gravé pour tout éloge, au pied de ce monument, le titre simple mais énergique de cette loi :

« Edit des laboureurs, 1595 » (12).

(11) Thomas, ouvrage cité, p. 37. Il précise d'ailleurs la théorie dans une longue note, p. 74.

(12) De Lacoste, ouvrage cité, p. 23. L'édit de 1595 interdisait de saisir les instruments de culture.

III. LE RETOUR A LA TERRE

Les autres panégyristes s'exprimèrent à peu près dans les mêmes termes. L'un des points qui les attirait le plus, c'était le retour des seigneurs à la terre. Il était hautement prôné par les physiocrates et il donna naissance à ces modes paysannes parmi les seigneurs et les gens de cour qui aboutirent à la ferme de Trianon. Siméon d'Aix, dans son *Eloge de Henri IV*, vante les conseils donnés par Henri à ses nobles, qu'il renvoie dans leurs terres au lendemain de la guerre. Il veut y trouver la raison d'une incomparable félicité. Le meilleur moyen, écrit-il, pour encourager l'agriculture fut « la retraite des seigneurs dans leurs terres... Leurs revenus consommés sur les lieux y répandirent l'abondance. Il [Henri IV] s'en trouva plus riche, le peuple plus heureux, la campagne plus riante (13) ».

Ce thème du retour à la terre avait évidemment été oublié au temps de Louis XIV, mais les physiocrates l'avaient trouvé dans des écrits proches du règne de Henri IV et déjà physiocratiques, par exemple sous la plume de P. Matthieu :

Après la paix, le roi « donna au mois d'août un congé général à tous ceux de son Conseil pour quinze jours, pendant lesquels il visitait en chassant toutes les maisons de ses serviteurs qui étaient aux environs de Paris... Ils eurent le moyen de revoir leurs maisons et de les soulager des grandes dépenses de la Cour... Les maisons de plusieurs qui n'étaient jamais visitées que pour y prendre en un jour le revenu de toute l'année et le despandre en un mois à la Cour commencèrent à estre habitées et réglées. Les terres qui estoyent demeurées infructueuses et stériles, non tant par l'injure des saisons que par la négligence des mercenaires qui tirent la cire et le miel, se remirent en estat de récompenser les stérilités passées. L'agriculture, par ce moyen, nourrice commune de tous estats, est comme autrefois les délices de la Paix. La vie champêtre est la vie d'un gentilhomme au temps que le prince se peut passer du service de son espée. Et cette vie est plus douce en France qu'en nulle part du monde, pour les commodités naturelles qui y abondent (14) ».

(13) Siméon d'Aix, ouvrage cité, p. 20.

(14) P. Matthieu, *Histoire de Henri IV*, 1620, t. I, p. 165.

De pareils résultats pour un congé de quinze jours donné aux gentilshommes du Conseil sont assurément disproportionnés ! Mais le texte était enthousiasmant pour un physiocrate, tandis que Péréfixe n'y avait fait qu'une rapide allusion (15).

Cette légende embellissait la situation de la noblesse au lendemain des guerres civiles. En fait, elle n'était pas du tout celle que dépeint P. Matthieu. Un grand nombre de domaines avaient été ravagés, hypothéqués ou vendus. La bourgeoisie avait acheté beaucoup de châteaux et de terres. Les gentilshommes n'avaient même plus le moyen d'offrir des offices de judicature à leurs enfants (16). D'une façon générale la noblesse avait vu ses dettes grandir et son influence diminuer (17). Cela explique les récriminations d'un Villegomblain ou d'un Saulx-Tavannes. Mais les physiocrates n'en avaient cure.

Les panégyristes poussèrent même la doctrine physiocratique jusqu'à sa conséquence ultime et si enchanteresse : l'impôt prélevé sur le revenant-bon ne pèse plus sur ceux qui le paient. Siméon d'Aix décrit avec attendrissement le sort du paysan sous le règne de Henri :

Une modique partie de son bien est seulement consacrée aux besoins de l'Etat et *il s'en prive avec plaisir. Ainsi les coffres du Roi se remplissent sans qu'il en coûte un soupir* (18).

La Harpe s'extasie sur le même fait, en termes aussi flatteurs :

La terre est riche et cultivée, les campagnes sont riantes, et l'on voit la douce sérénité sur le front du laboureur. *Il paie gaiement au Prince qui assure sa félicité un impôt dont il ne se sent pas surchargé* (19).

On sait combien la vérité était éloignée de ces aimables fictions.

(15) Péréfixe, ouvrage cité (A), p. 246.

(16) Legrain, *Histoire de Henri IV*, 1614, p. 288.

(17) G. Fagniez, *l'Economie sociale de la France sous Henri IV*.

(18) Siméon d'Aix, ouvrage cité, p. 22. Le passage n'est pas en italiques dans l'original.

(19) La Harpe, ouvrage cité, p. 21. Même remarque.

Dans leur désir de tout vanter, les auteurs d'*Eloges* ne respectèrent pas toujours la doctrine de Quesnay. Ils louèrent les manufactures développées par le roi, les travaux de voirie et de navigation fluviale, l'essor du commerce maritime et la création des colonies. Gaillard, par exemple, fit une louange égale des efforts en faveur de l'agriculture et de ceux qui concernaient le commerce et l'industrie (20). Bacon songea au canal de Briare et célébra « le fondateur des colonies françaises (21) ». Est-ce aux colonies et à l'émigration que songe cet anonyme dont la bonne volonté est touchante? Il ajoute aux bienfaits réels que prodigua Henri IV ces bienfaits possibles :

Si le pays que nous habitons n'eût pas offert à nos ancêtres tous les avantages que peut procurer un heureux climat, nouvel Enée, Henri eût conduit ses sujets dans des régions éloignées et ne se serait arrêté qu'après avoir trouvé pour eux une contrée riante, saine et fertile (22).

Les théories des économistes venaient donc, après coup, renforcer la démonstration, déjà si souvent faite, que le règne de Henri IV avait vraiment été l'âge d'or. Elles ajoutaient en même temps, aux mérites déjà si nombreux du roi, la grandeur d'un précurseur dont l'intelligence aurait préparé les voies aux penseurs des générations suivantes.

Est-il nécessaire d'ajouter que les panégyristes ne manquaient pas d'exploiter les thèmes légendaires traités par leurs devanciers? Pas un qui ait oublié *le Panache blanc*, ou *le Ravitaillement de Paris*, *les Amours* ou *la Poule au pot*. Seule l'attitude religieuse du roi les divisa un peu. La plupart exaltaient le roi tolérant et éclairé. Comme écrit le marquis de Villette : « Les préjugés se turent devant l'intérêt de l'Etat (23). » Quelques-uns, cependant, insistèrent sur la sincérité de la conversion et sur l'orthodoxie du catholicisme de Henri, Bacon par exemple, ou le touchant anonyme qui affirme cette fois, avec la même candeur,

(20) Gaillard, ouvrage cité, p. 30.

(21) Bacon, ouvrage cité, p. 282.

(22) Eloge anonyme publié par d'Houry, p. 277.

(23) De Villette, ouvrage cité, p. 31.

qu'« un bon Prince qui n'a jamais trompé les hommes devait être bien éloigné de vouloir tromper Dieu (24) ».

L'image, enfin, de Henri IV d'après ces témoins serait incomplète et gravement inexacte si l'on n'y joignait l'aspect sentimental. Henri devient un héros sensible et doux, prompt aux effusions, d'une bonté inépuisable et quasi débonnaire. Homme ami des hommes, plutôt que roi ami de ses sujets, il aimait la théorie de l'égalité naturelle, il se plaisait à vivre comme le plus humble paysan. Il n'ignorait pas non plus que l'innocence est l'apanage de ceux qui vivent au sein de la nature et il le proclamait. Il était enfin résolument pacifiste et tout dévoué au genre humain. Autant de traits qui méritent d'être précisés et qui se dégagent de l'étude de la dernière partie du XVIII^e siècle, celui de Rousseau, après ceux de Voltaire et de Quesnay.

(24) Bacon, ouvrage cité, p. 160.

IV. Henri IV, bienfaiteur de l'humanité

1. Le grand Dessein.
 2. La partie de chasse du roi Henri.
 3. La « sensibilité » de Henri IV.
 4. Henri roi-citoyen et mécène.
-

Loin des théoriciens et de leurs dogmes, plus assurés d'améliorer la société en ramenant l'homme à la nature, les amis et les admirateurs de Rousseau rêvaient à la bonté naturelle de l'homme, ainsi qu'à l'égalité primitive d'où sortit le Contrat social. Ils épanchaient leurs cœurs en périodes harmonieuses, et tout, à leur contact, devenait sensible et bon : Emile, les sauvages, les innocents habitants des campagnes, et Henri, qu'ils consentaient rarement à honorer du titre de roi.

La conformité entre Emile et Henri les frappait puissamment. Henri n'avait-il pas vécu dans des contrées agrestes, loin des cours et de leurs protocoles, parmi les paysans et les rochers, au sein — comme l'on disait avec émotion — au sein de la nature ? « Henri d'Albret, écrivait-on, se charge seul de ses premières années, ou plutôt il l'abandonne à la nature, la plus tendre des mères, la plus sage des institutrices (1). » On aimait à raconter les traits familiers qui accompagnèrent sa naissance : la chanson de sa mère, la gousse d'ail et le vin de Jurançon de son grand-père. On le suivait avec enthousiasme dans les montagnes où il s'aguerrit et forma, tout ensemble, son corps et son courage (2).

(1) Gaillard, ouvrage cité, p. 6. Remarque analogue dans Siméon d'Aix, Bacon, de Villette, de Navailles.

(2) « Les montagnes du Béarn furent son berceau, sa nourriture fut grossière... Ses jeux étaient des exercices violents qui fortifiaient son corps et son courage... Il bravait les saisons et voyait de près l'indigence. » La Harpe, ouvrage cité.

Par malheur, pensait-on, le contact des courtisans ne lui fut pas épargné; il le subit trop jeune pour résister victorieusement. Ses défauts, surtout ses passions amoureuses, furent imputés à la perversion de cette société.

Roi conquérant son royaume ou roi régnant en paix, Henri fit preuve d'une égale bonté, pour laquelle on l'aimait. Il ne fit la guerre que par nécessité, au fond il la détestait. Sans quoi, on ne l'eût pas célébré. Un de ses plus ardents panégyristes n'hésita pas à écrire, avec la simplicité de l'époque :

Je l'ai juré à l'humanité, jamais l'éloge des Conquérants ne souillera ma plume; je hais leurs talents funestes et leurs affreux succès; la guerre n'est à mes yeux que la plus ancienne, la plus honteuse et la plus horrible des extravagances humaines (3).

Et, ce disant, il se sentait en communion de sentiments avec Henri IV, car le roi au panache devint le roi au *Grand Dessein*, promoteur et zéléteur de la paix perpétuelle.

I. LA LÉGENDE DU GRAND DESSEIN

Maintenant que la grandiose rêverie de Sully a été analysée avec une rigueur impitoyable, il est bien superflu d'insister sur le caractère légendaire du dessein qu'elle prêtait au roi (4). Ce projet de découper l'Europe en quinze dominations, six héréditaires, six électives, quatre républicaines, réparties en cinq puissances catholiques, cinq luthériennes et cinq calvinistes, se faisant équilibre en tout, groupées en confédérations, pourvues de conseils provinciaux et dépendant d'un conseil général qui réglerait les différends entre souverains, entre souverains et sujets, et entre Etats : tout cela forme une étonnante utopie bien éloignée du tour d'esprit du roi Henri IV. On ne le voit guère patronnant cette Europe unifiée, réminiscence de l'Empire, préfiguration de la Sainte-Alliance et de la Société des Nations. L'ampleur, cepen-

(3) Gaillard, ouvrage cité, p. 4.

(4) Ch. Pfister, *Revue historique*, 1894.

dant, et l'audace du projet avaient proprement un caractère légendaire qui ne manqua pas de frapper les esprits et même de troubler les meilleurs. D'Aubigné, ami de Sully, fit place au Grand Dessein dans le tome III de son *Histoire universelle*, paru en 1620, ajoutant d'ailleurs que Henri IV voulait être empereur et qu'il se proposait d'arrêter les Turcs. L'idée de croisade subsistait donc en dépit de tout et contaminait la légende de Henri IV. Les *Mémoires* de Sully assurèrent un brillant avenir à la rêverie grandiose de leur auteur. A maintes reprises, dans son ouvrage assez désordonné, le ministre revenait à ces projets sans cesse plus chèrement caressés, il prodiguait les détails et les circonstances, sans craindre de se contredire, de multiplier les invraisemblances et même de commettre des faux.

Les historiens recueillirent ces propos, les admirèrent et les répétèrent, leur assurant ainsi un avenir flatteur. Péréfixe en est particulièrement responsable. Il accueillit volontiers ce *Dessein* qui lui parut grandir son personnage. Il voulut y trouver une nouvelle preuve de l'équité de Henri IV, car le roi de France « ne prenait pas un pouce de terre pour lui, tant s'en faut, il renonçait à ses justes prétentions sur le royaume de Navarre ». Il y voyait aussi une magnifique preuve de piété, puisque l'union des Etats de l'Europe eût été réalisée en vue d'une croisade contre les Turcs. L'auteur ne doutait pas de la possibilité du succès de pareille entreprise (5).

Après les nombreuses guerres du règne de Louis XIV et après les échecs qui marquèrent les dernières, les esprits revinrent, par une démarche naturelle, aux idées de paix et se plurent à imaginer une paix universelle et sans fin. L'abbé de Saint-Pierre a plus particulièrement exprimé ces pensées et ces désirs. Il ne faut pas s'étonner qu'il ait été fort heureux de se réclamer d'un patron aussi flatteur que Henri IV. Son célèbre *Projet de paix perpétuelle* portait pour sous-titre : *Abrégé du projet de paix*

(5) Péréfixe, ouvrage cité (B), p. 463. De l'Ecluse, dans sa nouvelle édition des *Mémoires* de Sully, s'est retranché derrière l'autorité de Péréfixe, livre 30, p. 228.

universelle, inventé par le roi Henri le Grand, approuvé par la reine Elisabeth, par le roi Jacques son successeur, par les républicains et par divers autres potentats (6). Bayle, dans son *Dictionnaire*, rapportait aussi les Grands Projets de Henri IV et les commentait favorablement (7).

A coup sûr, les panégyristes ne pouvaient manquer de reprendre et de développer le même thème. Rien ne marquait mieux la perfection de leur héros que l'égal développement de qualités contraires : Henri était à la fois grand stratège et grand ami de la paix. Gaillard, ému et enthousiasmé, conviait ses lecteurs à la reconnaissance et à l'admiration :

Peuples, revoyez ce plan de bonheur et de paix, ce monument de l'âme d'un bon Roi, arrosez-le de vos larmes; que vos vœux, que vos soupirs en demandent sans cesse l'exécution aux Rois qui vous gouvernent, au Dieu qui gouverne les Rois (8).

Le R. P. Corbin, prononçant au collège de La Flèche le traditionnel éloge de Henri IV, fondateur de cet établissement, prenait occasion du *Grand Dessein* pour condamner, en termes énergiques, la barbarie de la guerre :

« Tous les hommes sont frères, s'écriait-il; qu'ils laissent aux bêtes féroces la rage de se déchirer mutuellement. » Il décrivait ensuite, comme une vision bienheureuse, l'humanité réorganisée par les soins de Henri : « Les divers Peuples ne faisaient plus que des portions d'une même famille qui aurait le même esprit et que des lois générales réuniraient à un centre commun. » C'était, dans le droit international, l'apparition d'un principe nouveau : « La loi du plus fort était abolie [et]... faisait place à un Tribunal, où les différends des Rois devaient être jugés par la raison sur les principes de l'équité (9). »

Rousseau était heureux de trouver dans la personne de Henri IV une caution assurée :

(6) Abbé de Saint-Pierre, *Projet de paix perpétuelle*, éd. de 1728.

(7) Bayle, *Dictionnaire*, p. 1443, éd. de 1720.

(8) Gaillard, ouvrage cité, p. 31. La plupart des panégyristes prirent position, avec le même enthousiasme, en faveur du « Grand Dessein ».

(9) R. P. Corbin, *Eloge de Henri IV*, 1776, p. 36.

Je ne voudrais, pour prouver que le projet de république chrétienne n'est pas chimérique, que nommer son premier auteur, car assurément Henri IV n'était pas fou, ni Sully visionnaire (10).

Des hommes d'Etat et des philosophes se recommandèrent aussi du *Grand Dessein*, tels Necker et Kant (11). Enfin, lorsqu'au lendemain des longues guerres de la Révolution et de l'Empire tous les esprits et tous les cœurs aspirèrent à la paix, Henri IV parut à nouveau l'initiateur incomparable et le devancier illustre de la Sainte-Alliance. Mais la préoccupation des problèmes du moment intervenant toujours dans l'exposé du passé, un auteur se demandait, songeant à Henri IV :

Que dirait sa grande ombre s'il voyait aujourd'hui ce qui se passe, s'il trouvait son royaume allié au Turc... Qui sauvera la Grèce (12) ?

Quelques doutes cependant s'étaient élevés. Certains historiens avaient contesté la réalité de projets aussi démesurés, aussi inconsistants, aussi peu en accord avec la conduite politique de leur auteur supposé. S. Dupleix d'abord (13) et Girard (14) avaient suspecté les allégations de d'Aubigné. Quand Sully eut écrit, les doutes furent plus exceptionnels. Cependant le chantre le plus fameux de Henri, Voltaire, refusa de prendre au sérieux un projet si étonnant et dont personne ne parlait, ni Villeroi, ni les mémoires des hommes d'Etat, ni les archives d'Angleterre ou celles de Venise (15). Il est plaisant de constater que des critiques aussi importantes, faites par l'écrivain le plus influent sur l'opinion, sont demeurées vaines devant la légende. Le *Grand Dessein* ne cessa d'être attribué à Henri IV que le jour où M. Pfister étudia et critiqua les manuscrits de l'ouvrage de

(10) J.-J. Rousseau, *Œuvres complètes*, éd. de 1852, t. I, p. 622.

(11) Necker, *l'Administration des Finances*, Kant, *Zum ewigen Frieden*. Voir Pfister, articles cités.

(12) *Histoire de Henri IV*, Bibliothèque populaire, 1826, p. 120.

(13) S. Dupleix, *Histoire de France*.

(14) Girard, *Vie du duc d'Epéron*.

(15) Voltaire, *Critique de l'Histoire de Henri IV par de Bury. Œuvres complètes*, t. XXV, p. 476. Saint-Simon fut aussi réticent, *Parallèle...*, pp. 137 et 303.

Sully ! Mais, dans l'intervalle, ce dessein avait puissamment contribué à la réputation humanitaire du roi Henri.

II. LA PARTIE DE CHASSE DU ROI HENRI

Si bienfaisant qu'on déclarât son règne, ce n'était pas pour ses mérites de souverain qu'on appréciait Henri, mais bien pour ses qualités d'homme. On aimait surtout sa simplicité et la facilité avec laquelle, délaissant la Cour, il s'adressait au plus modeste de ses sujets et se plaisait en sa conversation. Le trait était plus vrai du prétendant au trône, du chef de parti guerroyant et ripaillant au gré des circonstances, contraint à demander ce qu'il ne pouvait exiger, que du roi, surtout dans la fin de sa vie. Peu importe, la légende s'en saisit et l'amplifia, voulant y voir une preuve d'attachement particulier au petit peuple — ce qui n'est pas prouvé — et un dédain pour les catégories sociales, impliquant la croyance à l'égalité naturelle qui place au même niveau le roi et tous ses sujets — ce qui est une erreur.

Voltaire avait noté cette « sorte d'égalité, sans laquelle il est facile à un prince d'oublier qu'il est né homme », mais il parlait de l'enfance agreste de Henri (16). Dans *la Henriade*, il avait chanté la simplicité du roi s'abritant dans les chaumières, mais il était loin de ce ton bonhomme et jovial, ému et sensible que l'on imagina dans la seconde moitié du siècle. Ce n'est plus Henri selon Voltaire, mais Henri selon Collé qui fut célébré jusqu'à la veille de la Révolution.

La comédie de Collé marque une date dans l'évolution de la légende de Henri IV. Elle rassemble les traits les plus saillants de la figure du roi, telle qu'on l'imaginait vers la fin du règne de Louis XV. Loin d'innover, elle reprenait les anecdotes les plus connues, mais elle leur prêtait la vie prestigieuse du théâtre.

(16) Voltaire, *Essai sur les guerres civiles de France, Œuvres complètes*, éd. de 1792. t. I. p. 279.

C'est là tout le secret d'un éclatant succès. Par contre-coup, la pièce même renforça la popularité de Henri IV, elle illustra la légende, tout en la déformant; dès lors, on se représenta le règne de Henri IV d'après *la Partie de Chasse*.

Pour établir un contraste, l'auteur mettait en scène *Conchine* au début du premier acte. Le favori se livrait à une vaine tentative de séduction auprès de la vertueuse fille du meunier de Lieursaint. Toute une paysannerie, assez conventionnelle, survenait ensuite pour chanter les louanges du « bon roi Henri », qui ne « refuse pas plus justice aux Petits qu'aux Grands », et pour célébrer les réformes de Sully.

Les courtisans, au contraire, privés de grands profits, tentaient ensuite de brouiller le ministre et son roi. C'était l'occasion de donner — d'après les *Œconomies royales* — la scène fameuse et touchante de la réconciliation. Sully se jetait aux genoux de Henri qui s'écriait :

Relevez-vous : ils vont croire que je vous pardonne.

L'acte le plus applaudi montrait le roi au milieu de ses chers paysans. D'abord incognito, alors qu'il s'était égaré au cours d'une partie de chasse. Réfugié chez le meunier de Lieursaint, il présidait au repas de famille (où l'on s'étonne de ne pas trouver la poule au pot). L'entrain le plus endiablé régnait quand survenaient Sully et la suite du roi. Le meunier et sa famille étaient tout émus à ce coup de théâtre, et la pièce s'achevait dans l'attendrissement général (17).

L'intention de l'auteur est clairement exprimée dans la préface : « C'est, si l'on veut me pardonner cette expression, le héros en déshabillé que j'ai essayé de peindre. » L'entreprise manquait d'originalité, car l'idée avait déjà été traitée au théâtre. Un Anglais avait écrit une pièce sur *Henri IV et le Peuple*, et elle avait été traduite en français. Sedaine s'en était inspiré pour

(17) Collé, *la Partie de Chasse du roi Henri*, comédie en trois actes. Paris, 1766.

écrire *Henri et le Fermier*, œuvre qui avait obtenu un grand succès et l'avait encouragé à composer un *Diable à quatre*.

La Partie de Chasse ne valait guère mieux que ces pièces. Le premier rôle est superficiel, l'auteur a surtout retenu « les façons de s'exprimer qui sont consacrées » — entendez les Ventre-saint-Gris — et il s'attachait à faire ressortir la « bonhomie admirable ». Les paysans parlaient un patois de fantaisie, que seul le jeu des acteurs pouvait rendre comique : « Morgué, Monsieu, disait le meunier, est-i qu'vous vous gaussez de nous, avec vos façons? Je savons vivre. Est-c' qu'vous nous prenaiss pour des cochons? Faut-il pas qu'un étranger il ait le mélieur siège donc? »

L'un des meilleurs gages de succès fut fourni par les chants consacrés. Le fils et la fille du meunier, accompagnés par Henri, chantaient tour à tour :

Si le Roi m'avait donné
Paris, sa grand'ville...

Charmante Gabrielle...

Enfin le roi lui-même donnait la fameuse chanson qui remontait — dit-on — à la campagne d'Ivry et qui figurait déjà dans les *Tricottets* :

Vive Henri quatre!
Vive ce Roi vaillant!
Le diable à quatre
A le triple talent
De boire et de battre
Et d'être un Vert-Galant!

J'aimons les filles
Et j'aimons le bon vin,
De nos vieux drilles
Répétons le refrain :
J'aimons les filles
Et j'aimons le bon vin.

Cette pièce fut jouée longtemps. Elle fut rééditée à diverses reprises et traduite en plusieurs langues. On l'arrangea en opéra-comique, et la partition fut écrite par Méhul.

L'influence de cette œuvre fut d'autant plus grande qu'on illustra plusieurs éditions de *la Partie de Chasse*. L'édition originale comporte de jolies gravures de Duclos; on y remarque Henri IV, empanaché, dans un salon Louis XV. Une autre édition, de 1766, contient quatre fines gravures de Gravelot. Dans la première Henry relève Sully; la seconde représente Henri IV arrêté par le meunier; une troisième dépeint l'enthousiasme général au cours du festin, alors que le meunier chante « Vive Henri IV »; la dernière est consacrée à la scène de la reconnaissance : « Quoi, c'est là notre Roy, notre bon Roy! » Moreau le jeune fit aussi une série d'illustrations pour *la Partie de Chasse*.

On représenta souvent Sully à genoux relevé par son roi. On se plut aussi à grouper, dans un festin cordial, au milieu d'une salle de chaumière, le roi et la famille du meunier. Le premier thème fut présenté aux Salons de 1779, 1783, 1785, 1787 et 1789 (18). Le second fut dessiné et gravé par Ph.-E. Pariseau en 1780 et exposé au Salon de 1783 (19). Une tenture des Gobelins, par Vincent, représentait dans un panneau Sully aux pieds de Henri IV, et dans un autre Henri IV soupant chez le meunier (20). Une gravure très sommaire, du type des images populaires, montrait aussi Henri en train de boire, avec cette légende : « Le roi boit (21). » Ce motif fut repris sous la Restauration, Nîger exposa une toile représentant le festin.

III. LA SENSIBILITÉ DE HENRI IV

Le concours de La Rochelle ayant été ouvert deux ans après la publication de la pièce de Collé, certains concurrents écrivirent comme des spectateurs qui ont applaudi aux représentations et qui en ont encore les principales scènes dans la mémoire :

O jours dignes d'être inscrits dans les fastes de l'humanité! où le plus grand roi de l'Europe se mêlait avec les derniers de ses sujets,

(18) J. Guiffrey, ouvrage cité, pp. 17, 26, 37, 38 et 39.

(19) Même ouvrage, p. 48. *Mercure de France*, juin 1780, p. 143.

(20) J. Locquin, *la Peinture d'Histoire de 1747 à 1785*, p. 283.

(21) J. Grand-Carteret, ouvrage cité.

où sous un toit rustique, il aimait à oublier les soins et l'éclat du trône, pour étudier la nature et retracer à ses yeux l'image toujours utile de la franchise et de l'innocence. Voyez comme il est de niveau avec ses hôtes rustiques, comme il partage leur joie innocente, comme il pleure avec eux, comme leurs intérêts sont les siens, comme il savoure ce pain grossier (22).

C'est la scène du festin et de la chanson !

Un autre décrit la scène de la reconnaissance :

J'aime à me représenter ces courtisans étonnés de reconnaître un grand Roi au fond d'une chaumière, ces paysans confus d'avoir reçu leur roi,... et Henri qui, les larmes aux yeux, leur sourit, les caresse, jouit de leur surprise, de leur amour et des bienfaits dont il les a comblés (23).

Un peu plus tard, un orateur ecclésiastique écrivait un éloge où le souvenir de Collé glissait cette affirmation aventurée :

Henri, déclarait-il, avait un caractère et un esprit qui « lui permettaient d'entrer dans la cabane du laboureur, de prendre part à ses fêtes rustiques et d'y jouir du plaisir délicat [*sic*] de s'entendre louer par ces âmes naïves qui ne savent énoncer que les sentiments qu'elles éprouvent (24) ».

Pendant toute la fin du XVIII^e siècle, il fut de mode de s'extasier sur la sensibilité de Henri. « Il semblait que la Nature se fût fait un plaisir de rassembler dans une même âme les vertus d'un grand Roi et la sensibilité d'un citoyen (25). » On le montrait gémissant sur les malheurs de la France : « Ah ! cette âme sensible n'avait pas besoin de ce spectacle pour s'attendrir ! » « Voyez, écrivait-on, cette âme douce et tendre (26). »

Mainte anecdote était rapportée pour en donner la preuve. Non seulement l'histoire de la *Poule au pot*, qui faisait l'objet de nombreux commentaires et que Gabisos illustra en représentant

(22) Lacoste, ouvrage cité, p. 32.

(23) Gaillard, ouvrage cité, p. 42.

(24) Corbin, ouvrage cité, p. 33.

(25) Costard, *L'Ame d'un bon roi*, 1775, p. 50.

(26) Corbin, ouvrage cité, pp. 22 et 28.

Henri distribuant la poule au pot aux enfants des paysans (27). Non seulement l'anecdote de Henri nourrissant les habitants de Paris qu'il assiégeait, mais quantité de traits où le roi paraît en toute simplicité parmi des paysans ou des marchands, dans leurs demeures ou dans les hostelleries. Pour en donner une idée, voici l'un des faits cités, aussi caractéristique par le style que par le fond :

Au sortir d'une escarmouche vive et sanglante, Henri trouve près du champ de bataille quelques soldats qui nageaient [*sic*] dans leur sang, privés de tout secours, mais respirant encore; aussitôt il met pied à terre, aide lui-même à les soulager, et, voyant que le linge pour bander les plaies allait manquer et que cependant le sang coulait encore, il déchire sa chemise et s'en sert pour l'étancher (28).

C'est ainsi qu'un amour ardent enflamme le cœur des Français en faveur de ce roi « bienfaiteur de l'humanité ».

IV. HENRI IV, ROI-CITOYEN ET MÈCÈNE

Au surplus, cette sentimentalité de Henri IV était accompagnée de convictions et de doctrines qu'on prêtait assez gratuitement au roi. Il aimait, disait-on, d'autant plus les Français que chacun d'entre eux, même le dernier des journaliers, était, non pas un sujet, mais un « citoyen ». Il croyait au dogme de l'égalité naturelle des hommes et il le prouvait par sa conduite :

Si nous le considérons dans la vie privée, écrivait Gaillard, son affabilité populaire oublie l'orgueil du rang et ne se souvient que de l'égalité des hommes; il respecte ses semblables, il les aime, il veut leur plaire et il cherche à s'en rapprocher... L'égalité naturelle des hommes, vérité vulgaire dans la théorie, moins reconnue dans la pratique, et surtout peu familière aux rois, fut pour Henri IV une vérité de sentiment, fortifiée par l'éducation. J'ignore si, en le voyant, le monde eût reconnu son maître, mais l'humanité eût reconnu son ami (29).

(27) J. Grand-Carteret, ouvrage cité, t. III, p. 19.

(28) Costard, ouvrage cité, p. 32.

(29) Gaillard, ouvrage cité, p. 40.

Il n'était pas éloigné, au dire de certains, d'une sorte de communisme. C'est du moins ce que donne à penser Robinet :

Henri IV donna l'exemple de cette simplicité qui devrait être le premier devoir des rois, parce que le luxe ne se sert des biens que pour leur complaire... Quand on songe que les biens de la terre appartiennent également à tous les hommes [*sic*], il faut être un fou barbare pour prodiguer et gâter les dons nourriciers que le Créateur n'a répandus qu'en faveur de la communauté générale.

Le même auteur attribue même à Henri, sans doute comme conséquence logique de ces théories, l'application de lois agraires :

Plus le souverain, à l'exemple de Henri IV, morcellera les grandes possessions à l'avantage de ceux qui n'ont rien, plus il divisera les terres...

Enfin, suprême éloge, Robinet fait de Henri IV une sorte de roi républicain :

Il eut la gloire enfin d'assurer la liberté de la Hollande, en se déclarant son allié. Il était digne du grand cœur de Henri IV de contribuer ainsi à l'établissement d'une république naissante qui avait combattu les tyrans avec tant d'intrépidité (30).

Les philosophes n'auraient pu prôner un prince, si pourvu de qualités qu'il fût, dont le règne n'eût pas été un véritable mécénat. Certains se risquèrent à présenter un Henri IV lettré. Leur tentative échoua, on savait trop que Henri « abhorrait la lecture (31) ». L'idée cependant sera reprise, avec plus de succès, sous la Restauration. Du moins fit-on observer que Henri fut un grand bâtisseur et qu'il aima les artistes. Dès son règne, certaines constructions inauguraient le style classique, le château neuf de Saint-Germain annonçait Versailles, l'art des jardins et des parterres d'eau s'y mariait avec les grottes et les mécaniques ou automates qui plaisaient si fort au xvii^e et au xviii^e siècle. La

(30) Robinet, ouvrage cité, p. 370 et suivantes.

(31) Costard, ouvrage cité, p. 20; — De Bury, ouvrage cité, *passim*; — La Beaumelle, *Examen de l'Histoire de Henri IV par de Bury*, p. 26.

place Dauphine et la place Royale préparaient les ensembles que l'on goûta aussi beaucoup par la suite, bien qu'on les réalisât autrement. Le palais du Louvre avait aussi largement bénéficié du règne de Henri qui construisit la galerie de jonction avec les Tuileries. En somme, il était aisé de représenter ce prince comme un ami des arts (32).

Ce qui touchait davantage les philosophes, c'était naturellement la protection accordée aux lettres. Il ne leur était pas indifférent que Henri IV eût fondé la Bibliothèque royale. Déjà Péréfixe avait montré que le roi, bien qu'il ne fût pas « extrêmement savant », aimait « les gens de lettres (33) ». Ce point parut mériter une démonstration et un hommage dont Brizard se chargea. Il rédigea un ouvrage sur *l'Amour de Henri IV pour les Lettres*, qui fut assez goûté pour mériter plusieurs éditions, mais qui est plus habile que vraiment concluant (34).

A la fin du XVIII^e siècle, Henri IV apparaissait donc comme « le plus grand de nos rois (35) », comme un roi-citoyen, comme le meilleur des hommes. Une apothéose vint couronner cette transformation. Le Vert-Galant, déiste et détaché des confessions religieuses, fut honoré et invoqué comme un dieu.

(32) G. Brière, *l'Architecture en France sous le règne de Henri IV*, t. V 2 de *l'Histoire de l'Art* d'André Michel.

(33) Péréfixe, ouvrage cité (B), p. 470.

(34) Brizard, *De l'amour de Henri IV pour les Lettres*, Paris, 1785, in-12.

(35) Diderot, article Henri IV dans la *Grande Encyclopédie*.

V. Le Culte de Henri IV

1. Le culte littéraire.
 2. Cérémonies et manifestations : La Flèche, le Pont-Neuf, Saint-Denis
 3. Louis XVI est associé au culte en l'honneur de Henri IV.
-

I. LE CULTE LITTÉRAIRE

A mesure que l'esprit philosophique s'est étendu, le souvenir des qualités aimables et excellentes de Henri IV est devenu plus cher aux Français... On peut même dire que, depuis vingt-cinq ans, l'amour de la nation pour Henri IV est devenu une espèce de culte et de religion. On ne prononce pas ce nom sans attendrissement et sans vénération, et toute l'Europe semble partager cette passion (1).

Cette lettre de Grimm, datée de mars 1773, fait remonter aux environs de 1750 la popularité de Henri IV, et elle atteste l'existence d'une sorte de culte en l'honneur de ce roi. Ce témoignage n'est pas isolé; dès 1768 la plupart des auteurs d'*éloges* signalaient l'amour des Français pour le roi Henri. Lacoste écrivait en tête de son œuvre :

Si l'amour des peuples est une récompense digne d'un grand Roi, la France ne sera point accusée d'ingratitude envers Henri le Grand... Au seul nom de Henri IV les cœurs français tressaillent. Aux pieds du trône comme au sein des villes, sous la tente du soldat comme sous la chaumière du laboureur, le souvenir de ce bon roi arrache encore des larmes d'attendrissement (2).

Siméon d'Aix affirmait aussi l'universalité de l'amour des Français pour Henri IV : « O mon père! c'est ainsi que vous

(1) Grimm, *Correspondance*, mars 1773, t. VIII, p. 161, de l'édition de 1830.

(2) De Lacoste, ouvrage cité, p. 1.

aiment vos enfants, et leur amour est le gage de celui que les générations futures vous témoigneront à leur tour (3). » Gaillard invoquait le roi en ces termes : « Ombre adorée, ombre sans doute heureuse, jouis de ce spectacle, vois tous les Français s'attendrir encore à ton nom et pleurer à ton souvenir (4). » Quant à Navailles, il souhaitait que chaque Français eût chez lui une image de Henri IV (5).

Lorsque l'Académie royale des Belles-Lettres de La Rochelle décerna le prix attribué au meilleur *Eloge de Henri IV*, Mercier du Paty fit cette comparaison : « Un Spartiate entendait louer Hercule; louer Hercule! s'écria-t-il; eh! qui est-ce qui le blâme? Ne devrions-nous point craindre aujourd'hui ce reproche énergique (6)? »

Toute la France partageait cet attachement et cet enthousiasme des Rochelois. A Pau, on montrait avec orgueil le berceau du Béarnais; on publia, en 1788, la *Harangue du peuple béarnais présentant, à Pau, le berceau de Henri IV au duc de Guiches*. En Anjou, on proclamait Henri « le plus grand roi qui ait jamais gouverné la France (7) ». Tandis qu'en Normandie on comparait Henri au duc Raoul, l'un supplantant l'autre dans l'amour du peuple, à tel point qu'on « invoquait le nom de Henri dans les grands besoins et que son souvenir était une consolation pour le pauvre (8) ».

Seule, cette popularité explique la floraison exubérante d'ouvrages évoquant Henri IV : « Plus de cinquante historiens et plus de cinq cents panégyristes ou poètes ou orateurs ont parlé de ce prince avec éloge... », déclare Moréri dès 1759 (9). Les auteurs spéculèrent sur la popularité de Henri pour multiplier les œuvres, notamment des pièces de théâtre, dont le succès pa-

(3) Siméon d'Aix, ouvrage cité, p. 1.

(4) Gaillard, ouvrage cité, p. 46.

(5) De Navailles, ouvrage cité, p. 86.

(6) *Eloge de Henri IV*, La Rochelle, 1786.

(7) *Mémoire de l'Assemblée provinciale d'Anjou contre les prétentions de celle de Maine*. — *Province du Maine*, 1909, p. 414.

(8) *Henri IV peint par lui-même*, 1787.

(9) Moréri, *Dictionnaire*, p. 590.

raissait assuré à l'avance. Grimm, énumérant, en novembre 1774, quelques-unes des pièces consacrées à Henri, remarquait qu'on jouait à la fois *la Partie de Chasse*, aux Français, et *la Bataille d'Ivry*, de du Rozoy, à la Comédie Italienne :

Nous reverrons donc notre héros partout, déclarait-il, et nous ne le verrons jamais assez. En rendant aux deux drames qui occupent actuellement la scène toute la justice qui leur est due, il faut avouer que leur succès tient plus au choix du sujet qu'au mérite de l'exécution. C'est l'adoration qu'inspire le seul nom de Henri IV qui nous y fait trouver un intérêt si vif et si touchant (10).

II. CÉRÉMONIES ET MANIFESTATIONS EN L'HONNEUR DE HENRI IV

Les témoignages épistolaires ne suffiraient pas à prouver l'existence de ce culte, il y faut joindre des exemples de manifestations en l'honneur du roi. Les représentations théâtrales en fournirent parfois l'occasion : à Verdun, au cours d'une soirée où l'on jouait *la Partie de Chasse*, le public reprit en chœur le refrain « Vive Henri IV (11) ». Parfois c'était une cérémonie traditionnelle qui donnait lieu à des épanchements.

A La Flèche, où reposait le cœur de Henri IV, on célébrait chaque année, le 4 juin, un solennel anniversaire, appelé *Henriade*, en souvenir de l'arrivée du cœur, le 4 juin 1610. Une procession, à laquelle participaient les diverses autorités, se déroulait du collège à l'église de la ville; on prononçait une oraison funèbre, et des écoliers donnaient lecture de pièces dédiées à la mémoire du roi. Les oraisons étaient écoutées avec recueillement

(10) Grimm, *Correspondance*, t. X, p. 508. Un peu plus loin Grimm apprécie plus sévèrement la pièce de du Rozoy. Ce drame lyrique en trois actes sur la bataille d'Ivry, mêlé d'ariettes et accompagné d'une musique de Martini, « n'est qu'une espèce de centon de tous les bons mots de Henri IV, souvent mal appliqués et toujours mal enchâssés » (p. 510). Le succès incita pourtant les auteurs à monter, en 1775, une pièce sur la *Réduction de Paris*. La Comédie italienne donna, en 1783, un *Henri d'Albret ou le Roi de Navarre*, que Grimm considère comme une « rapsodie pleine des plus insipides trivialités » (*Correspondance*, t. XIII, p. 278).

(11) Grimm, *Correspondance*, t. XIII, p. 278.

et même avec attendrissement. Un ancien élève affirme qu'à la fin du XVIII^e siècle, « au moment de l'assassinat, on entendait des sanglots et des gémissements, tout était en larmes (12) ».

Le cœur de Henri IV était parfois l'objet de pèlerinages. Un visiteur fit connaître avec indignation que l'insigne relique était déposée, sans le moindre égard, dans un coin empoussiéré de la sacristie. Ce scandale, rapporté par Grimm (13), donna lieu à une enquête, par ordre du comte de Provence. On s'aperçut alors qu'un sacristain malicieux avait montré au visiteur le simulacre de plomb que l'on plaçait en haut du catafalque à chaque service annuel, et non les reliques qui se trouvaient toujours à leur place dans la chapelle (14).

A vrai dire, La Flèche était trop éloignée, trop petite et trop paisible pour que le culte y prit d'imposantes proportions. La statue du Pont-Neuf, quoique dépourvue de reliques, était en bien meilleure place.

Cœurs français, qui demandez l'éloge du bon roi, voulez-vous l'entendre? Arrêtez-vous au pied de cette statue que l'amour a élevée au centre de la capitale, et lisez dans tous les regards combien sa mémoire est adorée! Le recueillement de cet homme qui contemple et qui se fait; cette mère empressée qui montre Henri IV à son jeune enfant; cet infortuné qui lève les mains au ciel et qui soupire en silence; ce respect universel d'un peuple sensible qui lui sourit; que dis-je? Cet hommage non moins vif des étrangers devenus citoyens en ce moment; tout le monde est d'accord pour le regretter et le bénir, comme s'il vivait encore, comme si le fil de ses jours avait pu s'étendre jusqu'à nous (15).

Ce n'était pas là pur développement littéraire, mais simple raccourci d'événements authentiques. La statue était habituellement entourée de marchandes d'oranges, de citrons, de figues, de melons et autres comestibles; elles s'intitulaient « dames de Henri IV »; Queverdo leur a consacré une aimable gravure (16).

(12) De Vaublanc, *Mémoires*, t. I, p. 53.

(13) Grimm, même ouvrage, t. VIII, p. 161.

(14) De Montzey, *Histoire de La Flèche*, t. II, p. 160.

(15) Robinet, ouvrage cité, p. 353.

(16) F. Boucher, *le Pont-Neuf*, t. II, planche 27.

Les mendiants ne manquaient pas dans ces parages; l'un d'eux, à la fin du siècle, chantait la chanson « Vive Henri IV ». A chaque couplet, il demandait un sou « pour l'amour de Henri IV »; cela lui réussissait mieux, dit-on, que lorsqu'il le demandait pour l'amour de Dieu (17).

Le caractère religieux, essentiel au culte, n'est assurément pas là, mais il a existé. Il en subsiste un témoignage ayant trait à la statue du Pont-Neuf; il est dû à Voltaire. Celui-ci fit, en 1766, une épître « Sur ce qu'on lui avait écrit que plusieurs citoyens s'étaient mis à genoux devant la statue équestre de ce prince [Henri IV], pendant la maladie du Dauphin (18) ».

Un fait du même ordre eut lieu, deux ans plus tard, à Saint-Denis. Le Franc de Pompignan, évêque du Puy, prononçait dans la basilique l'éloge funèbre de la reine, épouse de Louis XV. Sans doute son éloquence manquait-elle de chaleur? Il arriva qu'une cinquantaine d'auditeurs se détachèrent de l'assemblée pour se rendre au tombeau de Henri IV. « Ils se mirent à genoux autour du cercueil, y répandirent des larmes, on entendit des exclamations, jamais il n'y eut de plus véritable apothéose (19). » Ce fait, relaté par Voltaire, fut recueilli par d'autres.

La Harpe et Robinet dépeignent cet hommage en termes émus. Le premier montre l'afflux des « hommes de toute condition, de tout âge », entourant le « cercueil défiguré » et le couvrant de baisers et de larmes (20). Le témoignage de Robinet est plus intéressant, car il est présenté comme émanant d'un témoin oculaire :

Je dirai ce que j'ai vu. On avait ouvert ces augustes souterrains où l'on dépose avec pompe la dépouille mortelle de nos rois... On passait près de Louis XIV, et on disait : « Voilà Turenne. » On s'arrêtait aux pieds de Charles V et de son connétable. On distinguait Louis XII. Mais dès qu'on avait rencontré le cercueil du héros de la France [Henri IV] on arrêtait ses pas, on ne le quittait plus. J'ai vu une

(17) Babeau, *Paris en 1789*, p. 88; — Mercier, *Tableau de Paris*; — F. Boucher, *le Pont-Neuf*, t. II, p. 122.

(18) Voltaire, *Épître XCVI*, Œuvres, t. X, p. 387.

(19) Voltaire, *Essai sur les Mœurs*, Œuvres, t. XII, p. 562.

(20) La Harpe, ouvrage cité, p. 39.

troupe de citoyens, environnant ce tombeau, garder un religieux silence, s'approcher avec attendrissement, porter une bouche sur le plomb qui renfermait ces restes précieux (21)...

Cette scène théâtrale, et même romantique, fut fixée par le burin de B.-L. Prévost. Il composa un frontispice pathétique à la plaquette de La Harpe : dans un caveau très sombre un moine porte une torche qui éclaire une tombe, la foule se presse autour de lui et afflue par un étroit escalier de côté. Les physionomies sont prodigieusement expressives et manifestent l'admiration, la tendresse ou la méditation (22).

III. LOUIS XVI EST ASSOCIÉ AU CULTE EN L'HONNEUR DE HENRI IV

L'avènement de Louis XVI eut lieu au temps où la popularité de Henri IV était extrême. Elle fut l'occasion d'un parallèle flatteur et spontané. Une main inscrivit sur le socle de la statue du Pont-Neuf :

Resurrexit

Il fut de mode d'appeler Louis XVI le nouvel Henri; Turgot put passer, un moment, pour un nouveau Sully. Collé jugea qu'il était de son devoir de souligner ce rapprochement. Il écrivit, à ce propos, une pièce de circonstance, d'ailleurs assez médiocre (23).

(21) Robinet, ouvrage cité, p. 378. En dépit des imprécisions du contexte, il paraît bien que ces trois témoignages se rapportent à la même scène.

(22) Ce débordement de sensibilité tient plus à l'époque qu'à la personne du roi Henri qui en fut l'objet. Des scènes analogues se déroulèrent ailleurs, en l'honneur d'autres rois. Diderot a raconté cette inauguration de la statue équestre du roi de Danemark, à Copenhague, en juillet 1762. Le peuple acclama le roi qui vint à la cérémonie, le roi se précipita au milieu de son peuple, en criant : *Vivent mes sujets, vivent mes amis, vivent mes enfants!* et embrassa tout ceux qu'il rencontrait. (Diderot, *Œuvres*, t. XIX, p. 79. Voir Monglond, *le Prérromantisme français*, Grenoble, 1930, t. II, p. 405.)

(23) Collé, *un Roi de vingt ans*. Voici le ton, d'après Lenient, *la Poésie patriotique en France*, p. 89 :

« Viens, déité de la France,
Gaité de nos bons aïeux...
Toi dont fut le modèle
Le bien-aimé de Paris
Qui tutoyait Gabrielle
Et jurait Ventre-Saint-Gris. »

La plupart des chantres de Henri IV crurent nécessaire d'associer le nouveau roi à la popularité de son aïeul. Ils dirent, avec le R. P. Corbin : « Un monarque bienfaisant monte-t-il sur le trône? Nous croyons voir renaître Henri pour se charger du soin de notre félicité (24). » Cette allusion était, à La Flèche, plus justifiée qu'ailleurs, puisque Louis XVI réorganisa, au profit des Doctrinaires, le collège fondé par Henri en faveur des Jésuites. C'est pourquoi on peut voir, aujourd'hui encore, au Prytanée, un joli buste de Louis XVI, en marbre, portant cette inscription :

NOBIS ALTER HENRICUS. 1780.

Les artistes se plurent à unir dans un même hommage Henri IV et Louis XVI. On avait parfois représenté côte à côte Henri IV, Louis XIII et Louis XIV, le *Père du peuple*, le *Juste* et le *Grand* (25). On avait aussi accolé les effigies de Henri IV et de Louis XV (26). Mais ce n'était qu'incidemment et dans des gravures fort peu nombreuses. L'union de Henri et de Louis XVI fut au contraire le sujet d'estampes multiples. On représentait volontiers le roi Henri comme le mentor du nouveau souverain, comme dans cette gravure anonyme où Minerve empanachée, tenant le bouclier à tête de méduse, présente à Louis XVI le portrait de Henri IV porté par la Renommée volant devant son temple. Au pied, une foule de sujets tendent les bras de désir et de reconnaissance (27). Parfois, c'est Henri lui-même qui prodigue ses conseils à son jeune descendant :

Ami de la sagesse et de la vérité,
Tu chéris les vertus et crains la flatterie.
Persévère, mon fils! Chaque instant de ta vie
Est un pas que tu fais vers l'immortalité (28).

(24) R. P. Corbin, ouvrage cité, p. 2.

(25) *Portraits de Henri IV*, t. I.

(26) *Collection Hennin*, t. CVII.

(27) *Portraits de Henri IV*, t. III.

(28) Gravure de Massard, 1776, *Collection Hennin*, t. CVII. On trouve aussi *Henri IV montrant la Vérité à Louis XVI*, par Texier, *Coll. Hennin*, t. CXX.

On rassemblait volontiers dans un même hommage les portraits des trois rois les plus chers à leur peuple : Louis XII, Henri IV et Louis XVI, ou, comme l'on disait, « les trois amis du peuple ». Parfois la légende se permettait un calembour ridicule : « Douze et Quatre font Seize. » Bien souvent, le roi Henri recevait seul les louanges, et la légende ne se rapportait qu'à lui (29).

La naissance du dauphin fut l'occasion d'une composition analogue : Queverdo figurait la France offrant le dauphin à Henri IV (30).

Quant aux portraits consacrés au seul Henri, ils sont innombrables. M. Locquin a signalé une dizaine de toiles consacrées à ce roi, uniquement entre les années 1777 et 1785 (31). On ne pourrait énumérer toutes les estampes et gravures (32).

En somme, comme on aimait à le répéter, à la veille de la Révolution Henri était vénéré comme :

Le meilleur des mortels et le plus grand des Rois (33).

(29) Plusieurs de ces gravures se trouvent dans les *Portraits de Henri IV*, t. I, II et III. L'un est signé Ambroise Hu.

(30) *Portraits de Henri IV*, t. II.

(31) J. Locquin, *la Peinture d'Histoire en France de 1747 à 1785*, p. 283.

(32) Voir par exemple *Portraits de Henri IV*, t. I. On trouve aussi Henri IV et Sully doublés de Louis XVI et Necker, *Coll. Hennin*, t. CXX.

(33) *Portraits de Henri IV*, t. II. Jannot *pinxit*, J.-M. Duchesne *sculpsit*.

III. LES VICISSITUDES
DE LA DYNASTIE DES BOURBONS
ET DE
LA MÉMOIRE DE HENRI IV

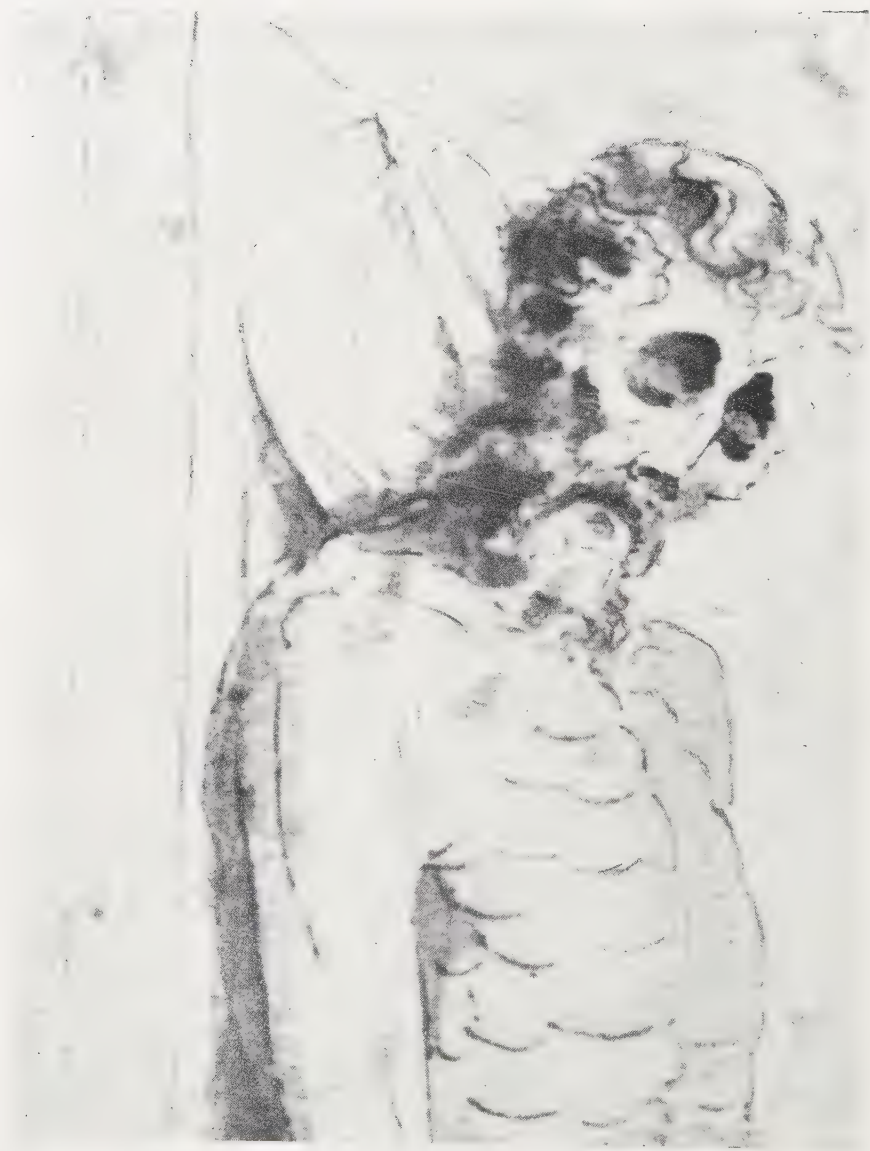
HENRI IV SOUS LA RÉVOLUTION



L'effigie du pont de l'arche, sur lequel se trouve le tombeau de Henri IV, par Delaune.
)) HENRI IV))
)) Pédre))
)) au Roi))
La révolution des mains sacrilèges profanèrent les tombeaux de l'alliance de 1793, on en découvrit un caveau d'où l'on

Henri IV dans la crypte de Saint-Denis.

Henri IV exposé après l'exhumation.



I. Les tribulations de la mémoire et des reliques de Henri IV pendant la Révolution et l'Empire

1. **Henri IV** patronne la révolte parlementaire et nobiliaire.
 2. **Henri IV** compromis par le discrédit de la royauté : destruction de la statue, du berceau et du cœur.
 3. **L'exhumation : Masques et reliques.**
 4. **Napoléon restaure la mémoire de Henri IV.**
-

Encore qu'on affectât assez généralement, au cours du xviii^e siècle, de distinguer, en Henri IV, le « meilleur des mortels » indépendamment du « plus grand des rois », il n'était guère possible d'oublier complètement la qualité de souverain qu'avait conquise le Béarnais. Premier roi de la branche des Bourbons, il devait participer à l'histoire de sa dynastie, et tout ce qui précède montre comment les événements successifs avaient favorisé les transformations de la figure du roi défunt et l'enrichissement de sa légende.

A vrai dire, le roi Henri n'était pas forcément lié aux actes de ses descendants; on put souvent le rencontrer dans l'opposition, inspirateur ou masque des pamphlets. Jamais, cependant, l'avenir de sa lignée n'avait été compromis, et n'avait risqué, par contre-coup, de compromettre la popularité du premier roi Bourbon. A partir de 1789, il en fut tout autrement; les événements, peu à peu, accentuèrent le divorce entre le roi et la nation; puis la royauté même fut attaquée et renversée.

Pendant une première période, jusqu'à la fin de 1792, il fut assez facile de dissocier le souvenir de Henri IV et les actes de

Louis XVI. Mais, quand le principe même de la royauté fut rejeté, le roi Henri fut en mauvaise posture.

Il est curieux de marquer les hésitations des hommes au pouvoir et de l'opinion publique. Henri jouit encore de trop de popularité pour être traité comme un vulgaire tyran, mais, comme le temps des privilèges est révolu, il ne peut y avoir, en sa faveur, d'exception aux mesures qui frappent les rois et leurs monuments commémoratifs. Henri subit donc les mêmes avanies, les mêmes profanations que les autres rois de France. Cependant la légende l'enveloppe encore et chacun des actes qui le frappent devient le point de départ d'une légende nouvelle et toujours élogieuse.

Au lendemain de la Révolution, les Bourbons revenus adoptèrent Henri IV comme leur patron et leur héros tutélaire. Cette situation officielle fut fatale à Henri IV; la dynastie l'entraîna dans le discrédit qui la frappait. Le peuple, fasciné par la figure et la vie également prodigieuses de Napoléon, se passionna pour une autre légende et, peu à peu, oublia les rois. Henri pouvait donc entrer dans le grand repos de l'Histoire. Il l'avait bien gagné après une vie posthume qui avait duré plus de deux siècles.

I. HENRI IV PATRONNE LA RÉVOLTE PARLEMENTAIRE ET NOBILIAIRE

Lors des premiers grands mouvements d'opinion qui préparèrent la Révolution, Henri IV était au comble de sa popularité. Aussi fut-il adopté par les partisans des réformes qui le firent à nouveau passer dans l'opposition.

La statue du Pont-Neuf fut associée à quantité de manifestations : tour à tour les mannequins des chanceliers et ministres, Maupeou, Calonne, Brienne, Lamoignon, furent brûlés sur la place Dauphine. Le corps de garde fut parfois incendié du même coup (1).

(1) Mallet du Pan, *Mémoires*, éd. Sayous, t. I, p. 154; — F. Boucher, *le Pont-Neuf*. Paris, 1926, in-4°, t. II, p. 32 et suivantes.

En 1788, la basoche arrêta les carrosses et contraignait leurs occupants à saluer le premier roi de la dynastie. Niquet a composé une amusante gravure, d'après les dessins de Veny et Girardet, pour rappeler ces incidents. Les pamphlets firent à nouveau parler *le Roi de bronze* qui confia ses réflexions à *la Samaritaine*, sa commère :

Vous ne m'empêcherez pas de trouver tout à fait plaisant qu'une poignée de polissons exigent que tous les passants, de quelque condition qu'ils soient, fléchissent le genou devant ma grille dévotement illuminée. J'aimais surtout à m'entendre bénir par les bouches roses de nos aimables Françaises : « Vive Henri IV ! » s'écriait leur voix touchante...

Cependant, ce qui m'a le plus amusé,... ce sont... ces saints individus, ces Ligueurs implacables, bénissant de leur bouche adultère mon nom et celui de mon frère Necker, après nous avoir tant de fois persécutés l'un et l'autre (2)...

Est-ce aux environs du Pont-Neuf que se déroula cette cavalcade qui représentait Henri IV et ses principaux compagnons ? Elle eut le plus grand succès, au carnaval de 1788, jusqu'au moment où « les cavaliers historiques se prirent de querelle avec d'autres masques et se battirent, avec eux, à coups de poing et de bâton (3) ».

En province, la légende henricéenne prenait le même tour subversif. N'étaient-ce pas les *patriotes* de Bordeaux qui faisaient représenter *la Partie de Chasse* au Grand Théâtre ? Les rondes étaient bissées, les moindres allusions possibles aux événements du jour étaient chaleureusement applaudies. Sept représentations eurent lieu en 1788. Celle du 2 septembre fut montée pour fêter le retour de Necker ; toute la salle répéta le chant : « Vive Henri IV ». La rentrée des parlements donna lieu à une nouvelle représentation, le 20 octobre. Elle fut agrémentée de couplets d'actualité insérés dans la pièce. Au même moment, plusieurs

(2) *Henri IV et la Samaritaine, entretien de six minutes*, s. l. n. d., in-8°. Pamphlet politique en faveur de Necker et des protestants, hostile à Calonne, « le réfugié de Londres », autant qu'à Brienne, « ce grand-prêtre ».

(3) Babeau, *Paris en 1789*, p. 65.

autres pièces étaient jouées, toujours en l'honneur de Henri, symbole d'une monarchie libérale : *le Seigneur bienfaisant*, *Henri IV aux Champs-Élysées*, *le Retour désiré* ou *le Berceau du roi Henri* (4).

Les cahiers de doléances évoquèrent avec émotion le souvenir du roi si fameux et l'unirent aux louanges qu'ils adressaient à Louis XVI. Les habitants de la ville de Sillé-le-Guillaume célébraient Louis XVI « le Bienfaisant,... marchant sur les traces de Louis XII et du bon et grand Henri IV (5)... ». Les paysans de Brûlon honoraient le roi du titre, un peu bizarre, de « second Henri IV (6) ». Les fabricants de couvertures de Montpellier demandaient qu'on élevât, en face de la statue de Henri IV, sur le Pont-Neuf, celle de Louis XVI, « entourée de Français qui auront à leurs pieds mille fers brisés et épars (7) ».

Le *Cheval de bronze* reprit la parole pour commenter les événements politiques. Il rappelait « l'amour du brave Ecuyer », son maître, pour tous les Français; il conseillait de « précipiter l'engance financière, la fausse Noblesse, le vil Froc et la Robe, dans le limon fangeux de la Seine »; le tout pour la satisfaction du « héros bien-aimé des Français (8) ». Le pamphlet signalait la persistance des manifestations, à la statue, en l'honneur du roi : « Il me semble quelquefois partager les hommages publics que lui rendent, sur ce pont, des cœurs encore patriotiques. »

Les circonstances donnèrent bientôt une couleur tragique à ces démonstrations. Ainsi, le 14 juillet, lorsqu'une pique présenta la tête du gouverneur de la Bastille, de Launay, à la statue du roi Henri (9). La joie, cependant, n'abdiquait pas ses droits : la fête de la Saint-Henri, le 15 juillet 1789, fut encore célébrée.

(4) Courteault, *la Révolution et les Théâtres à Bordeaux*, p. 19 et suivantes.

(5) Termeau, *Une petite ville sous l'Ancien Régime : Sillé-le-Guillaume*, p. 159.

(6) Bellée, *Cahier de doléances du Maine*, t. I, p. 265.

(7) D. Mornet, *les Origines intellectuelles de la Révolution*, p. 427.

(8) *Harangue du cheval de Henri IV à tous les ânes de France, interrompue par un coup d'éperon du héros qui le monte*, s. l., 1789.

(9) Funck-Brentano, *les Secrets de la Bastille*, p. 113.

Lorsque Louis XVI, ramené de Versailles, fut salué par Bailly, le souvenir de Henri IV fut évoqué dans la harangue : « Henri IV avait reconquis son peuple, déclara Bailly; ici, le peuple a reconquis son roi (10). »

L'année 1789 fut même proposée, par un anonyme, pour célébrer une fête grandiose, extraordinaire et irréalisable, en l'honneur du deuxième centenaire de l'avènement de Henri IV au trône de France. Les circonstances politiques devaient lui conférer une valeur symbolique incomparable : « Le sens de ce milliaire n'échappera à personne. » Un monument nouveau, vaste rotonde à double rang de colonnes formant promenade couverte, exalterait les qualités et les vertus du roi, sa bonté surtout. Il servirait de véritable temple consacré au culte de Henri. Un autel serait placé au centre, avec la statue du prince; « point de grille, point de balustrade,... que l'homme simple et vrai... puisse embrasser ses genoux, verser des larmes de joie à ses pieds et l'implorer, dans l'effusion de son cœur, comme un dieu tutélaire et secourable ».

L'inauguration de ce monument serait effectuée par Louis XVI, accompagné des souverains de l'Europe, « en personne ou par leurs ambassadeurs ». Il commémorerait, en effet, l'auteur du grand dessein, le pacificateur de l'Europe, le « roicitojen cher à l'humanité entière ». Cette auguste assemblée procéderait au couronnement de la statue qui recevrait une « couronne civique (11) ». Ce bon anonyme pensait ainsi consommer l'apothéose de Henri IV!

Le Béarnais traversa donc sans encombre les débuts de la Révolution. Le 15 juillet 1790, en l'honneur de la Saint-Henri, les habitants de la place Dauphine élevèrent encore un autel devant Henri IV; ils illuminèrent la statue et chantèrent le *Te Deum*, en présence du clergé de la paroisse, du bataillon du district et des autorités civiles. Les chants et les danses se pro-

(10) Sagnac, *la Révolution; Histoire de France contemporaine* de Lavissee, t. I, p. 55.

(11) *Projet d'un monument à la gloire de Henri IV*, s. l., 1789, in-8°, 15 pages.

longèrent toute la nuit. Ainsi Henri participait à l'enthousiasme de la fête de la Fédération (12).

Un peu plus tard, le 22 août 1790, les « fidèles Béarnais » rédigèrent une requête à Louis XVI, pour le prier de conserver dans son domaine le château où naquit « leur bon, leur cher Henri,... étant nécessaire que le berceau du Roi qui sauva la France reste la propriété de celui qui la régénère (13) ».

Les écrivains publiaient toujours d'élogieuses vies du roi Henri, où tous les traits précédemment observés se retrouvent intacts. L'un d'eux consacra même deux volumes à l'*Education de Henri IV* (14). Il notait encore le caractère rustique des premiers ans, mais il insistait sur la jeunesse studieuse, développant ainsi un thème jusqu'alors ignoré, mais dont l'avenir devait être aussi brillant qu'injustifié.

Les artistes ne boudaient pas davantage le roi à la mode. L'un d'eux, Ransonnette, qui s'intitulait « grenadier volontaire de la section de Sainte-Genève », composa un tableau assez pathétique sur le retour de Henri IV au Louvre après l'assassinat (15).

L'habitude d'associer le bon roi aux divers événements d'actualité aboutit parfois à des résultats un peu paradoxaux. Lors de la pétition du Champ de Mars, le 17 juillet 1791, alors qu'on demandait la déchéance de Louis XVI, le peuple affubla la statue de Henri IV d'une écharpe municipale, lui mit au côté une cocarde nationale et posa sur la tête une couronne (16).

Le 18 septembre 1791, quand on célébra la fête de la Constitution, une grande mise en scène fut organisée autour de Henri IV. On décora la statue et ses approches. Des rochers artificiels furent placés devant le piédestal. On pouvait y lire cette inscription :

(12) J. Tiersot, *Fêtes et Chants de la Révolution*, p. 46.

(13) De Vaissière, *Histoire de Henri IV*, p. 701. Voir, dans Barthéty, *le Berceau de Henri IV*, 1893, les événements qui se déroulent à Pau.

(14) Dugour, *Histoire publique et secrète de Henri IV*, 2 vol., 1789, 2^e éd. 1790.

(15) *Histoire de France*, 1600-1610.

(16) *L'Ami du Roi*, 18 juillet 1791. Cité par Aulard, *Histoire politique de la Révolution*, p. 152.

« Il [Henri] eut l'amour du peuple.
Louis XVI est son héritier » (17).

Quelques mois plus tard, le citoyen d'Orfeuil, membre des Sociétés des Amis de la Constitution de Bayonne et de Toulouse, vint à la Société du Mans. Il proposa de transférer à Paris le cœur de Henri IV, lors de la prochaine fête de la Fédération. Cette motion fut appuyée par les Manceaux (18).

Une marque de popularité plus plaisante est le jeu national, lancé le 4 janvier 1792, sous ce nom :

Les délassements du Père Gérard

ou

La Poule de Henri IV mise au pot en 1792

C'était tout simplement un jeu d'oie, mais où l'oie était remplacée par diverses figures. La légende signalait avec malice que le n° 9, occupé par Henri IV, donnait 16 points d'avance, tandis que le 14 juillet ne valait que 12 points, et Louis XVI seulement 4 points. Cette légende était suivie d'une note intitulée : *Sens moral*. Elle exaltait le Ciel qui envoya aux Français Henri IV, « prince plein de bonté qui aimait tous les hommes, fit le bonheur de la Société par son respect pour la loi et désira le bien public (19) ».

Bien que quelques poètes provinciaux missent encore leur lyre au service du roi Henri — Benoît Lamotte, de Château-du-Loir, rimait alors une épître de Henri IV à Duplessis-Mornay (20), — cependant les nouvelles dispositions de l'opinion publique devenaient moins favorables. Est-ce un pressentiment qui invita les Fléchois à célébrer la Henriade le 21 mai 1792, quinze jours avant la date traditionnelle? L'oraison funèbre fut prononcée cette année-là, pour la dernière fois, par le professeur de rhéto-

(17) Aquatinte anonyme du musée Carnavalet. Reproduite dans F. Boucher, ouvrage cité, t. II, planche X.

(18) Arch. municipales du Mans, n° 1006.

(19) *Collection Hennin*, t. CXXVI.

(20) *Courrier patriote de la Sarthe*, dimanche 11 mars 1792.

rique du collège encore royal. Trois mois plus tard, un décret de l'Assemblée nationale ordonnait la destruction de tous les signes monarchiques, statues et sculptures comme le reste (21). La chute du Roi entraînait celle de tous ses ancêtres.

II. HENRI IV COMPROMIS PAR LE DISCRÉDIT DE LA ROYAUTÉ

La position de Henri IV devint alors critique. Allait-il subsister, seul témoin du passé, isolé parmi les ruines? Déjà, bien des traits l'avaient inévitablement atteint. Nombre de ses appuis traditionnels fléchissaient. Ainsi les fêtes annuelles qui formaient autant de soutiens permanents de sa mémoire et d'éléments favorables à sa légende étaient supprimées avec l'ancien ordre des choses. Plus de Henriade à La Flèche; à Paris, plus de procession solennelle conduisant le Parlement et autres cours souveraines avec le Chapitre de Notre-Dame à l'église des Grands-Augustins, pour célébrer l'anniversaire de la reddition de la ville, le 22 mars (22). L'œuvre même du roi était ébranlée. Cette classe d'officiers, cette noblesse de robe, que la Paulette avait assurée dans ses privilèges, était dépossédée; de même avaient disparu les Jésuites, qui entretenaient la mémoire de leur bienfaiteur. C'était aussi le temps où les passions politiques, religieuses et sociales dressaient les Français les uns contre les autres, oublieux de cette paix civile, bienfait le plus vanté du roi Henri, élément capital de sa légende.

C'est ainsi que la section Henri-IV devint section du Pont-Neuf. La statue légendaire, le fameux cheval de bronze, fut renversée comme les autres. Tour à tour les souvenirs et les reliques du Roi, la veille encore célébrés et vénérés, furent emportés dans la tourmente. La légende était pourtant encore assez puissante pour que cela ne s'effectuât pas sans commentaires particuliers, qui priront parfois le ton d'excuses. Ce n'est pas le moins curieux,

(21) Décret du 14 août 1792.

(22) Babeau, *Paris en 1789*, p. 63.

dans ces tribulations posthumes du roi Henri, que ces hésitations d'exécuteurs, qui semblent désolés des actes qu'ils commettent.

Ainsi la section du Pont-Neuf crut nécessaire de s'expliquer, le 14 août, à la Législative :

Les vertus de Henri IV nous ont arrêtés quelque temps, déclara l'orateur, mais on s'est souvenu qu'il n'était pas roi constitutionnel [*sic*]. On n'a vu que le despote, et soudain la statue est tombée.

La distinction était inattendue et assez amusante. On en fit une plus jolie, que publia le *Moniteur* du 17 août :

Hier, Monsieur, j'ai vu, en passant sur le Pont-Neuf, un homme arrêté vis-à-vis la place où était la statue de Henri IV. Il paraissait plongé dans de sérieuses réflexions. Je me suis tenu quelque temps à côté de lui sans lui parler. Deux ou trois minutes après je lui dis : « Croyez-vous, Monsieur, que ce soit la statue du brave et bon Henri qu'on ait renversée? — Oui, Monsieur, m'a répondu mon homme. Est-ce que vous ne le voyez pas? — Eh bien! non! lui ai-je répliqué, ce n'est point Henri IV que je vois là, par terre : c'est Louis XVI. » Cet homme étonné m'a regardé d'un air qui m'a paru moins triste, et moi, j'ai passé mon chemin (23).

Cette justification d'un acte qui avait surpris et affligé une partie de la population fut trouvée si habile que plusieurs journaux la publièrent. Le fait n'en était pas moins accompli : il était admis que Henri IV devait subir, en tant que roi, les mesures prises contre les rois, moyennant quoi il conserverait toute l'estime en tant qu'homme. C'est ainsi que disparurent ses reliques.

Le berceau fut emporté le premier. Cette fameuse écaille de tortue, saluée par les voyageurs à la fin du XVIII^e siècle, promenée triomphalement au retour du Parlement de Navarre en 1783, aussi bien qu'à la fête de la Fédération en 1790, fut condamnée à la destruction par la Société des Amis de la Liberté et de l'Égalité et brûlée le 1^{er} mai 1793. Il est vrai qu'on peut encore la voir

(23) *Moniteur* du 17 août 1792. Ces deux traits sont cités par Aulard, ouvrage cité, p. 230.

aujourd'hui, mais c'est le résultat d'une substitution qui remonte à l'an XI, comme l'a établi un érudit pyrénéen, M. Barthéty (24).

Peu après, ce fut le tour du cœur, de ce cœur que les patriotes voulaient transférer à Paris trois ans auparavant. Le représentant en mission Thirion, assistant à une réunion du club de La Flèche, dans la chapelle du Collège, fut choqué de la présence des cœurs de Henri IV et de Marie de Médicis, toujours en place dans leurs monuments funéraires. Il donna ordre aussitôt de les enlever et de les brûler. Un serrurier força l'enveloppe de plomb, le cœur desséché et brunâtre tomba sur le bûcher improvisé, et, en quelques instants, il n'y eut plus que des cendres. Thirion s'est vanté que « cette cérémonie impromptue » se fût effectuée en présence des autorités constituées. La tradition fléchoise nie cette participation. Le chirurgien Boucher, qui a laissé des notes manuscrites et qui était attaché comme médecin au Collège où il avait été élevé, a relaté tout au long cette destruction. Il a ajouté qu'aussitôt le départ de Thirion et de ses amis il avait été assez heureux pour s'emparer des cendres du bûcher. Il les conserva chez lui pendant la Révolution et, dès l'an XIII, il révéla l'existence de ce précieux dépôt. Les cendres ne furent restituées que le 6 juillet 1814 et replacées dans la chapelle du Collège, devenu Prytanée militaire, où elles reposent toujours. Ainsi le vandalisme révolutionnaire unit indissolublement les cœurs de Henri et de Marie de Médicis, qui eurent tant de peine à s'accorder de leur vivant (25).

(24) Barthéty, *le Berceau de Henri IV*.

(25) Boucher, *Mémorial manuscrit*, p. 103; *Chronique*, p. 257; Bibl. du Prytanée; Registre des délibérations de La Flèche, 6 juillet 1814.

Boucher est un témoin parfaitement digne de foi et qui ne peut avoir commis une imposture. Une partie des cendres du cœur de Henri IV doit d'ailleurs subsister quelque part, dans la famille de ses descendants, les Rojou, s'il en existe encore. Car telle était la volonté de Boucher, exprimée dans son testament du 29 octobre 1811.

Nous ne donnons pas ici le texte des *Mémoires* de Boucher, car il a été publié à diverses reprises, notamment dans l'ouvrage de J. Clère sur le *Collège de La Flèche*, p. 241, dans la revue *Henri IV*, par E.-L. Chambois, t. I, p. 33, et dans les *Annales révolutionnaires*, mai-juin 1921.

III. — L'exhumation

Après le berceau et le cœur, ce fut le corps de Henri IV qui fut anéanti, lors de la violation fameuse des tombes royales à Saint-Denis. Mais, là encore, les choses ne se sont pas effectuées sans événements extraordinaires et légendaires.

Le samedi 12 octobre 1793 s'effectua la répugnante opération. On ouvrit le caveau des Bourbons, et, en raison de la disposition des tombes, on dut commencer par l'exhumation de Henri IV. L'état de conservation de son corps causa un vif étonnement, « les traits du visage étaient parfaitement reconnaissables ». Il ne fut pas porté immédiatement dans la fosse commune, mais resta dans le passage des chapelles basses, enveloppé dans son suaire, jusqu'au lundi 14. Il fut alors placé dans le chœur, au bas des marches du sanctuaire, où il séjourna jusqu'à 2 heures après midi. A ce moment, on le porta au cimetière des Valois, dans une grande fosse creusée dans le bas et à droite, du côté nord. Tels sont les faits irrécusables, brièvement notés par un témoin oculaire, Dom Druon, qui laissa le fameux *Journal d'un moine de Saint-Denis* (26).

Un événement aussi sensationnel ne pouvait se dérouler si simplement; un roi légendaire n'est pas impunément tiré de son tombeau. Dès 1800, on affirmait qu'un grenadier assistant à l'exhumation avait voulu prendre une relique. Voici l'anecdote comme la publia Sewrin :

Un grenadier français, un de ces braves qui ne connaissent que l'amour de la gloire et de leur patrie, se trouvant à Saint-Denis au moment où l'on faisait l'ouverture du tombeau de Henri IV, fut frappé d'un saint respect en voyant que le corps de ce grand roi était si bien conservé. Profitant ensuite d'un instant où il croyait n'être pas remar-

(26) *Journal d'un moine de Saint-Denis*, Archives nationales, A. E 1 15. Cité textuellement dans Sewrin, *les Amis de Henri IV*, 1805, t. III, p. 132, et dans Billard, *les Tombeaux des Rois sous la Terreur*, p. 11.

L'état du cadavre est indiqué aussi par Pinson : « Henri IV était dans un état de conservation peu commune. » Tuetey, *Procès-verbal de la Commission des Monuments*, t. II, p. 73.

qué, il s'empara d'une des moustaches du guerrier navarrois et, la plaçant sur son cœur, s'en alla en disant : « Quand on a une moustache comme celle-là on doit être invincible » (27).

Le fait fut souvent publié, notamment par Alexandre Lenoir, qui assista aux exhumations (28). La moustache fit partie de la collection du baron Vivant-Denon, elle figura au catalogue de la vente Pourtalès en 1865, elle appartint ensuite au comte D... (29). Quelques poils sont précieusement conservés par divers collectionneurs, tels M^{me} la comtesse de Montgermont et M. de Rilly (30).

Alexandre Lenoir fit circuler une autre anecdote d'après laquelle une femme aurait outragé le cadavre : « Une femme, à la figure haineuse, voulut braver le cadavre du vainqueur d'Ivry qui était là, adossé contre un pilier, avec sa barbe grise, la figure pâle et les dents serrées. Elle s'avança le poing tendu vers le visage du roi, le souffleta et le fit tomber par terre (31). » Au dire d'A. Dumas, c'est un ouvrier qui commit cette brutalité : « saisissant la barbe de la main gauche, il l'avait arrachée, tandis que, de la droite, il donnait un soufflet au cadavre royal ». Mais l'ouvrier faillit être écharpé par la foule; il ne fut sauvé que grâce à l'intervention d'A. Lenoir. Son sort n'en fut guère amélioré. Le soir même, trompé par une hallucination, il tomba dans la fosse royale et se brisa un bras et une jambe (32).

(27) Sewrin, ouvrage cité, t. III, p. 133. Cité par Billard, version légèrement différente, p. 22.

(28) A. Lenoir, *Musée des Monuments français*. Notes historiques sur l'exhumation des rois de France à Saint-Denis, éd. de 1800, p. CXI.

Une note manuscrite d'A. Lenoir, dans l'exemplaire de son ouvrage que Henri Houssaye communiqua à G. d'Heylli, modifie ainsi les paroles du soldat : « Je suis soldat aussi, moi ! Je ne veux plus porter d'autres moustaches, et je suis sûr de vaincre ces h... de gueux d'Anglais, qui nous veulent tant de mal ! » G. d'Heylli, *les Tombes royales de Saint-Denis*, 1872, p. 203.

(29) *Catalogue de la vente Pourtalès*, 1865, p. 272, n° 1958. *Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux*, t. VII, col. 127.

(30) F. de Rilly, *Quelques reliques du corps de Henri IV, Æsculape*, nov. 1934. Note du *Journal des Débats*, 23 fév. 1935.

(31) Poujoulat, *Histoire de la Révolution*. Tours, 1848, 2 vol. in-8°, t. I, p. 57.

(32) A. Dumas, *les Mille et un Fantômes*, chap. ix, cité par Bourdais, *Pourquoi et comment fut tué Henri IV*, p. 43.

D'après d'autres témoignages, diverses reliques auraient été enlevées : un assistant aurait pris deux dents, un autre aurait arraché une manche de la chemise, et ces reliques auraient été rendues à Louis XVIII, en 1814, par le sous-préfet de l'arrondissement de Saint-Denis (33).

A. Dumas s'est plu à imaginer les réflexions des gens qui purent défiler devant la dépouille du roi. Il dépeint « une immense procession comme à la châssé d'un saint : des femmes venaient toucher les mains du bon roi, d'autres baisaient le pan de son manteau, d'autres faisaient mettre leurs enfants à genoux... » Dans ces circonstances macabres et invraisemblables, l'imagination peut se jouer à son gré. Lamartine préférerait supposer le défilé d'une foule silencieuse... Ce ne sont d'ailleurs pas là les traits les plus inouïs de la légende; ceux qui concernent le masque et la tête du roi Henri sont bien plus extraordinaires.

Une tradition veut que la figure si bien conservée du roi ait été moulée à ce moment et que des épreuves nombreuses de ce moulage aient été éditées. Cette tradition repose sur des bases très fragiles, et il est probable que les masques vendus sous la Restauration reproduisent ceux que l'on fit en 1610 (34).

La tête du roi, s'il faut en croire une publication récente, aurait subi des tribulations encore bien plus étranges pour aboutir présentement à Montmartre, chez M. J.-E. Bourdais (35). Celui-ci a acheté, le 31 octobre 1919, une tête momifiée provenant d'un atelier de peintre. Il fut frappé par la ressemblance entre cette tête et celle de Henri IV, et, comme il y trouva une cicatrice à la lèvre supérieure correspondant au coup de couteau de Jean Châtel, il conclut que c'était la tête du roi Henri. Il est vrai que cette tête portait d'autres cicatrices, notamment au sommet de la tête et au cou. En outre, l'oreille gauche avait été coupée. Il partit de ces constatations pour bouleverser l'histoire de

(33) *Journal de Paris*, 29 août 1814, cité par G. d'Heylli, p. 203.

(34) Voir Appendice, à la fin du chapitre.

(35) *Pourquoi et comment fut tué Henri IV? Réfutations de nombreuses inexactitudes sur les circonstances de l'assassinat, résultant des circonstances surprenantes faites à l'examen du chef momifié de ce Monarque*. Dinard, 1930.

l'assassinat : Ravallac aurait frappé Henri IV à la tête et à la gorge, le procès-verbal d'autopsie aurait escamoté ces constatations pour cacher un complot auquel participaient le marquis de Verneuil, Marie de Médicis et le duc d'Epemon, vrai responsable de l'assassinat et qui aurait porté les coups de poignard à la poitrine. Hypothèses audacieuses et fragiles dont le point de départ est fâcheusement incertain : tout repose sur cette conviction que la tête que possède M. Bourdais est celle de Henri IV ! Cependant les événements de Saint-Denis rendirent possible l'enlèvement de la tête du caveau royal ; nul ne veillait sur les débris profanés. Une brochure de 1798 raconte qu'un médecin se promenait sur l'emplacement où se trouvaient les ossements et qu'il maniait le crâne d'un roi (36). Le procès-verbal des recherches opérées en 1817 indique qu'on ne trouva plus rien d'entier, si ce n'est « les portions inférieures de trois corps gisant dans leur position naturelle, en état complet de dessication (37) ». Un gentilhomme, propriétaire du château d'Erbach, dans l'Odenwald, se vantait, au début du XIX^e siècle, de posséder la tête de Henri IV qu'il affirmait avoir achetée à un fossoyeur de Saint-Denis, en 1793 (38). Cette possibilité ouvre un large champ à la légende... Mais le seul fait que la tête conservée par M. Bourdais contient la cervelle doit suffire à faire récuser son authenticité. Car c'est un principe absolu, pour l'embaumement, qu'on retire la cervelle. Guillemeau, chirurgien qui fut appelé à constater l'état du cadavre de Henri IV, a laissé un petit *Traité sur l'embaumement*. Il distingue deux méthodes, inégalement élégantes, mais inégalement coûteuses — comme deux classes d'enterrement. Dans la première on scie le crâne, dans la seconde on trépane, mais dans les deux cas on enlève la cervelle et on la remplace par de l'étoupe et du baume (39).

(36) A.-J. Guyot (ancien prêtre de Cambrai), *la Paix et l'Union entre les Français*. An VI, note 6, p. 99.

(37) D'Heylli, ouvrage cité, p. 195.

(38) G. Montorgueil, *Le Temps*, septembre 1924, cité par Bourdais.

(39) G. Montorgueil, *Le Temps*, septembre 1924, cité par Bourdais, p. 47.

(39) Guillemeau, *Œuvres de Chirurgie, la vraie et parfaite manière d'embaumer les corps morts*. Rouen, 1647, in-folio.

Ce lugubre épisode fut retracé par les dessinateurs et publié par les graveurs. A. Lenoir fit un curieux dessin de la « momie » de Henri IV, lors de son exhumation (40). Le roi, à demi enveloppé dans son linceul, est couché sur une dalle et tourne son visage vers la droite. Sous la Restauration, on représenta le caveau de Saint-Denis, avec le cercueil du roi ouvert et dressé contre un pilier. Le cadavre était entouré de bandelettes jusqu'au buste, ce qui lui donnait une singulière allure égyptienne. La légende précisait que Henri IV paraissait « avoir été embaumé à la manière des anciennes momies et entouré de bandelettes ». Le dessin aurait été fait d'après nature quand le cadavre fut exposé. Affirmation bien suspecte si l'on observe le caractère fantaisiste de la tête du roi (41).

Le berceau et le cœur brûlés, le cadavre jeté à la fosse commune, la statue renversée, que restait-il de Henri ? En dépit de tout il subsistait un souvenir fidèle. Le comte de Rochecot, fameux chef royaliste de l'Ouest, voyageant en Bas-Vendômois en l'été 1796, note la persistance d'un attachement populaire, à son gré trop platonique : « A chaque pas les honnêtes habitants des campagnes qui l'accueillaient avec la plus franche cordialité lui parlaient du bon Henri, et c'était toujours des larmes aux yeux... Mais ce zèle n'allait pas jusqu'à leur mettre les armes à la main (42). »

IV. NAPOLEON RESTAURE LA MÉMOIRE DE HENRI IV

La destinée de Napoléon devait éclipser le souvenir du roi Henri et faire oublier sa légende ; mais les débuts du Consulat firent d'abord apparaître des ressemblances entre ces deux restaurateurs de la France, l'un et l'autre appliqués à faire cesser

(40) Fac-similé dans la *Collection Hennin*, t. XVII.

(41) *Henri IV, Portraits*, t. II. « Langlais du Pont de l'Arche, inv. et del. Gravure de Chataigner, de Jolimont pinxit. »

(42) *Mémoires* du comte de Rochecot, p. 123.

les luttes intestines, à panser les maux qu'elles avaient causés, et à rétablir les institutions et l'activité du pays.

Bonaparte en eut conscience; il comprit qu'il pouvait tirer parti de cette analogie et il honora la mémoire du Béarnais. Le 7 brumaire an XI, il fit reconstruire la pyramide commémorative sur le champ de bataille d'Ivry (43). En 1804 il fit rééditer, à l'Imprimerie nationale, le *Théâtre d'Agriculture*, accompagné de commentaires par les plus savants agronomes. Un peu plus tard, une statue de Henri IV fut placée « dans le palais même du souverain (44) ».

Les panégyristes comprirent que cet exemple était une invitation à unir dans les mêmes louanges le Corse et le Béarnais.

C'est à cette époque que le chirurgien Boucher révélait au sénateur Lemer cier l'existence des cendres du cœur de Henri IV, et que le *Journal des Basses-Pyrénées* prétendait que le berceau avait échappé à la destruction.

Aux yeux des Fléchois la fondation du Prytanée militaire précisa l'analogie, et l'un des professeurs du Collège rima un parallèle de Henri IV et Bonaparte :

Aux mânes d'un grand homme
Un grand homme a souri,
Et pour nous Bonaparte est un autre Henri (45).

Un buste de l'Empereur fut inauguré à La Flèche, en 1809; le Directeur des Etudes reprit dans son discours la même comparaison :

Azile renommé du savoir et de la vertu, fais éclater ton allégresse : celui que tu regrettais, Henri, t'est rendu (46).

Des ouvrages parurent à nouveau en l'honneur de Henri IV. Sewrin publia en 1805 un recueil intitulé *les Amis de Henri IV*,

(43) Cet événement fut célébré dans une pièce de vers par A. de Morard.

(44) Sewrin, ouvrage cité, t. I, p. 5.

(45) Clère, ouvrage cité, p. 256.

(46) A. N. F7. 78392.

où il groupait des extraits d'Agrippa d'Aubigné, de Sully, de Biron, de Duplessis-Mornay, etc..., célébrant les louanges de leur chef et ami. Il y joignait l'extrait du *Journal d'un moine de Saint-Denis* relatant la violation des tombeaux. L'avant-propos témoigne de la popularité persistante du héros :

O Henri! ton nom survit aux orages qui désolèrent nos contrées... Je n'entreprendrai point... d'écrire l'histoire de ce héros, elle est entre les mains de tout le monde, il n'est pas un enfant qui ne sache cette chanson :

Vive Henri quatre!

Vive ce roi vaillant...

Cette publication ne fut pas isolée. A la même époque Musset-Pathay publiait la *Vie militaire et privée de Henri IV* (1803), un éditeur réimprima *les Amours de Henri IV* (1802), Sérieys fit paraître des *Lettres inédites de Henri IV* (1802), et un anonyme composa un recueil de bons mots et anecdotes du roi, sous le nom de *Henriana* (1801). En 1812 on réédita l'ouvrage de Péréfixe. D'autre part, le théâtre avait repris le répertoire des pièces en l'honneur de Henri IV : ainsi en 1800 M^{lle} Mars tint un rôle dans *la Journée de Henri IV*, comme l'atteste une gravure de Duplessi-Bertaux.

Les artistes retrouvèrent dans Henri IV une source d'inspiration quelque peu délaissée. En floréal an XIII, Delpêche publiait un portrait « d'après le masque et d'après Porbus (47) ». Première œuvre, semble-t-il, d'une nouvelle et longue série de portraits. Les scènes de la vie du roi étaient à nouveau représentées : Bergeret exposa au salon de 1810 « Henri IV chantant devant Gabrielle d'Estrées ».

Malgré tout, la conformité n'était pas parfaite entre Henri et Napoléon. Le prince Galitzin le fit assez sentir en rééditant en 1809 un pamphlet de 1610 : *La chemise sanglante de Henri IV* : « Le respect de la foi jurée, la haine du mal, quand même il peut

(47) *Portraits*, t. III.

en résulter un bien, sont des doctrines, écrivait-il, qu'il n'est pas oiseux de rappeler par le temps qui court. »

Un autre que l'Empereur brigait alors le titre de pacificateur, de restaurateur du pays et de Père du peuple, c'était le descendant de Louis XIV et d'Henri, le représentant de la famille des Bourbons, le prétendant Louis XVIII. Avec son accession au trône commença la dernière phase de la vie posthume de Henri.

APPENDICE

Les Masques de Henri IV

Une tradition affirme qu'un moulage du masque de Henri IV fut pris lors de l'exhumation, en 1793. Des exemplaires de ce moulage se trouvent à la Bibliothèque Sainte-Geneviève, au musée de Rouen, à la Bibliothèque de Beaune et au musée de la Légion d'honneur. Tous sont semblables et paraissent provenir d'un même prototype. Leur exécution est plus ou moins soignée. Les deux premiers sont les plus fouillés; ils sont patinés et ont l'air plus anciens. Les deux autres sont plus grossiers et doivent être plus récents. Tous sont accompagnés de références attestant la réalité du moulage en 1793.

Cette tradition est aussi appuyée par une lettre bien connue, celle d'un sculpteur d'Ivry, nommé P... R..., adressée en 1866 à Jules Claretie. Elle est également confirmée par Langlois du Pont de L'Arche, dans une gravure publiée sous la Restauration.

Cette tradition nous paraît cependant très fragile et non fondée.

Les circonstances étaient peu favorables à la prise d'une empreinte. C'eût été travailler à l'opposé du but qu'on se proposait. On eût ainsi perpétué le souvenir d'un roi, alors qu'il s'agissait d'effectuer une « réparatrice destruction et de jeter les restes des tyrans dans une fosse remplie de chaux où ils seraient à jamais consumés (1) ». Sans doute, le corps du roi fut exhumé le samedi 12 octobre et déposé dans les chapelles basses, où chacun eut la liberté de le voir, jusqu'au lundi matin 14, où on

(1) D'Heylli, ouvrage cité, p. 88.

le porta dans le chœur. Il y resta jusqu'à deux heures après midi, puis fut jeté dans la fosse du cimetière des Valois. Mais aucun des témoins ne mentionne la prise du moulage, ni Alexandre Lenoir, ni Dom Druon, ni l'ex-Bénédictin Poirier. Or cette opération ne pouvait passer inaperçue, alors que des faits plus menus, comme la prise de la moustache, furent soigneusement rapportés. Il est à remarquer qu'on n'eut pas davantage l'idée de mouler le masque de Turenne, qui fut exhumé au même moment et resta visible, à Saint-Denis, pendant plus de huit mois.

D'autre part, les assertions de Langlois du Pont de L'Arche et les notes jointes aux divers masques sont plus ou moins inexactes.

On trouve au Cabinet des Estampes une gravure faite par Châtaigner et de Jolimont, d'après Langlois du Pont de L'Arche. Elle représente la momie du roi, encore enserrée de bandelettes et placée dans son tombeau, mais dressée contre un pilier de la crypte. La légende précise que « c'est à cette occasion qu'on a moulé le plâtre... », et que « le dessin de cette gravure fut exécuté dans le temps par un témoin oculaire ». Elle affirme enfin qu'« il existe un décret de la Convention nationale qui ordonna de conserver cette précieuse relique, mais il parvint trop tard ». Autant d'affirmations téméraires.

En premier lieu, le décret de la Convention n'a laissé aucune trace, imprimée ni manuscrite. Il n'a donc jamais été pris. En second lieu, le témoin oculaire doit être Langlois lui-même, comme nous le verrons. Or son dessin est peu fidèle. Les autres témoignages ne parlent pas de bandelettes, mais de suaire, voire de chemise. Le visage du roi a été traité avec beaucoup de liberté, c'est celui d'un vivant, et l'on ne peut croire que le roi ait été si frais, si bien peigné, car sa chevelure, sa moustache et sa barbe sont étonnamment soignées. Ce dessin est en désaccord absolu avec celui d'Alexandre Lenoir, dont l'authenticité ne peut guère être contestée, et dont l'expression est beaucoup plus vraisemblable. On croirait que l'auteur a travaillé d'après les écrits : le mot de momie lui aurait suggéré les bandelettes, l'étonnante conservation du visage royal l'aurait incité à dessiner le portrait



Masque de Henri IV.



Masque de Henri IV.

d'un vivant. Ainsi vont les légendes. Celle-ci inspira Lamartine. Il écrivit — comme s'il avait eu la gravure sous les yeux — que le roi avait « la barbe parfumée et étalée en éventail, comme dans ses images [*sic*] », et il en concluait que cela « attestait le soin que le roi voluptueux avait de son visage ». Que penser de ce parfum, quand des témoins se plaignirent de l'odeur insupportable que dégageait l'étope placée dans la tête du roi (2)? Le témoignage de Langlois présente trop de faiblesses et d'inexactitudes pour être retenu.

Le masque conservé à la Bibliothèque Sainte-Geneviève a été étudié par MM. Maumené et d'Harcourt, ainsi que les documents qui se rapportent à son origine. Rien n'appuie l'hypothèse d'un moulage fait en 1793. Au contraire, il paraît invraisemblable qu'on ait déposé là un tel moulage à cette époque, il semble plutôt avoir appartenu à un fonds plus ancien (3).

Les anciens catalogues du musée de Rouen font provenir le masque du garde-meuble de la Couronne, où il aurait été trouvé en 1793 (4). Aujourd'hui, on déclare qu'il fut exécuté par Langlois du Pont de L'Arche, en 1793. Mais cette supposition n'est pas appuyée sur des preuves.

Quant au masque de Beaune, une tradition locale l'attribue à un sculpteur bourguignon, Jean Nageon, qui l'aurait lui-même fait en 1793 (5).

A ces auteurs présumés, il faut ajouter celui qu'indique la lettre de P... R... à Jules Claretie. En voici l'essentiel :

A cette époque, un officier municipal fut envoyé par la commune de Paris pour extraire les rois des caveaux et les jeter dans un trou à chaux [*sic*]. Cet officier, nommé Compérot, était bon sculpteur et savait très bien mouler.

En trouvant le cercueil de Henri IV, on trouva son corps si bien conservé qu'on fit un moulage de sa tête. Ce moulage, très bien fait,

(2) Même ouvrage, p. 99.

(3) Maumené et d'Harcourt, ouvrage cité, article *Henri IV*.

(4) Catalogue du musée de Rouen, 1868, p. 116.

(5) Renseignement obligeamment fourni par M. Grappin, bibliothécaire de la ville de Beaune. Nous le prions de vouloir bien accepter nos remerciements.

fut le type de toutes les épreuves qui se vendirent depuis chez tous les mouleurs. Le masque de Henri IV, moulé sur nature, se trouvait chez eux vers 1834 et il doit encore en exister dans Paris...

Le fils de cet officier, Compérot, sculpteur de talent, a été employé aux travaux de sculpture du nouveau Louvre... Enfant, il assistait à l'ouverture des sépulcres, et je tiens de lui ces détails (6).

Ce témoignage est anonyme et très tardif, il contient en outre des assertions inexactes, par exemple qu le corps de Henri, auquel « personne n'eût osé toucher, fut enterré respectueusement en pleine terre... » Mais le plus grave, c'est que les listes d'officiers municipaux de Paris à cette époque ne contiennent nulle part le nom de Compérot (7).

Ainsi la tradition conserve le souvenir de trois mouleurs différents : Langlois du Pont de L'Arche, Naigeon et Compérot. Mais on ne peut établir, avec la moindre certitude, l'intervention d'aucun d'entre eux. De plus, il n'y eut pas plusieurs moulages, mais un seul, comme on peut le remarquer à l'analyse des détails : cicatrice de la lèvre supérieure frappée par Jean Châtel, disposition des poils de la barbe et de la moustache, des rides et des plis des paupières, etc... Cette analyse, d'ailleurs, conclut contre la tradition.

Une remarque, déjà faite, ne peut manquer de frapper : ce visage est intact et expressif, les yeux sont à peine enfoncés, les chairs sont souples, le nez est charnu, les joues sont pleines. Il semble même qu'une sorte de sourire se dessine. Comment croire à un moulage effectué plus de cent soixante ans après la mort ?

Admettons, avec les témoins de l'exhumation, que le corps de Henri IV se soit trouvé dans un état de conservation étonnant : Au dire de Dom Druon, les traits du visage étaient parfaitement reconnaissables. Cependant on ne peut croire à une totale absence de transformation du facies. Nous avons un dessin d'A. Lenoir, effectué en 1793, et sur lequel les traits sont altérés : les orbites sont caves, le nez est pincé, les joues creusées font

(6) D'Heylli, ouvrage cité, p. 207.

(7) Renseignement dû à l'obligeance de M. Eude. Nous le prions d'agréer nos remerciements.

saillir les pommettes. La vraisemblance est beaucoup plus grande, et la présence de l'auteur à l'exhumation ne peut être mise en doute.

Il est remarquable que, dès 1815, on ait protesté contre cette légende d'un moulage pris à Saint-Denis, et qu'en 1819 on ait comparé la nouvelle statue du roi Henri au moulage de 1610, sans parler de celui de 1793 (8).

Si le moulage ne fut pas pris en 1793, il le fut en 1610. Une gravure de Fontaine, représentant ce masque, indique qu'il fut « moulé sur nature en 1610 (9) ». C'était d'ailleurs une tradition, comme l'atteste le chirurgien de Henri IV, Guillemeau, que les sculpteurs du roi fussent appelés à sa mort pour faire un moulage destiné à la préparation de l'effigie (10). Ainsi furent appelés Jacquet et Dupré auprès de Henri IV (11).

Pourquoi ce moulage serait-il resté ignoré jusqu'à la Restauration? Sans doute parce qu'on l'aurait rangé dans quelque coin poussiéreux du garde-meuble du roi — comme l'indique le catalogue de Rouen de 1868. — Sous la Révolution, on le retrouva, et lorsque les Bourbons restaurés remirent Henri IV à la mode, on en vendit des répliques. Mais, soit par ignorance, soit par préoccupation commerciale, on leur attribua un intérêt plus vif — et plus romantique — en les faisant remonter à l'exhumation.

(8) *Henri IV peint par lui-même*. Paris, 1815, in-12, éd. Panckoucke; — Chéry, *Notes analytiques sur la statue équestre de Henri IV*. Paris, 1819, in-8°.

(9) *Portraits de Henri IV*, N. 3.

(10) Guillemeau, *Œuvres de chirurgie*, p. 854.

(11) Lettre de Malherbe, 16 juin 1610, *Œuvres*, éd. Lalanne, t. III, p. 179. Voir Bapst, *le Masque d'Henri IV*, *Gazette des Beaux-Arts*, 1891; P. Vitry, *Quelques Bustes et Statues d'Henri IV*, même revue, 1898. Dans l'ouvrage de MM. Maumené et d'Harcourt se trouve une photographie du masque conservé à la Bibliothèque Sainte-Geneviève, planche XLV.

II. Henri IV, génie tutélaire de la Monarchie restaurée

1. Henri IV préside à l'entrée de Louis XVIII dans Paris.
 2. Henri IV patron et modèle du duc de Bordeaux.
 3. Henri IV et l'opposition.
-

I. HENRI IV PRÉSIDE A L'ENTRÉE DE LOUIS XVIII DANS PARIS

Ce fut un lieu commun de comparer la situation de Louis XVIII à celle de Henri IV. Dès 1795, le comte de Provence apprenant la mort de Louis XVII se comparait à Henri, roi sans couronne et rejeté par la majeure partie de ses sujets (1). L'analogie fut exploitée, les royalistes déclarant que les Français retrouveraient, grâce au souverain légitime restauré, le bonheur incomparable dont ils jouissaient au temps du roi Henri. La légende fut utilisée politiquement, tout comme, plus tard, la légende napoléonienne, qui servit à l'élection présidentielle du neveu de Bonaparte. Les Chouans se réclamèrent de Henri IV, aussi bien que les émigrés, et, lorsque l'armée de Bourmont s'empara du Mans en 1799, elle y fit son entrée au son de l'air fameux : *Vive Henri IV* (2).

On pouvait, il est vrai, retourner la comparaison aux dépens des Bourbons devenus incapables de prendre l'épée et n'osant pas rejoindre les armées royalistes de l'Ouest. Il était plaisant de rapprocher du brave, alerte, sec et nerveux Béarnais, ce prince lourd et prudent qui attendit de l'étranger la restauration de son

(1) Aulard, ouvrage cité, p. 531.

(2) Tercier, *Mémoires*, p. 332.

HENRI IV AU XIX^e SIÈCLE



ENTREE DANS LA VILLE DE PARIS



Henri IV.

RELIQUES DE HENRI IV



trône, et l'on n'y manqua pas. Mais cela n'empêcha point le nouveau gouvernement de placer Henri IV à l'ordre du jour. Il avait, pour ce faire, de pressantes raisons.

Henri IV était le seul roi qui permit un accord équivoque dans la popularité. Son nom et les acclamations en sa faveur pouvaient signifier, au gré de chacun, la joie de revoir les Bourbons, et le désir du rétablissement intégral de tout l'Ancien Régime; ou l'espoir d'un gouvernement éclairé, respectueux des idées de tolérance et de liberté, disposé à faire au peuple une large place, à lui donner considération et droits; ou tout simplement la satisfaction de la paix extérieure et intérieure et la conviction que la prospérité et le bonheur allaient réapparaître avec la dynastie qui avait promis *la poule au pot*.

L'entrée de Louis XVIII à Paris fut placée sous la présidence de Henri IV. Pour bien le marquer, on décida hâtivement de rétablir la statue du Pont-Neuf. Le projet fut arrêté le 18 avril 1814 et le travail commença aussitôt. Pour aller vite, un cheval du quadriges de Berlin fut sorti de ses caisses et moulé sur-le-champ. Le sculpteur Roguier fit une statue sur le modèle de l'ancienne. Le 2 mai, cheval et cavalier étaient en place. Le piédestal était orné de deux inscriptions symboliques :

Tout périssait enfin lorsque Bourbon parut (*la Henriade*).
Ludovico reduce Henricus redivivus (3).

Le monument provisoire permit de célébrer une cérémonie symbolique sur le Pont-Neuf. Des tribunes, ou « propylées », furent disposées de part et d'autre de la statue. Des artistes du Conservatoire y attendirent l'arrivée du cortège. Celui-ci déboucha de la place Dauphine. A ce moment les chants éclatèrent, un ballon s'éleva dans les airs, et Louis XVIII s'arrêta devant la statue : c'était, comme à l'avènement de Louis XVI, une sorte de résurrection du roi Henri. Mais en 1776 la comparaison fut spontanée (4).

(3) Lafolie, *Mémoires historiques sur la statue de Henri IV*, p. 88.

(4) *Le trésor des Almanachs*. Cité par H. Simond. Paris, 1800-1900, t. I, p. 284.

Des gravures représentèrent la scène du Pont-Neuf (5). Une médaille fut frappée à l'occasion de cet événement. Elle portait au revers la statue de Henri IV, devant laquelle Louis XVIII recevait les hommages de la Ville de Paris, avec cette inscription : *Illic fas regna resurgere*.

Les théâtres multiplièrent les représentations en l'honneur du roi Henri; de tous côtés on chantait *Vive Henri IV*. Entre deux pièces, le capitaine Barrès entendit à Bordeaux « le chant à la mode *Vive Henri IV* (6) ». On finit même par en être excédé : « L'espèce de culte que la France semble vouer en ce moment à la mémoire du héros béarnais a fait multiplier au-delà de toute idée et les pièces de théâtre et les minces brochures où se trouvent rappelés quelques-uns des faits les plus remarquables de la vie de Henri IV (7). »

La plupart de ces publications de circonstance n'étaient que des rééditions d'ouvrages du XVIII^e siècle plus ou moins démarqués, de brefs résumés du règne de Henri IV, dithyrambiques et pleins de sous-entendus en faveur du nouveau roi, ou simplement des recueils de bons mots.

Tels furent *l'Esprit de Henri IV*, *Henri IV peint par lui-même*, *Henri IV roi de France et de Navarre*, *le Portrait de Henri IV*, qui figurent parmi les publications anonymes de 1814. Pierre Colau écrivit un petit ouvrage sur *la Belle Gabrielle*, M^{me} de Genlis fit une *Histoire de Henri le Grand* en deux volumes, Valant un *Henri renaissant de sa Gloire*, et Foissey célébra *le Caractère et les Vertus de Henri IV* (8).

(5) On en trouve plusieurs exemplaires dans la *Collection Hennin*, t. CLV, et au musée Carnavalet.

(6) M. Barrès, *Souvenirs d'un Officier de la Grande Armée*, p. 217.

(7) *L'Esprit de Henri IV*, 1814, p. 111. Cette production abondante n'était pas toujours de bonne qualité. On en vint à souhaiter quelque discrétion dans l'exploitation de ce thème : « Depuis quelques années on n'a peut-être que trop composé de pièces dont il forme le sujet; auteurs dramatiques et acteurs, il ne devrait pas être permis à tout le monde d'oser représenter Henri IV » (*Biographie universelle*, 1817, t. XX, p. 115).

(8) On peut citer encore : Charles D..., *la Vie, les Amours, les Bons Mots de Henri IV*, 1814; — M. G. L., *la Vie de Henri IV dit le Grand*, 1814; — Revel, *les Fastes de Henri IV*, 1815; — Anonyme, *Abrégé de la Vie de*

Tous ces ouvrages manquent également d'originalité. Ils montrent un Henri quelque peu conventionnel et fade : glorieux, bon, doux et souriant, grâce à qui tout le monde fut heureux. Mieux valait rééditer Péréfixe et Voltaire; ce qu'on ne manqua pas de faire, et surabondamment.

Quant aux pamphlets politiques, ils utilisèrent Henri IV comme une étiquette appréciée. L'*Adresse* de Montigny aux Français peut en donner une idée : On a dit que « le Roi vient précédé des phalanges et des cohortes du Nord, traînant à sa suite des hordes barbares... Nous les avons vus, ces prétendus barbares, ils avaient au bras l'écharpe de Henri IV (9) ».

Henri IV fut donc monopolisé pour des fins politiques, et tout était mis sous son patronage : la Charte, qui aurait été préparée par Henri IV (10); le budget, que Villèle accompagna, en 1816, d'une invocation à « Henri IV, d'adorable mémoire (11) »; l'expédition d'Espagne, « cent mille Français sont prêts à marcher en invoquant le nom de saint Louis pour conserver le trône d'Espagne à un petit-fils de Henri IV (12) »; la Légion d'honneur, que le nouveau gouvernement conserva en la faisant royaliste grâce à l'effigie de Henri le Grand. Il est vrai que Louis XVIII eût difficilement remplacé Napoléon sur la « croix des braves (13) ».

Henri IV, 1817; — De Clugny, *Galerie de Henri IV*, 1822; — R. de L., *Trente années de la Vie de Henri IV*, 1826.

Outre les ouvrages consacrés à Henri IV, il faut noter de nombreuses publications concernant les Bourbons, où il occupe une place d'honneur. Par exemple : J.-M. Ganier, *les Bourbons, ou Recueil historique des traits de bonté, de générosité, d'humanité, de bienfaisance et reparties des Princes de cette Maison depuis Henri IV jusqu'à Louis XVIII*, 1814; — M. J., *Galerie des Bourbons, suivie des caractères de l'obéissance et de l'amour que nous devons à nos rois*, 1814.

(9) M. Montigny, *Adresse aux Français et aux Alliés sur le retour de Louis XVIII*, 1815.

(10) Foissey, *Caractère et vertus de Henri IV*, p. 30.

(11) Villèle, *Mémoires et Correspondance*, Paris, 1888, 5 vol. in-8°, t. II, p. 507.

(12) S. Charléty, *la Restauration; Histoire contemporaine* de Lavisse, t. IV, p. 191.

(13) Ordonnance du 21 juin 1814. Thiers a raconté la séance du Conseil où Talleyrand posa la question de l'effigie à placer sur la Légion d'honneur. D'après lui c'est le duc de Berry qui suggéra de choisir Henri IV (Thiers, *Histoire du Consulat et de l'Empire*, t. XVIII, p. 233). Henri IV resta sur la

En 1818 eut lieu l'inauguration de la statue définitive, due à une souscription nationale. Dans le cheval, on avait placé un exemplaire des *Œconomies royales* de Sully, un exemplaire de *la Henriade* et la *Vie de Henri le Grand* par Péréfixe, soit les principaux appuis de la légende au XVIII^e siècle. On y avait joint une série de médailles; l'une se rapportait à la Légion d'honneur, l'effigie de Henri se trouvait à l'avers, et la décoration de la Légion d'honneur au revers. Mais ici la légende de Henri IV se heurta à celle de Napoléon, qui eut l'avantage d'être dans l'opposition. Le sculpteur Lemot était bonapartiste, dit-on, et le bruit courut qu'il avait placé dans la tête de Henri IV une statuette de Napoléon, et dans le cheval une collection de pamphlets contre les Bourbons (14). Cette inauguration fut l'occasion d'une grande cérémonie et de discours. Le marquis de Marbois se permit d'ajouter aux grands desseins de Sully un dessein plus fantaisiste encore. Henri aurait voulu créer des Etats généraux permanents :

Sans doute Henri pensa aux Etats généraux, mais ils étaient décriés par des essais malheureux. Lui seul était capable d'améliorer cette institution... Devenue permanente, avec des sessions annuelles et nécessaires, elle prenait un autre caractère, un esprit public se formait, l'intérêt général s'élevait au-dessus des intérêts particuliers, Henri en dirigeait les premiers mouvements...

Le malheur de la France en avait autrement décidé. Henri mourut sans avoir eu le temps de mûrir ce dessein, et tout fut renversé après lui.

Plus heureux, Sire, vous avez donné à vos peuples une Charte tutélaire (15)...

Légion d'honneur jusqu'en 1848. Les ordonnances successives concernant la Légion d'honneur sont indiquées dans la notice sur *la Légion d'honneur et les Décorations françaises*, publiée sous la direction de la Grande Chancellerie, en 1911; et dans l'ouvrage de Bonneville de Marsangy, *la Légion d'honneur*, Paris, 1900. Je tiens à remercier ici M. Torre, conservateur du musée de la Légion d'honneur, qui m'a très obligeamment guidé parmi les riches collections du musée qu'il dirige.

(14) Bourdais, ouvrage cité, p. 54; — *Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux*, t. L, coll. 737 et 902. F. Mercier attribue à Mesnel la responsabilité de cette démonstration bonapartiste, ouvrage cité, t. II, p. 89.

(15) Lafolie, ouvrage cité, p. 244. Sans doute Marbois songeait-il à la description du gouvernement anglais faite dans *la Henriade*, lorsque Henri s'en fut en ambassade auprès d'Elizabeth?

Le rétablissement de la statue du Pont-Neuf avait donné l'idée d'agir de même en province. A La Flèche, dans le vestibule du Prytanée devenu Ecole militaire, une statue de plâtre bronzé fut inaugurée le 14 mars 1817. A toutes les fêtes on plaçait une couronne de palmes sur la tête du roi, et son souvenir était le thème de tous les discours officiels (16). A Conlie, petit bourg de la Sarthe, on plaça des bustes de Henri IV et de Louis le Désiré [*sic*] (17). A Bonnétable, également dans la Sarthe, on se contenta du buste de Louis XVIII, mais on chanta *Vive Henri IV* (18). Bordeaux inaugura dès 1816 une statue de Henri IV, Nérac attendit jusqu'en 1829, Pau jusqu'en 1843 et La Flèche jusqu'en 1857!

Les statues se prêtèrent à des manifestations plus ou moins spontanées; des bals populaires furent donnés au Pont-Neuf devant le roi Henri.

II. HENRI IV PATRON ET MODELE DU DUC DE BORDEAUX

La naissance du duc de Bordeaux survint au milieu de ces déchainements d'enthousiasme officiel. Pour le choix du prénom, on n'hésita pas un instant, Henri IV fut le patron, et tous les gestes consacrés furent méticuleusement répétés. Ironie amère, Henri V fut tout l'opposé de son aïeul, il demeura toute sa vie prétendant au trône et refusa Paris plutôt que de faire une concession! Ce ne fut pourtant pas faute de précautions lors de sa naissance; Henri IV fut la bonne fée toujours présente au berceau du petit prince.

Dès la venue au monde du prince héritier, Louis XVIII offrit à la duchesse de Berry le bijou traditionnel — une magnifique fleur de diamants — et il prit dans ses bras le nouveau-né, comme avait fait Henri d'Albret. La duchesse remarqua, dit-on,

(16) J. Clère, *Henri IV et La Flèche*, p. 67.

(17) Négrier de La Crochardière, *Mémoires manuscrits*, t. V, p. 354.

(18) Guy, *Histoire de Bonnétable*, p. 272.

ce rapprochement et demanda : « Sire, c'est donc un échange ? » Elle aurait voulu que le poupon vînt au monde au milieu de la joie, et elle regrettait de ne pas savoir la chanson de Jeanne d'Albret : « Je me sens le courage de la chanter », aurait dit l'héroïque duchesse (19). Le rôle qui incombait à Louis XVIII était à la fois plus agréable et plus facile. Il se fit apporter une gousse d'ail et du vin de Jurançon, la gousse fut passée sur les lèvres du nouveau-né et l'on s'efforça d'introduire une goutte de vin dans sa bouche.

Ces répétitions de gestes historiques furent publiées dans Paris et donnèrent lieu à quelques manifestations. Au théâtre de la Gaîté, un couplet fut ajouté dans *Fanfan la Tulipe*, en l'honneur des deux Henri :

En l'prenant dans tes bras
Chante-lui l'air de Henri IV
Et tu le réveilleras...

A l'Opéra-Comique, la fameuse chanson *Vive Henri IV* fut donnée « avec l'accompagnement formidable de la voix de deux mille spectateurs (20) ».

Pour le baptême, on eut le souci de marquer l'amour précoce que devait déjà témoigner le jeune prince à l'égard de son peuple, comme avait fait son inoubliable aïeul. Dans ce but, une députation de *dames* de la Halle, de *forts* et de charbonniers, alla placer une pancarte à la statue de Henri IV, devant laquelle le cortège devait passer. La pancarte portait cette inscription :

	Français	
Jeanne d'Albret	Aimez mon petit-fils	Caroline
1553	Comme	1821
	J'ai aimé vos Pères	

« Au moment où le roi passa sur le Pont-Neuf, ces braves gens le saluèrent, ainsi que les princes, des cris de « Vive le roi ! » Mais leur émotion fut au comble quand ils virent Mgr le duc de

(19) *Annuaire historique*, et A. Antoine, *la Jeunesse de Henri IV*, p. 2.

(20) *Chronique de Paris*. Cité par A. Simond, ouvrage cité, p. 442.

Bordeaux et Mademoiselle tendre leurs petites mains vers la statue de leur aïeul Henri IV (21). » Cette scène fut présentée par les journaux comme une manifestation spontanée attestant l'amour du peuple pour Louis XVIII (22).

A cette occasion quelques auteurs montèrent au Théâtre Français une pièce de circonstance : *Jeanne d'Albret, ou le Berceau de Henri IV* (23).

Il eût fallu ensuite élever rudement le nouvel Henri parmi les pâtres, dans les montagnes. Nul ne s'en souciait. Mais, pour respecter le parallèle, on eut l'idée d'entourer le prince de quelques jeunes enfants. La réalisation fut piteuse et ridicule. Pour figurer les compagnons de jeu de Henri de Navarre, pour tenir la place des enfants du peuple et des pâtres, la duchesse de Berry réunit « des enfants de familles distinguées », sous la présidence bénissante de Mgr Frayssinous. Une première fois, en janvier 1823, l'abbé de Salinis montra le duc de Bordeaux parmi cette jeunesse « comme jadis Henri IV au milieu des Béarnais (24) ». La scène ressemblait autant à l'original que le précepteur à des Yveteaux!

Il était plus facile de conformer la mémoire de Henri de Navarre à l'image de Henri V, ou du prince parfait qu'il devait devenir. La légende dut s'y prêter, elle était d'ailleurs assez abondante pour fournir tous les traits. Le petit Henri de Navarre fut donc le prince studieux, l'écolier modèle, le bon élève qu'on souhaitait que devînt le duc de Bordeaux. Tout jeune, Henri de Navarre avait aimé, disait-on, l'histoire, il apprenait le latin, l'espagnol et l'italien, « il aurait donné l'une de ses provinces pour compléter l'histoire de Tite-Live (25) ». On célébrait la valeur de la traduction des *Commentaires de César* par Henri de Navarre, selon le cahier conservé à la Bibliothèque royale. Ce n'était, après tout, que le développement des germes légendaires

(21) A. Antoine, ouvrage cité, p. 141.

(22) *Journal des Débats*, mardi 14 octobre 1823.

(23) H. Simond, ouvrage cité, p. 443; — Pièce en vers libres de Théaulon, Rochefort et Carmouche.

(24) A. Antoine, ouvrage cité, p. 179.

(25) A. Antoine, ouvrage cité, p. 59.

fournis par le XVIII^e siècle. N'avait-on pas écrit déjà que Henri, « tous les jours, se dérobaît deux heures de sommeil pour les employer à la lecture des *Commentaires de César*, ou à l'histoire des *Hommes illustres* de Plutarque, traduite par Amyot, ou des *Institutions militaires* de Végèce (26) » ?

Les ouvrages sur l'éducation de Henri se multiplièrent. Le plus curieux est celui de A. Antoine. Il s'intitule *la Jeunesse de Henri IV* et appartient à la *Petite Bibliothèque du jeune Royaliste*; il est particulièrement destiné aux colléges, écoles publiques et pensionnats (27).

Les artistes, comme il est d'usage, mirent leur talent au service de cette propagande officielle. Toutes sortes de portraits, de gravures, de dessins à la plume, de lithographies furent alors publiés. Ils figuraient le guerrier, le vainqueur empanaché, le Père du peuple. Les légendes n'étaient guère que des emprunts dépourvus de tout mérite :

Bon roi, joyeux convive, intrépide guerrier,
Fidèle à ses amis bien plus qu'à ses maîtresses,
Il fut, ceignant son front de myrte et de lauriers,
Français par ses vertus, Français par ses faiblesses (28).

Il fut de ses sujets le vainqueur et le père (29).

Il revit dans ses descendants pour le bonheur de la France (30).

On représentait la branche des Bourbons, Henri IV se trouvait à la base d'une sorte d'arbre de Jessé ou au centre d'une

(26) *L'Education de Henri IV*, par M. D., 1790, p. 187. Au contraire, Monantheuil avait loué Henri IV, de son vivant, parce que, loin d'avoir appris la guerre dans les livres, il l'avait apprise au combat.

(27) A. Antoine, ouvrage cité, p. 15. Dans le même ordre d'idées on peut noter : Robert, *L'Education de Henri IV*. Paris, 1822; — D., *L'Enfance de Henri IV*, Paris, 1821; — H. Prévault, *les jeunes Bourbons proposés pour modèles à la Jeunesse française*. A. Antoine avait déjà publié en 1815 : *le Jeune Age des Bourbons, ou Anecdotes remarquables de leur Enfance*.

(28) *Portraits de Henri IV*, t. I.

(29) Gravure de Fontaine, 1822. *Portraits de Henri IV*, t. II.

(30) *Portraits de Henri IV*, t. II.

collection de médaillons. Ce genre de gravure fut très à la mode (31).

Des graveurs plagiaires représentèrent Henri IV et Louis XIV avec cette inscription : « XIV et IV font XVIII (32) ».

La charte constitutionnelle fut présentée comme le fruit des inspirations de saint Louis et de Henri IV, dont aurait bénéficié Louis XVIII (33). Plusieurs artistes réunirent les portraits de Louis XVIII et de Henri IV (34). Ces images étaient vendues dans les rues, comme le montre une gravure intitulée *le Marchand d'Estampes*, où l'on voit un marchand offrant aux passants les portraits de Henri IV, de Louis XVI et de Louis XVIII (35).

L'assassinat du duc de Berry fournit l'occasion d'un rapprochement tragique entre le père et l'aïeul du duc de Bordeaux. On représenta même parfois, outre le duc de Berry et Henri IV, Louis XVI, Marie-Antoinette, Madame Elisabeth, Louis XVII et le duc d'Enghien.

Contre le sang royal quel esprit se déchaîne (36) ?

La jeunesse et l'éducation de Henri de Navarre fournirent le thème d'autres œuvres. Vincent, peintre du roi, fit un tableau représentant Henri adolescent méditant les écrits de Plutarque, de Xénophon et de César. Niger en tira une gravure qui fut très répandue et souvent imitée (37).

Dominant toute cette production, quelques toiles plus célèbres retracèrent les épisodes favorisés de la légende ou les traits à la mode. Devéria peignit *la Naissance de Henri IV* (Salon de 1827); Steuben représenta *la Bataille d'Ivry* avec un superbe Henri empanaché; Gérard plaça *Henri IV au milieu de ses enfants*

(31) Desrais *del.* et Jazet, *sculp.*, *Portraits de Henri IV*, t. II. Il y a un grand nombre de gravures analogues dans *Portraits de Henri IV*, t. I, et dans *Collection Hennin*, t. CLVI.

(32) Lucas-Dubreton, *Louis XVIII*, p. 188.

(33) *Collection Hennin*, t. CLV.

(34) *Collection Hennin*, t. CLVI.

(35) *Collection Hennin*, t. CLVI.

(36) *Portraits de Henri IV*, t. IV.

(37) *Portraits de Henri IV*, t. III. On y trouve la gravure de Niger, une lithographie de Leberthais et des gravures anonymes. De même dans *Portraits de Henri IV*, t. II.

(Salon de 1822); Ingres le fit jouer avec eux (Salon de 1824); G. Rouget montra *Henri pardonnant aux paysans qui faisaient entrer des vivres dans Paris* (Salon de 1824); Gérard exposa *l'Entrée de Henri IV à Paris* (Salon de 1822). Cette œuvre fut particulièrement célébrée comme un « tableau vraiment national (38) ».

On vit éclore une multitude d'autres toiles, moins connues, comme *la Bataille de Fontaine-Française*, par Devéria; *l'Assemblée des Notables de Rouen*, par Alaux; *l'Ambassadeur d'Espagne baisant l'épée de Henri IV*, par Ingres; *Sully et Henri IV chez Gabrielle d'Estrées*, par E. Fragonard, etc... Ce fut une véritable débauche!

Nombre de ces œuvres étaient des hommages plus ou moins directs, parfois dédiés au roi, parfois au duc de Bordeaux — comme cette gravure de *Henri IV enfant auprès de Jeanne d'Albret* faite par la Société des Beaux-Arts de Genève et remise au duc de Bordeaux, alors âgé de deux ans et demi. Il se serait écrié: « Mon Henri IV! Mon père Henri IV (39)! »

III. HENRI IV ET L'OPPOSITION

Mêler Henri aux débats politiques n'était pas sans risques. Henri pouvait se retourner contre ceux qui se prétendaient ses imitateurs, comme il était advenu au temps de la Fronde par exemple. Ainsi, dès 1817, un *Discours sur les principes à suivre d'après l'exemple de Henri IV* conseillait à Louis XVIII de savoir pardonner, d'avoir du tact, de suivre les conseils donnés par les Assemblées, de se montrer surtout très tolérant (40). On opposa à Charles X, qui condamnait la propagande libérale, les théories des Jésuites sur le régicide :

(38) Foissey, ouvrage cité, p. 65.

(39) A. Antoine, ouvrage cité, p. 181.

(40) *Discours sur les principes à suivre d'après l'exemple de Henri IV, pour réunir les esprits divisés par de longs troubles politiques*, Paris, 1817.

Le petit-fils du Béarnais sera donc le seul Français qui ignorera l'histoire de Henri IV et qui ne saura pas quels ont été les premiers apologistes des régicides (41).

Béranger écrivit ces vers ironiques :

Enfin, pour sa clémence extrême,
Buvons au plus grand des Henris,
A ce roi qui 'sut par lui-même
Conquérir son trône et Paris (42).

Il est remarquable que les pamphlets contre les Bourbons épargnèrent Henri IV. Ainsi la brochure intitulée *les Crimes des Bourbons* attaquait la dynastie à partir de Louis XIII.

Cela prouve qu'il était vain d'espérer que le régime hériterait de la popularité dont avait joui Henri IV. La propagande officielle ne fit que multiplier les œuvres de toute sorte en l'honneur de Henri IV, mais le prestige du roi Henri était complètement indépendant de celui de la dynastie des Bourbons. La Révolution de 1830 le fit assez voir.

(41) Cité par S. Charléty, ouvrage cité, p. 252.

(42) Cité par Lenient, *la Poésie patriotique...*, p. 232.

III. La fin d'une Légende

1. Henri IV et les légitimistes.
 2. Henri IV aux prises avec la critique moderne.
 3. La figure populaire du Vert-Galant.
-

I. HENRI IV ET LES LÉGITIMISTES

Le 30 juillet 1830, au Pont-Neuf, la statue de Henri IV tenait à la main, comme un guidon de la Ligue, un drapeau tricolore. Des hommes du peuple disaient en regardant le roi de bronze : « Tu n'aurais pas fait cette bêtise-là, mon vieux (1). » Cette note de Chateaubriand marque une revanche populaire : on avait contraint le peuple à saluer Charles X dans la statue de Henri IV, le peuple annexait la statue en lui donnant ses couleurs, comme pendant la grande Révolution. Ce n'était qu'une boutade, et Henri IV se trouvait désormais bien éloigné des événements. Cependant Louis-Philippe qui prenait le trône l'accepta avec l'héritage des rois de France. Il autorisa Lancrenon à lui dédier un portrait de Henri IV (2). Un chansonnier compara le roi bourgeois, le roi au parapluie, à Henri IV :

De tous nos rois le plus chéri
C'était le grand, le bon Henri,
 Avant ce dernier âge.
Mais, n'en déplaise à ce bon roi,
Philippe est digne, selon moi,
 Qu'on l'aime davantage (3)...

(1) Chateaubriand, *Mémoires d'Outre-Tombe*, éd. Biré, t. V, p. 319.

(2) *Portraits de Henri IV*, t. III.

(3) *Henri IV et Louis-Philippe*, chansonnette sur l'air : *On doit soixante mille francs*, 1831.

Les légitimistes ne voulurent pas tolérer ce comble d'usurpation, et la duchesse de Berry, dans sa romanesque aventure, se réclama de Henri IV. On jouait en 1832 un vaudeville intitulé *Pierre le Couvreur*, où le roi Henri s'écriait : « Mon pauvre peuple, eh ben ! comment qu'ça va ? » et parfois, ainsi à Dunkerque, le public répondait en acclamant Henri V (4). Mais Henri IV ne servit ni les légitimistes, ni les orléanistes : il allait devenir socialiste !

En 1848, le 26 février, après le fameux discours de Lamartine sur le drapeau rouge et le drapeau tricolore, « les ouvriers et les socialistes et le peuple réclamèrent. A la manifestation de l'Hôtel de Ville, un groupe monta au-dessus de la grande porte et mit un drapeau rouge dans la main de la statue de Henri IV. La foule applaudit (5) ». C'était un défi aux royalistes !

Sur ces entrefaites la légende napoléonienne porta Louis-Napoléon à la Présidence en attendant l'Empire. Les royalistes essayèrent de dresser Henri IV devant Napoléon, un journal appelé *le Henri IV* fut publié tous les dimanches (6). Les républicains ripostèrent par un pamphlet : *Ce que vaut le meilleur des Rois*. Henri, roi modèle au dire de tous, n'en avait pas moins eu de graves défauts, il était joueur et débauché, le peuple ne fut pas tellement heureux sous son règne en raison des impôts (7).

Sous le Second Empire, Henri IV fut donc délaissé. Il n'était pas même considéré comme dangereux, puisque Napoléon III se prêtait à l'établissement d'une statue de Henri IV, à La Flèche, en 1857. Cependant la littérature un peu fade de la Restauration se prolongeait encore, du moins dans certains milieux : un auteur, René d'Isle, donna plusieurs éditions de *Henri IV, ou portrait, traits sublimes, reparties ingénieuses de ce roi*. Le volume, précédé d'une lithographie tout aussi fade, reprenait les citations si banales de Sully, Péréfixe, Bury et autres (8).

(4) H. Cochin, *Lamartine et la Flandre*, p. 181.

(5) Seignobos, *Histoire contemporaine* de Lavis, t. VI, p. 14.

(6) Reproduction de la manchette du numéro du 23 février 1851 dans J. Grand-Carteret, ouvrage cité, t. III, p. 21.

(7) Sanejouand, *Ce que vaut le meilleur des rois*, 1851.

(8) René d'Isle, *Henri IV...* Paris, 1866, in-8°. Une édition pour enfants fut revue par un prêtre.

Les tentatives de restauration monarchique qui marquèrent les premières années de la Troisième République donnèrent un regain d'actualité à Henri IV, mais absolument factice. Cette troisième restauration voulait se mettre, elle aussi, sous le patronage du roi Henri. Le comte de Chambord et les légitimistes se réclamèrent du Béarnais, dans les mêmes termes qu'en 1814, comme si les circonstances n'eussent pas changé. La gravure représenta les deux princes côte à côte, avec cette légende bizarre : « Je veux être Henri IV second (9). »

Le jour même où il refusa d'entrer à Paris, Henri V rappela le souvenir de son aïeul en s'écriant : « Français, Henri V ne peut abandonner le drapeau blanc d'Henri IV (10). » Les fidèles déçus remisèrent dans l'armoire au camphre les uniformes, les drapeaux et les pavois. Ils conservèrent leur dévouement à Henri et à sa descendance. En 1889, une brochure, délicieuse de maladresse bien intentionnée, annonçait *les Destinées de la France*. Un érudit, manceau ou normand, imaginait de renouveler un chant de la *Henriade*. Il supposait un ermite réfugié dans la forêt de Perseigne et qui accueillait Henri IV égaré au cours d'une partie de chasse, au lendemain de la prise d'Alençon. Le Père Bernard-Joseph — c'était le nom de l'ermite — commentait un codicille de saint Augustin, où il trouvait la prophétie de la conversion d'Henri en 1589, de la Révolution française en 1789, et du retour des Bourbons pour 1889. L'ermite terminait ainsi : « Sachez-le donc, ô roi, Celui que je vois en ce moment dans l'avenir portera votre nom. Aucun de vos successeurs ne l'aura pris depuis vous jusqu'à lui. » L'éditeur jugea opportun de préciser que la restauration n'impliquait ni le rétablissement de la dîme, ni celui de la corvée, non plus que le règne des prêtres (11).

Henri V mort, le souvenir de Henri IV perdit la valeur polémique qui avait prolongé sa mémoire au-delà de toute espérance.

(9) *Portraits de Henri IV*, t. III.

(10) Seignobos, *Histoire contemporaine* de Lavis, t. VII, p. 321.

Le Mans, 1889, in-12. — A l'occasion du 14 juillet 1935, pour réunir les Français divisés, le comte de Paris a publié une déclaration où il s'est réclamé de Henri IV.

II. HENRI IV AUX PRISES AVEC LA CRITIQUE MODERNE

Pendant le même temps Henri était aux prises avec la critique de plus en plus serrée des historiens modernes. Ce ne fut pas tout avantage pour lui. Déjà Chateaubriand avait apporté des réserves à l'admiration qu'accordaient d'ordinaire les royalistes : « Henri IV, écrivit-il, étant ingrat et gascon, promettait beaucoup et tenait peu (12). » Poirson fut plus élogieux et d'une discrétion touchante. Il se refusait à publier les vains détails des amours de Henri : « Il est temps, déclarait-il, que le préjugé populaire soit détruit, que le Vert-Galant et le Diable à quatre fasse place à l'un des plus grands capitaines, des plus grands et plus sages politiques. Ce n'est qu'en renversant les fausses proportions établies jusqu'ici entre l'homme privé et l'homme public que l'on aura une histoire vraie de Henri IV (13). » Le résultat cependant ne fut pas tout à fait l'histoire vraie, Poirson faisait de Henri IV un souverain « d'intelligence et de prévoyance trop universelles (14) », et surtout, il le représentait trop libéral et trop moderne. N'alla-t-il pas jusqu'à écrire que Henri IV condamnait la monarchie absolue et qu'il établissait la monarchie tempérée faute de pouvoir fonder « le régime représentatif dans sa permanence et sa régularité (15) » ! Comme écrivait récemment M. Pagès : « Le bon historien Poirson, en réunissant un certain nombre d'exemples, choisis surtout dans la première partie du règne, a pu imaginer un Henri IV soucieux de concilier le pouvoir monarchique avec les libertés publiques, qu'il aurait, à l'en croire, respectées et même élargies (16). » Voilà donc un historien victime d'une légende qu'il contribue à accréditer !

Michelet décocha de rudes traits au Béarnais : « De longue

(12) Chateaubriand, *Etudes historiques, Œuvres complètes*, t. IX, p. 87.

(13) Poirson, *Histoire de Henri IV*, 2^e éd., 1862, pp. 11 et 12.

(14) Nouaillac, *le Règne de Henri IV*, revue d'histoire moderne, t. IX, p. 349.

(15) Poirson, ouvrage cité, t. I, p. XXXIX.

(16) Pagès, *la Monarchie d'Ancien Régime*, p. 58.

date on savait que cet homme de tant d'esprit, sensible, toujours la larme à l'œil, était le plus oublieux, le plus léger, le plus ingrat... » Et il citait, après d'Aubigné, l'histoire de cet épagueul qui faillit mourir parce que Henri, son maître, l'avait abandonné. Il plaignait Henri « amant trompé, roi famélique, il écrit à sa Gabrielle, qui se moque de lui avec Bellegarde, des lettres désespérées ». Malgré tout il le tient en haute estime : « Il adresse à son Parlement qui refuse de l'aider des gronderies éloquentes et d'une verte familiarité, mais d'un accent de bonté qui emporte le cœur (17). » Au total le jugement est contrasté, Michelet le sait et le veut ainsi : « J'ai dit du bien et du mal de Henri IV, écrivit-il plus tard... Je maintiens l'un et l'autre (18). » De leur côté, les tenants de l'école catholique et ceux de l'école que M. Hauser appelle jacobine trouvent d'autres motifs pour reviser la cause de Henri IV. Les premiers voient dans la Ligue un phénomène démocratique et les seconds découvrent dans les Seize des précurseurs de la démagogie révolutionnaire (19).

Plus récemment, M. Hanotaux jugeait Henri IV comme « un esprit sans grande portée,... plutôt un brillant chef de parti qu'un grand politique (20) ». M. Robiquet est plus dur encore et ne veut voir en Henri « qu'un soldat et un jouisseur qui a vécu au jour le jour (21) ». D'autres, cependant, sont moins rudes et nuancent plus exactement la physionomie du roi, tels M. Mariéjol (22) et M. Nouaillac (23). Certains même manifestent une sorte de tendresse à son égard, M. de Vaissière par exemple, qui conclut ainsi son ouvrage : « Je dirai que Henri IV a été un grand roi parce qu'il a été un homme magnifiquement doué. Aussi parce qu'il a aimé la France avec passion, qu'il l'a voulue et faite grande (24). » Avec plus de surprise on découvre Poirson

(17) Michelet, *Histoire de France*, t. X, p. 281 et suivantes.

(18) Michelet, ouvrage cité, t. XIII, note 2.

(19) Hauser, ouvrage cité, p. 21.

(20) Hanotaux, *Etudes sur les XIV^e et XVII^e siècles*, cité par Hauser, même ouvrage, p. 22.

(21) Robiquet, *Histoire municipale de Paris*, t. III, p. 510.

(22) Mariéjol, ouvrage cité, t. VII et t. VIII.

(23) Nouaillac, *Henri IV peint par lui-même*.

(24) De Vaissière, *Henri IV*, 1928.

« dans la conclusion de M. Slocombe : Henri IV « a fait revivre la simplicité et les mœurs démocratiques des rois de France du Moyen Age. Il fut le vivant symbole de l'esprit de liberté (25) ».

Mais ce n'est plus la libre floraison d'une vivante légende. Henri IV est ramené au sort commun à tous les personnages historiques...

III. LA FIGURE POPULAIRE DU VERT-GALANT

Dans le peuple, Henri IV est uniformément connu par les manuels scolaires. Ils évoquent le panache et la poule au pot, Sully et la restauration de la France, l'Edit de Nantes et la liberté de conscience. Tout cela est assez sommaire et très éloigné des préoccupations du jeune écolier. Le monde contemporain est si différent de celui où vécut Henri IV, l'économie actuelle est si étrangère à celle de Sully ! De plus tant de sujets épiques ont surgi depuis ceux que célébrait *la Henriade* : la Révolution, l'Empire, l'Expansion coloniale, la Grande Guerre. De sorte qu'il ne reste qu'une image imprécise mais pourtant sympathique.

Ce sont plutôt les romans-feuilletons et les ciné-romans qui présentent Henri IV de façon vivante et propre à frapper l'imagination. Il faut avouer qu'ils ne se préoccupent guère — en dépit de Poirson — que du Vert-Galant et de ses aventures amoureuses. C'est ce trait, nullement légendaire, qui lui vaut une place importante et qui fournit l'occasion de maintenir la légende avec les bons mots, les promesses et les bienfaits du roi (26).

(25) Slocombe, *Henri IV*, 1931.

(26) Pour donner une idée de l'intérêt qui s'attache toujours à Henri IV, voici une petite bibliographie d'ouvrages contemporains se rapportant à lui : Jousset, *Henri IV et son temps*, Tours, 1893 ; — Hermant, *le bon Roy Henry*, Tours, 1894 ; — H. de Font-Réaulx, *Henri IV, sa Vie et son Œuvre*, 1901 ; — L. Testard, *Histoire du bon Roi Henri IV*, Paris, 1904 ; — P. de Lanux, *la Vie de Henri IV*, Abbeville, 1927 ; — A. de Montgon, *Henri IV*, 1935 ; — Saint-René-Taillandier, *Henri avant la messe*, 1935. Autant d'ouvrages qui poursuivent la tradition du bon roi Henri transmise par la Restauration.

Les amours de Henri IV continuent de donner lieu à des publications : Ferrière, *Henri IV, le Roi, l'Amoureux*, Paris, 1892 ; — Chaureau, *les Amours de Henri IV*, Paris, 1921 ; — Anonyme, *Dépêches de guerre et d'amour du*

CONCLUSION

Henri IV a bénéficié merveilleusement de ce rare privilège : la vie posthume. Cette vie est parcimonieusement départie à certains, qu'on nomme les grands hommes. Tel fut Henri IV qui entra tout vivant dans l'immortalité. Mais l'immortalité ne l'a pas figé, c'est là le plus étrange.

Selon le mot du poète, la mort est une transfiguration fidèle :

Tel qu'en lui-même enfin l'éternité le change.

Pensée si consolante qu'on la voudrait exacte. La mort supprimerait les apparences trompeuses, les accessoires et les détails inutiles, pour ne laisser que l'essentiel ; simplification et enrichissement.

Mais le cas de Henri est tout contraire : après sa mort, il conserve une figure étonnamment mobile. C'est que la parole du poète n'est vraie que du mort : l'éternité ne fixe que lui. La vie continue à l'entour, elle ne tarde pas à prendre sa revanche, et les passions s'attaquent à la figure et à la mémoire du défunt aussi longtemps que sont débattues les causes dans lesquelles il joua un rôle important.

Henri IV fut donc animé d'une vie posthume où il subit des transformations assez nombreuses et passablement diverses ; nous l'avons constaté.

Béarnais, Dijon, 1927 ; — Anonyme, *Histoire des Amours de Henri IV*, Paris, 1928 ; — A. Lamandé, *Lettres d'amour et de guerre de Henri IV*, Paris, 1928 ; — Meyrac, *le Dernier Amour de Henri IV*, Tours, 1928 ; — Delteil, *le Vert-Galant*, 1931 ; — M. Vioux, *le Vert-Galant*, 1935 ; — Fleuret, *Echec au roi*, 1935.

Depuis le travail de M. Pfister, le *Grand Dessein* a attiré l'attention de plusieurs chercheurs : Seroux d'Agincourt, *Exposé des projets de paix perpétuelle de l'abbé de Saint-Pierre et de Henri IV*, Paris, 1905 ; — David Ogg, *Sully's Grand Design of Henry IV*, Londres, 1921 ; — Grosjean, *le Dessein de Henri IV*, Angoulême, 1925.

L'actualité a parfois incité à rechercher des précédents aux faits du jour dans l'histoire du temps de Henri IV : Mathorez, *l'Union sacrée sous Henri IV*, Paris, 1915. Sans parler des travaux plus particuliers, tels ceux de J. Faurey sur *Henri IV et l'Edit de Nantes* (1903), de Mouton sur *Henri IV et le duc d'Epemon* (1924), de Henri Carré sur *Gabrielle d'Estrées* (1935), etc...

Ces vicissitudes procèdent à peu près toutes d'une commune origine : volontairement ou non, la plupart de ceux qui se sont tournés vers lui l'ont vu avec leurs préoccupations et leurs préjugés. Ceux-ci changeant selon les âges, le jugement porté sur Henri — et sur son temps — changeait aussi.

Simultanément, deux opérations presque contraires se sont effectuées : semblable et meilleur, ainsi voulait-on voir Henri IV et son temps.

Chaque génération se fit une image du roi, conforme à l'idéal humain qu'elle portait en elle. Les dévots, sous Marie de Médicis, le voulurent dévot et l'agenouillèrent; les précieux l'ont vu raffiné comme eux et comme le peignait Rubens : ce fut le grand Alcandre. Pour les contemporains de Louis XIV, ce fut un honnête homme, instruit et de goût sûr, majestueux : Henri le Grand. Avec le Régent, il devint libertin, presque roué : Vert-Galant. Voltaire lui prêta sa haine de l'Eglise et le mua en despote éclairé. Quesnay le fit dogmatique et physiocrate. Les cœurs sensibles de la fin du XVIII^e siècle l'aimèrent pour sa bonté et sa philanthropie.

Aux mêmes époques, par une sorte de loi des complémentaires, on prêta tour à tour, à Henri et à son temps, ce qui faisait le plus défaut au temps présent. Dans les périodes de troubles, on regrettait le roi pacificateur; dans les périodes de pauvreté, le roi qui fit la fortune de la France; dans les périodes de rigueur, le roi clément; dans celles de persécution, le roi tolérant. Mais, du même coup, on exagérait la paix, la fortune, la clémence et la tolérance, au point de quitter l'Histoire pour la légende.

Par une sorte de réciprocité, le présent qui fausse le passé semble être à son tour influencé par lui. C'est là un autre aspect de la légende.

Ces déformations légendaires sont aussi imputables à ceux qui transmirent le souvenir du roi. La tradition orale ne leur fut pas étrangère : comme l'attestent Bossuet et Voltaire, elle accrédita l'illusion d'un âge d'or à l'aube du XVII^e siècle. Mais les écrivains et les artistes portent une plus lourde responsabilité : les poètes qui idéalisent, cherchent ou créent le sentiment délicat ou le trait épique; les auteurs dramatiques qui veulent des situa-

tions et des mots; les panégyristes qui louent indistinctement; les théoriciens qui plient tout à leurs systèmes; les moralistes qui désirent l'édification; sans parler des hommes de parti.

L'Histoire leur est livrée en pâture, avec les hommes illustres; ils la pillent à leur gré et la recomposent avec des éléments disparates où se fondent vérité et fiction. Sans doute, les historiens luttent pour l'intégrité — du moins ils le doivent, mais la légende de Henri IV fut parfois formée ou enrichie par eux. — Mais que peuvent-ils? Les puissances d'opinion ne s'en soucient guère. Qui fait aujourd'hui le destin de tel homme illustre, de Henri lui-même? L'historien? Non pas, mais le journal, la revue de vulgarisation, le roman historique ou le roman feuilleton, ou bien le scénario cinématographique... Hier, c'était le roman, la pièce de théâtre, l'éloge ou l'épopée, la gravure ou l'estampe.

On reproche volontiers à l'Histoire d'entretenir les vieilles querelles, d'alimenter les passions et de diviser les peuples. Le passé des nations pousserait chaque Etat dans certaines inévitables ornières, pour le plus grand mal de ses nationaux et de ses voisins. Cette thèse des méfaits de l'Histoire jouit encore de quelque faveur.

La légende de Henri IV permet, dans une certaine mesure, de répondre à ces reproches. Il est vrai que l'histoire du roi Henri a fait intrusion dans les combats politiques des siècles postérieurs. Il est vrai que tantôt elle servait l'opposition, et tantôt le gouvernement. Mais l'Histoire n'y est pour rien, ce n'est pas elle qui a suscité les partis et alimenté leurs querelles. Tout au contraire, elle a été la victime des passions politiques qui l'ont mise à leur service, dût-elle en souffrir au point de devenir méconnaissable. Aussi bien n'a-t-elle pas assuré le triomphe de ceux qui l'asservissaient.

Il ne faudrait pas prendre l'effet pour la cause. Les grandes polémiques politiques appuyées sur des faits prétendus historiques et se réclamant des lois de l'Histoire ne sont bien souvent que des abris commodes pour masquer les intérêts et les partis pris. C'est ainsi que Frédéric II envahissant la Silésie chargeait

les érudits de justifier sa conduite. L'Histoire est utilisée (aussi bien que la Géographie), dans certains cas, par certains partis ou certains Etats, pour défendre leurs visées et légitimer leurs actes. Le passé se défend mal, et Henri a porté les couleurs les plus diverses avec la même facilité. Blanc, tricolore ou rouge, sa statue jamais ne refusait un drapeau.

Le résultat de cette déformation des souvenirs et des témoignages, au gré de la tradition orale et des préoccupations nouvelles de chaque génération, c'est la légende. Elle se ramène à l'idée qu'une collectivité se fait de telle époque ou de tel personnage de son passé. Elle renseigne sur les goûts et les idées de la nation. Elle les exprime en les outrant et en les simplifiant à la façon d'une caricature. C'est ainsi que le panache, la messe pour Paris, la poule au pot et la belle Gabrielle sont les emblèmes de la légende henricéenne. Ils voisinent avec le vase de Clovis, la biche de Louis XV et le parapluie de Louis-Philippe. Ce sont des *histoires* de France, et il n'est pas sans intérêt de les feuilleter à l'occasion, car elles constituent le memento national d'une grande partie des Français.

Cette image d'Epinal du roi de France et de Navarre, que constitue l'idée de Henri IV chez le Français moyen depuis plus de trois siècles, est assez conforme à l'original : bravoure, familiarité, bonté et paillardise, tels sont les traits essentiels, et ils sont tous exacts. Mais ils ont été l'un après l'autre plus ou moins exagérés, selon les idées et les goûts des Français pendant trois siècles.

Aujourd'hui Henri ne connaît plus guère ces vicissitudes qui l'ont tellement transformé au ^{xvii}^e et au ^{xviii}^e siècle. Il n'est plus guère mêlé à l'actualité. De ce détachement, M. F. Boucher a donné une amusante preuve en constatant que le dossier du Pont-Neuf, si riche pour l'Ancien Régime, la Révolution et la Restauration, où abondèrent les manifestations en ce lieu, est vide, où presque, pour la période suivante.

C'est le sort commun. Quand le temps a modifié trop profondément les corps sociaux et leurs soucis, les hommes illustres, étrangers aux réalités nouvelles, se figent en une image conven-

tionnelle. Ce fut la singulière fortune de Henri IV, que les problèmes et les idées du XVIII^e siècle lui aient rendu la vie, au moment où allait s'atténuer et se fixer le souvenir des grandes choses qu'il avait faites. Ce fut une autre chance que les circonstances politiques fissent revenir ses descendants sur le trône : en s'efforçant de profiter de sa popularité, ils entretenirent sa légende. Sinon, Henri eût connu plus tôt cette seconde mort qui guette les hommes illustres et fit parfois douter que leur sort fût enviable :

At pulchrum est, ut aiunt, fama supervivere, sed quid tum nisi iterum moriar (27) ?

(27) Epitaphe du tombeau de Bivilaqua († 1568). J. Grenier, *De Vérone à Séville, Nouvelle Revue française*, 1935, p. 721.



BIBLIOGRAPHIE

Il est impossible d'énumérer tous les auteurs et tous les ouvrages qui font allusion à Henri IV et à son œuvre. Aussi cette bibliographie fait abstraction de tout ce qui ne concerne pas directement Henri IV. D'autre part, tous ces ouvrages n'intéressent pas la légende. C'est pourquoi nous n'avons indiqué ici que ceux que nous avons plus particulièrement utilisés.

I. — TRAVAUX MODERNES SUR HENRI IV ET SON TEMPS

MARIÉJOL, t. VI¹ de *l'Histoire de France de Lavis*. Contient une bibliographie qu'il est inutile de reproduire ici.

DE VAISSIÈRE, *Henri IV*. Paris, 1928, in-8°.

DE LAGRÈZE, *Henri IV*. Paris, 1885, in-8°.

BERGER DE XIVREY, *Recueil des Lettres missives de Henri IV*. Paris, 1843-1858, 7 vol. in-4°.

NOUAILLAC, *Henri IV raconté par lui-même*. Choix de lettres et de harangues. Paris, 1913, in-8°.

NOUAILLAC, *le Règne de Henri IV, sources, travaux et questions à traiter*, *Revue histoire moderne*, t. IX.

FAGNIEZ, *l'Economie sociale de la France sous Henri IV*. Paris, 1897, in-8°.

HAUSER, *le Système social de B. de Laffemas*, *Revue bourguignonne*, t. XIX.

DESCLOZEUX, *Gabrielle d'Estrées*. Paris, 1889, in-8°.

FAUREY, *Henri IV et l'Edit de Nantes*. Paris, 1903.

HAUSER, *la Prépondérance espagnole*, Coll. peuples et civilisations, t. IX, 1934; contient une bibliographie.

PFISTER, *les Œconomies royales de Sully et le Grand Dessein de Henri IV*, *Revue historique*, tomes LIV, LV et LVI.

G. BRIÈRE et A. MICHEL, *l'Architecture, la Peinture et la Sculpture en France sous Henri IV*, t. V² de *l'Histoire de l'Art* de A. Michel. Comporte une bibliographie.

BILLARD, *les Tombeaux des Rois sous la Terreur*. Paris, 1905.

II. — OUVRAGES DU XVII^e SIÈCLE

Voir HAUSER, *les Sources de l'Histoire de France*, II^e partie, t. III et IV.

Nous avons utilisé plus particulièrement :

- AGRIPPA D'AUBIGNÉ, *Histoire universelle*, éd. de Ruble. Paris, 1886,
9 vol. in-8°;
AGRIPPA D'AUBIGNÉ, *Mémoires*, éd. Buchon, 1836;
BASSOMPIERRE, *Remarques de M. le Maréchal de Bassompierre sur
les Vies de Henri IV et de Louis XIII par Dupleix*. Paris, 1665, in-12;
BENOIT (Elie), *Histoire de l'Edil de Nantes*. Delft, 1693, 5 vol. in-4°;
BILLARD (Claude), *la Tragédie de Henri le Grand*, 1610;
DUPELIX (Scipion), *Histoire de Henri le Grand*. Paris, 1632, in-folio;
DE L'ESTOILE, *Journal*, t. V à XI de l'édition Brunet;
GARNIER (Sébastien), *la Henriade*. Bloys, 1594, in-4°;
LEGRAIN (Baptiste), *Décades contenant la Vie et les Gestes de Henry
le Grand*. Paris, 1614, in-folio;
LEGRAIN (Baptiste), *Histoire de Henri IV*. Rouen, 1633, in-4° (1^{re} éd.
à Paris, 1614, sous le titre *Décades contenant la Vie et les Gestes de
Henry le Grand*);
MALINGRE (C.), *Eloge de Henri IV*, 1627;
MATTHIEU (Pierre), *Histoire de Henri IV*. Paris, 1620, in-8°;
MONANTHEUIL, *Panegyricus Henrico Magno*. Paris, 1594, in-8°;
PALMA CAYET, *Chronologie septenaire*, 1607, éd. Michaud, t. XII;
PALMA CAYET, *Chronologie novenaire*, 1608, éd. Michaud, t. XII;
PELEUS (J.), *l'Histoire des Faits et de la Vie de Henri le Grand*.
Paris, 1614, 4 vol. in-8°;
PÉRÉFIXE (Hardouin DE), *Histoire de Henri le Grand*, 1661;
PEYRAT (Guillaume DU), *les Oraisons et Discours funèbres de divers
autheurs sur le trépas de Henry le Grand*. Paris, 1611, in-8°;
SULLY, *les Œconomies royales*, éd. de 1662, 4 vol. in-folio;
DE THOU, *Mémoires*, livres IV à VI, éd. Michaud;
ANONYME, *les Amours du Grand Alcandre*, 1652, in-4°;
ANONYME, *Histoire des Amours de Henri IV*. Leyde, 1663, in-12.
Suivi du *Recueil de quelques belles Actions et Paroles mémorables du
roi Henri le Grand*.

En outre, nombre de pamphlets politiques se rattachent à Henri IV de façon plus ou moins directe. Voir BOURGEOIS et ANDRÉ, *les Sources de l'Histoire de France*, III^e partie, t. II. Voici quelques pièces appartenant à cette littérature et utilisées dans notre travail :

- Le Voyage de Maître Guillaume en l'autre monde vers Henri le
Grand*. Paris, 1612;
L'Ombre de Henri le Grand au Roi, 1615;
L'Equitable, s. l., 1615;
Le bon Navarrais aux pieds du Roi, s. l., 1615;
Les Mânes de Henri le Grand, 1615;

- Révélations ou suite des Mânes de Henri le Grand.* Paris, 1616;
Les Ombres du bon Roi à Messieurs de l'Assemblée, 1617;
Complainte du Sang du grand Henri, 1617;
Le fidèle Béarnais au Roi, 1617;
La rencontre du Marquis et de la Marquise en l'autre monde,
ensemble leur discours avec Henri le Grand. Paris, 1617;
Les trois avis de Henri le Grand proposés à son fils Louis XIII...
contre les rebelles de Sa Majesté. Paris, 1622;
Avertissement de Henri le Grand au Roi sur les affaires de ce
temps, s. l., 1623, in-8°.
Dialogues entre le Roi de bronze et la Samaritaine sur les affaires
du temps présent, 1649;
Le Règne sans favory, ou l'Abrégé du roi Henry le Grand. Dédié
aux bons Français, 1649;
Le raisonnable Plaintif sur la dernière Déclaration du roi;
De façon plus générale, G. MOREAU : *Bibliographie des Mazarinades.*
Paris, 1850, 3 vol. in-8°.

IV. — OUVRAGES DU XVIII^e SIÈCLE

- VOLTAIRE, *la Henriade.* Paris, 1723. Les notes renvoient, sauf indication contraire, à l'édition d'Amsterdam, 1764, 2 vol. in-8°.
THOMAS, *Eloge de Sully.* Paris. 1763, in-8°.
DE BURY, *Histoire de Henri IV.* Paris, 1765, 4 vol. in-12.
LA BEAUMELLE, *Examen de l'Histoire de Henri IV par M. de Bury.*
Genève, 1768, in-8°.
COLLÉ, *la Partie de Chasse de Henri IV.* Paris, 1766, in-8°.
M. L. D. L. D. L., *Mémoires de Maximilien de Béthune, duc de Sully.*
Londres, 1767, 8 vol. in-12.
DESAPT, *Eloge de Henri IV.* Paris, 1768, in-12.
GAILLARD, *Eloge de Henri IV.* La Rochelle, 1768, in-8°.
SIMÉON (d'Aix), *Eloge de Henri IV.* Aix, 1769, in-8°.
DE LACOSTE, *Eloge de Henri IV.* Paris, 1769, in-8°.
LA HARPE, *Eloge de Henri IV.* Amsterdam, 1769, in-8°.
BACON, *Panegyrique de Henri le Grand.* Londres, 1769, in-12.
ANONYME, *Eloge de Henri IV.* Amsterdam, 1769, in-8°.
ANONYME [PRAULT], *l'Esprit de Henri IV.* Paris, 1770, in-8° (nombreuses rééditions).
DE VILLETTE (marquis), *Eloge historique de Henri IV.* Amsterdam, 1770, in-4°.
BON DE NAVAILLES-POEYFERRÉ, *Eloge de Henri IV.* Paris, 1776, in-8°.
R. P. CORBIN, *Eloge de Henri IV.* La Flèche, 1777, in-8°.
SAINT-SIMON, *Parallèle des trois premiers rois Bourbons,* rédigé à partir de 1746. Edition Faugère, *Ecrits inédits,* t. I, Paris, 1880, in-8°.

- ANONYME, *Eloge historique de Henri IV*, s. l., 1777, in-8°.
ANONYME, *l'Esprit de Henri IV*. Paris, 1770, in-8°.
COSTARD, *l'Ame d'un bon Roi [Henri IV]*. Londres, Paris, 1775, in-8°.
LE CLERC, *Portrait de Henri IV*. Paris, 1783, in-8°.
DE LA ROCHE, *le Règne de Henri IV*, 1783.
BRIZARD, *l'Amour de Henri IV pour les Lettres*. Paris, 1785, in-18.
ANONYME, *Henri IV peint par lui-même*. Paris, 1787, in-8°.
M. D. Béarnais, *l'Education de Henri IV*, 2 vol. in-12, 1789.
ANONYME, *Projet d'un Monument à la Gloire de Henri IV*, 1789, in-8°.
DUGOUR, *Histoire publique et secrète de Henri IV*. Paris, 1790, in-8°.
Lettre du cheval de bronze à celui de la place Vendôme, 1745, in-8°.
Henry IV et la Samaritaine, entretien de six minutes, 1789, in-8°.
Harangue du cheval de Henri IV à tous les ânes de France, 1789, in-8°.

V. — OUVRAGES DU XIX^e SIÈCLE

- ANONYME, *Henriana*. Paris, 1801, in-18.
SERIEYS, *Lettres inédites de Henri IV*. Paris, 1802, in-8°.
MUSSET-PATHAY, *la Vie militaire et privée de Henri IV*. Paris, 1803, in-8°.
SEWRIN, *les Amis de Henri IV*. Paris, an XIII, 1805, 3 vol. in-12.
Charles D..., *la Vie, les Amours, les Bons Mots de Henri IV*. Paris, 1814, in-8°.
M. G. L., *Vie de Henri IV dit le Grand*. Paris, 1814, in-18.
COLAU (Pierre), *la Belle Gabrielle*. Paris, 1814, in-18.
ANONYME, *Henri IV peint par lui-même*. Paris, 1814, in-12.
ANONYME, *Henri IV, roi de France et de Navarre*, 1814, in-18.
ANONYME, *Portrait de Henri IV*. Paris, 1814, in-8°.
REVEL, *Fastes de Henri IV*. Paris, 1815, in-8°.
DE GENLIS (comtesse), *Histoire de Henri le Grand*. Paris, 1815, 2 vol. in-8°.
ANONYME, *l'Esprit et les Bons Mots de Henri IV*, 1815.
FOISSEY, *Caractère et Vertus de Henri IV*, 1817.
ANONYME, *Discours sur les principes à suivre d'après Henri IV pour réunir les esprits divisés*, 1817.
ANONYME, *Abrégé de la Vie de Henri IV*. Paris, 1817, in-8°.
VALANT, *Henri IV renaissant de sa gloire*, 1818.
D..., *l'Enfance de Henri IV*. Paris, 1821, in-12.
M. D..., *L'Education de Henri IV*. Paris, 1822, in-12.
DE CLUGNY, *Galerie de Henri IV*. Paris, 1822, in-4°.
MAISONY DE LAURÉAL, *la petite Henriade*. Paris, 1824, in-8°.

ANTOINE, *la Jeunesse de Henri IV*. Paris, 1824, in-12.

R. DE L., *Trente années de la vie de Henri IV*. Agen, 1826, in-8°.

ANONYME, *Histoire de Henri IV*. Paris, 1826, in-12, Bibliothèque populaire.

ANONYME, *Une visite au bon roi Henri*. Toulouse, 1843, gr. in-folio.

SANEJOUAND, *Ce que vaut le meilleur des Rois*. Paris, 1851, in-8°.

ROI, *Histoire de Henri IV*, 1851.

POIRSON (A), *Histoire du règne de Henri IV*. Paris, 4 vol. in-8°, 1865 (1^{re} éd. en 1856).

ANONYME, *l'Ermite de la forêt de Perseigne*. Le Mans, 1882, in-12.

VI. — ICONOGRAPHIE

MAUMENÉ et D'HARCOURT, *l'Iconographie des Rois de France*, t. I. Contient une bibliographie des portraits, bustes et médailles représentant Henri IV.

BAPST, *Le Masque de Henri IV*, Gazette des Beaux-Arts, 1891.

P. VITRY, *Quelques Bustes et Statues de Henri IV*, même revue, 1898.

J. LOCQUIN, *la Peinture d'histoire en France de 1747 à 1789*. Paris, 1912.

J. GUIFFREY, *Table des Peintures, Sculptures et Gravures exposées aux Salons du XVIII^e siècle, de 1673 à 1800*. Paris, 1910, in-8°, III, 148 p.

J. GUIFFREY, *Table des Portraits peints, sculptés, dessinés ou gravés, exposés aux Salons du XVIII^e siècle*. Nogent-le-Rotrou, 1889, in-8°.

Le Cabinet des Estampes de la Bibliothèque nationale possède un grand nombre de gravures ou lithographies concernant Henri IV et sa légende. Leur accès est assez malaisé, car elles sont dispersées dans plusieurs séries et plusieurs collections. Grâce à l'obligeance de M. Lemoisne, conservateur, nous avons pu utiliser les trois volumes consacrés aux *Portraits de Henri IV*; les quatre volumes de la série *Histoire de France*, des années 1590 à 1610; la *Collection Hennin*, auxquels nous renvoyons dans les notes par les indications suivantes : *Portraits de Henri IV*, t. I, II, III; *Histoire de France*, avec mention de l'année; ou *Coll. Hennin*, avec mention du tome. On peut consulter : G. DUPLESSIS et G. RIAT, *Catalogue des Portraits français et étrangers conservés au Département des Estampes de la Bibliothèque nationale*. Paris, 1901, t. V, p. 11 et suivantes (383 numéros concernent Henri IV); — FLANDRIN, *Inventaire des Pièces dessinées relatives à l'Histoire de France*. Paris, n° 4415 et suivants, p. 423 et suivantes.

CHATRE (J. P. G., sieur de CANGÉ), *Estampes du roi Henri IV*. Recueil factice de 1726, in-folio. Contient surtout des gravures du XVII^e siècle.

TABLE DES PLANCHES

	Pages.
PLANCHE I. — L. GAULTIER, <i>Henri IV en prières</i>	19
Bib. nat. estampes. Portraits de Henri IV, t. II.	
LÉPICIE, <i>Le ravitaillement de Paris</i> .	
Illustration de la <i>Henriade</i> , édition Londres 1728, Bib. nat. réserve, Ye 759.	
PLANCHE II. — B. L. PRÉVOST, <i>La foule au tombeau de Henri IV</i>	63
Frontispice de l'Eloge de Henri IV par La Harpe, 1769.	
GRAVELOT, <i>Vive Henri IV</i> .	
Illustration de la Partie de Chasse, 1766.	
PLANCHE III. — LANGLOIS DU PONT DE L'ARCHE, <i>Henri IV exhumé</i>	119
Bib. nat. estampes. Portraits de Henri IV, t. II.	
PLANCHE IV. — Alexandre LENOIR, <i>dessin d'après la momie de Henri IV, lors de son exhumation le 12 octobre 1793</i>	119
Bib. nat. estampes. Coll. Hennin, t. XVII. Détail.	
PLANCHE V. — <i>Masque de Henri IV</i> . Musée de Rouen (cliché Lecerf)	138
PLANCHE VI. — <i>Masque de Henri IV</i> . Musée de Beaune	138
PLANCHE VII. — <i>Entrée de Louis XVIII à Paris</i>	142
Bib. nat. estampes. Coll. Hennin, t. CLV.	
<i>Henri IV et les villageois</i>	
142	
Frontispice de <i>Henri IV</i> , par R. d'Isle, 1866. Edition pour enfants.	
PLANCHE VIII. — <i>Reliques de Henri IV</i> : Poils de la barbe de Henri IV appartenant à Madame la Comtesse de Montgermont et à M. le Comte de Rilly.	142

NOTA. — Les planches III, IV, V, VII et VIII, sont extraites de la revue *Æsculape*, où elles illustrent un article de M. de Rilly, sur *Quelques reliques du corps de Henri IV* (novembre 1934) et un article de M. Reinhard sur le *Masque de Henri IV* (octobre 1935).

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
AVANT-PROPOS.....	7

PREMIÈRE PARTIE

La légende de Henri IV au XVII^e siècle.

I. L'assassinat et la première légende. Le pieux Henri le Grand.	19
II. D'une régence à l'autre. Henri IV pacificateur.....	27
III. Henri le Grand devant Louis le Grand.....	36
IV. Quelques mots et traits légendaires.....	46

DEUXIÈME PARTIE

La légende de Henri IV au XVIII^e siècle.

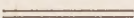
I. Henri IV, Voltaire et la religion.....	63
II. Henri IV, Voltaire et l'amour.....	72
III. Henri IV et les économistes.....	84
IV. Henri IV bienfaiteur de l'humanité.....	95
V. Le culte de Henri IV.....	108

TROISIÈME PARTIE

Les vicissitudes de la dynastie des Bourbons et de la mémoire de Henri IV

II. Les tribulations de la mémoire et les reliques de Henri IV pendant la Révolution et l'Empire.....	119
APPENDICE. — <i>Les masques de Henri IV</i>	137

	Pages
II. Henri IV génie tutélaire de la monarchie restaurée.....	142
III. La fin d'une légende.....	154
CONCLUSION	160
BIBLIOGRAPHIE	165
TABLE DES PLANCHES.....	171



VU
et permis d'imprimer
LE RECTEUR
de l'Académie de Paris,
S. CHARLÉTY.

VU, le 29 Mars 1935.
*Le doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,*
H. DELACROIX.

